PQ 1819
.A6
1867
Copy 1

POÉSIES

DE

MALHERBE

Nouvelle collection Jannet.

PARIS.—IMPRIMÉ CHEZ JULES BONAVENTURE,
quai des Grands-Augustins, 55.

POÉSIES COMPLÈTES

DE

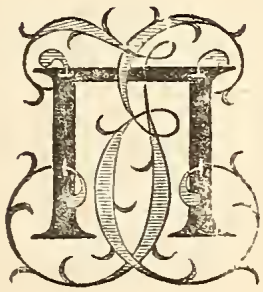
MALHERBE

AVEC

PRÉFACE, NOTES ET GLOSSAIRE

PAR

M. PIERRE JANNET



PARIS

Chez E. PICARD, Libraire

Quai des Grands-Augustins, 47

M DCCC LXVII

PQ 1819
.A6
1867

PREFACE

Enfin Malherbe vint.....
BOILEAU.

Un Malherbe était nécessaire.
SAINTE-BEUVE.

Il y a dans Malherbe deux hommes.

Il y a le Malherbe de Boileau et de Sainte-Beuve, le poëte et surtout le réformateur, le chef de notre littérature classique. Celui-là travaille en ayant toujours la postérité devant les yeux. Il choisit avec un soin extrême les pensées, le mètre, l'expression. Il produit lentement; il corrige, il efface, il refait. Il ne veut offrir au public rien qui ne soit accompli. C'est le Malherbe officiel, celui à qui l'on a érigé des statues.

Puis il y a l'homme privé, qui s'appartient, qui vit selon ses goûts et son tempérament, qui observe, qui écrit à ses amis, au courant de la plume, les anecdotes de la Cour et de la Ville. C'est un chroniqueur curieux et disert. Sa correspondance tiendra utilement une place entre le *Journal* de l'Estoile et les *Historiettes* de Tallemant des Réaux.

Cette séparation nette entre l'homme et l'écrivain était une nouveauté. Les Œuvres de Villon, de Marot, de Regnier, sont remplies de la personnalité de leurs auteurs. Les poésies de Malherbe ne gagnent rien à être rapprochées des circonstances de sa vie.

Ces circonstances sont suffisamment connues. Les *Mémoires* de Racan sur la vie de Malherbe, les *Historiettes* de Tallemant des Réaux, et surtout l'édition monumentale des Œuvres de Malherbe due aux soins

de M. Ludovic Lalanne, avec les notes abondantes et judicieuses dont elle est enrichie [1], donnent à cet égard les renseignements les plus complets.

Dans le volume que j'offre au public, j'ai voulu présenter Malherbe sous son jour le plus beau. J'ai négligé volontairement les détails biographiques et les commentaires qui ne pouvaient rien ajouter à sa gloire. Cette édition s'adresse AUX AMIS DU POETE, actuels et futurs. Ceux qui connaissent ses vers pourront les relire ici. Ceux qui ne les connaissent pas les y liront. Ils trouveront là le grand Malherbe tout entier.

François de Malherbe naquit à Caen en 1555. Il était l'aîné des neuf enfants de François de Malherbe, sieur de Digny, conseiller au siége présidial de Caen, et de Louise de Valois, fille de Henri de Valois, sieur d'Ifs. La famille de Malherbe était ancienne, mais peu riche. Rien cependant ne fut négligé pour l'instruction du jeune François. Il étudia d'abord à Caen, puis à Paris, et enfin en Allemagne, sous la direction d'un calviniste normand nommé Richard Dinoth.

A l'âge de vingt-un ans, en 1576, il prit le parti des armes, et s'attacha à la personne du Grand Prieur de France, Henri, duc d'Angoulême, fils naturel de Henri II. Il le suivit en Provence en qualité de secrétaire. Il y resta pendant dix ans. En 1581, il épousa Madelaine de Carriolis ou Corriolis, déjà veuve de deux maris [2]. Il en eut trois enfants : Henri, né en 1585, qui mourut en 1587; Jourdaine, née en 1591, qui mourut en 1599; et Laurent-Marc-Antoine, dont il sera question dans les Notes de ce volume.

En 1586, Malherbe fit un voyage en Normandie, où l'appelait le soin de ses affaires. Il y était lorsqu'il apprit

1. *Œuvres complètes de Malherbe*, recueillies et annotées par M. L. Lalanne. Paris, 1862 et années suiv., 5 vol. gr. in 8 (dans la collection des *Grands Ecrivains de la France*, chez MM. L. Hachette et Cie).

2. Elle survécut à Malherbe, et ne mourut qu'en juin 1630.

la mort du Grand Prieur, qui venait d'être assassiné par Altoviti. Cet événement ruinait ses espérances de fortune. Il appela sa femme en Normandie, où il séjourna pendant neuf ans. En 1595, il alla rejoindre sa femme, qui était retournée en Provence depuis deux ans, et il ne quitta définitivement cette province qu'en 1605.

Les débuts de Malherbe dans la poésie ne furent ni aussi précoces ni aussi brillants qu'il se plaisait à le croire sur la fin de ses jours[1]. Pendant son premier séjour en Provence, de 1576 à 1586, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de trente-deux ans, il ne composa guère que des vers qu'il n'a pas jugés dignes d'être conservés. Quatre pièces seulement datant de cette période nous sont parvenues: le Quatrain sur le Portrait de Pasquier, le Sonnet à Perrache, les Stances à une Dame de Provence, et les *Larmes de saint Pierre*, pièce à laquelle il ne mit la dernière main qu'en 1587, lorsqu'il voulut la dédier à Henri III. Cette pièce lui valut un don de 500 écus de la part du Roi.

Pendant les neuf années qu'il passa en Normandie, de 1586 à 1595, Malherbe ne paraît guère s'être occupé de poésie; mais son second séjour en Provence fut marqué par des productions qui devaient contribuer beaucoup à sa gloire et décider de son avenir. De cette époque datent ses Stances à Marie de Médicis sur sa bienvenue en France, la Consolation à Du Périer, et quelques autres pièces qui consolidèrent sa réputation.

Henri IV avait entendu parler avec de grands éloges du talent de Malherbe, surtout par le cardinal du Perron et par Vauquelin des Yveteaux. Il hésitait néanmoins à l'attirer à la cour, par cet esprit d'économie qui était une de ses vertus. Mais, au mois d'août 1605, Malherbe se trouvant à Paris, le Roi l'envoya chercher par des Yveteaux, et lui promit sa protection. En attendant qu'il pût s'occuper utilement de son sort, il chargea M. le

1. Voyez la troisième Stance de la page 178.

grand Ecuyer, Roger de Bellegarde, d'avoir soin de lui. M. de Bellegarde lui donna une place d'écuyer du Roi. Plus tard, il le fit nommer gentilhomme ordinaire de la Chambre. A partir de ce moment, Malherbe vécut toujours dans la faveur de la Cour et des grands. Il mourut en 1628, âgé de soixante-treize ans, comblé de gloire et de biens.

Les Œuvres de Malherbe ne furent pas réunies de son vivant. Plusieurs pièces furent imprimées séparément ; d'autres furent insérées dans divers Recueils. La première édition collective parut en 1630, deux ans après la mort de l'auteur. M. Ludovic Lalanne a donné, tome I^er^ des *Œuvres complètes de Malherbe*, p. lxxxix-cxv, une excellente *Notice bibliographique*.

On a voulu grossir l'œuvre poétique de Malherbe de diverses pièces que M. L. Lalanne n'a pas admises dans son édition. Les raisons par lesquelles il justifie leur exclusion me paraissent tout à fait concluantes, et je supprime ces pièces comme lui [1].

J'ai souvent parlé du dernier éditeur de Malherbe, M. Ludovic Lalanne. Je n'ai pas dit tout ce que je lui dois. Il est une partie de son travail que je n'ai pas voulu m'approprier, et que je n'avais pas à refaire après lui : je veux parler du relevé des variantes. Je me suis contenté de donner les Poésies de Malherbe dans la forme définitivement adoptée par l'auteur.

Malherbe a vu finir l'école littéraire du seizième siècle; il est le chef de celle du dix-septième. Son vocabulaire est assez étendu. Le Glossaire qui termine le volume prouvera qu'il se servait volontiers de vieux mots qui n'ont pas trouvé grâce devant ses successeurs, mais dont il serait injuste de lui reprocher la perte. P. J.

1. M. Lud. Lalanne parle d'une Epigramme citée par Racan dans sa *Vie de Malherbe*. On la trouvera dans les *Œuvres complètes de Racan*, édition Tenant de Latour, Paris, P. Jannet, 1857, in-16, t. I, p. 276.

POÉSIES
DE MALHERBE

I.—POÉSIES RANGÉES CHRONOLOGIQUEMENT.

SUR LE PORTRAIT D'ETIENNE PASQUIER

Qui n'avoit point de mains.

Il ne faut qu'avec le visage
L'on tire tes mains au pinceau :
Tu les montres dans ton ouvrage,
Et les caches dans le tableau.

A MONSIEUR PERRACHE

SONNET.

Le guerrier qui brûlant dans les cieux se rendit,
De monstres et de maux dépeupla tout le monde,
Arracha d'un taureau la torche vagabonde,
Et sans vie à ses pieds un lion étendit ;

Anthée dessous lui la poussière mordit,
Inégal à sa force à nulle autre seconde,
Et l'Hydre, si souvent à renaître féconde,
Par un coup de sa main les sept têtes perdit.

De tout ce qui troubloit le repos de la terre
Le Berlan seulement fut exempt de sa guerre,
N'osant par sa vertu poursuivre le bonheur.

Perrache, qui s'émeut d'une sainte colère,
L'attaque, le combat, et remporte l'honneur
D'avoir fait un travail qu'Alcide n'a su faire.

STANCES.

Si des maux renaissants avec ma patience
N'ont pouvoir d'arrêter un esprit si hautain,
Le temps est médecin d'heureuse expérience ;
Son remède est tardif, mais il est bien certain.

Le temps à mes douleurs promet une allégeance,
Et de voir vos beautés se passer quelque jour ;
Lors je serai vengé, si j'ai de la vengeance
Pour un si beau sujet pour qui j'ai tant d'amour.

Vous aurez un mari sans être guère aimée,
Ayant de ses desirs amorti le flambeau ;
Et de cette prison de cent chaînes fermée
Vous n'en sortirez point que par l'huis du tombeau.

Tant de perfections qui vous rendent superbe,
Les restes du mari, sentiront le reclus ;
Et vos jeunes beautés flétriront comme l'herbe
Que l'on a trop foulée et qui ne fleurit plus.

Vous aurez des enfants, des douleurs incroyables,
Qui seront près de vous et crieront à l'entour ;
Lors fuiront de vos yeux les soleils agréables,
Y laissant pour jamais des étoiles autour.

Si je passe en ce temps dedans votre province,
Vous voyant sans beauté et moi rempli d'honneur,
Car peut-être qu'alors les bienfaits d'un grand Prince
Marieront ma fortune avecque le bonheur,

Ayant un souvenir de ma peine fidèle,
Mais n'ayant point à l'heure autant que j'ai d'ennuis,
Je dirai : « Autrefois cette femme fut belle,
Et je fus d'autre fois plus sot que je ne suis. »

LES LARMES DE SAINT PIERRE

Imitées du Tansille.

AU ROI.

Ce n'est pas en mes vers qu'une amante abusée
Des appas enchanteurs d'un parjure Thésée,
Après l'honneur ravi de sa pudicité,
Laissée ingratement en un bord solitaire,
Fait de tous les assauts que la rage peut faire
Une fidèle preuve à l'infidélité.

Les ondes que j'épands d'une éternelle veine
Dans un courage saint ont leur sainte fontaine ;
Où l'amour de la terre et le soin de la chair
Aux fragiles pensers ayant ouvert la porte,
Une plus belle amour se rendit la plus forte,
Et le fit repentir aussitôt que pécher.

« Eh bien, où maintenant est ce brave langage ?
Cette roche de foi ? cet acier de courage ?
Qu'est le feu de ton zèle au besoin devenu ?
Où sont tant de serments qui juroient une fable ?
Comme tu fus menteur suis-je pas véritable,
Et que t'ai-je promis qui ne soit advenu ?

« Toutes les cruautés de ces mains qui m'attachent,
Le mépris effronté que ces bourreaux me crachent,
Les preuves que je fais de leur impiété,
Pleines également de fureur et d'ordure,
Ne me sont une pointe aux entrailles si dure
Comme le souvenir de ta déloyauté.

« Je sais bien qu'au danger les autres de ma suite
Ont eu peur de la mort, et se sont mis en fuite ;
Mais toi, que plus que tous j'aimai parfaitement,
Pour rendre en me niant ton offense plus grande,
Tu suis mes ennemis, t'assembles à leur bande,
Et des maux qu'ils me font prends ton ébattement. »

Le nombre est infini des paroles empreintes
Que regarde l'Apôtre en ces lumières saintes ;
Et celui seulement que sous une beauté
Les feux d'un œil humain ont rendu tributaire
Jugera sans mentir quel effet a pu faire
Des rayons immortels l'immortelle clarté.

Il est bien assuré que l'angoisse qu'il porte
Ne s'emprisonne pas sous les clefs d'une porte,
Et que de tous côtés elle suivra ses pas ;
Mais pour ce qu'il la voit dans les yeux de son maître,
Il se veut absenter, espérant que peut-être
Il la sentira moins en ne la voyant pas.

La place lui déplaît où la troupe maudite
Son Seigneur attaché par outrage dépite ;
Et craint tant de tomber en un autre forfait,
Qu'il estime déjà ses oreilles coupables
D'entendre ce qui sort de leurs bouches damnables,
Et ses yeux d'assister aux tourments qu'on lui fait.

Il part, et la douleur qui d'un morne silence
Entre les ennemis couvroit sa violence,
Comme il se voit dehors, a si peu de combats,
Qu'il demande tout haut que le sort favorable
Lui fasse rencontrer un ami secourable,
Qui, touché de pitié, lui donne le trépas.

En ce piteux état il n'a rien de fidèle
Que sa main, qui le guide où l'orage l'appelle ;
Ses pieds comme ses yeux ont perdu la vigueur ;
Il a de tout conseil son âme dépourvue,
Et dit en soupirant que la nuit de sa vue
Ne l'empêche pas tant que la nuit de son cœur.

Sa vie, auparavant si chèrement gardée,
Lui semble trop longtemps ici-bas retardée ;
C'est elle qui le fâche et le fait consumer ;
Il la nomme parjure, il la nomme cruelle,
Et, toujours se plaignant que sa faute vient d'elle,
Il n'en veut faire compte, et ne la peut aimer.

« Va, laisse-moi, dit-il, va, déloyale vie ;
Si de te retenir autrefois j'eus envie,
Et si j'ai désiré que tu fusses chez moi,
Puisque tu m'as été si mauvaise compagne,
Ton infidèle foi maintenant je dédaigne,
Quitte-moi : je te quitte, et ne veux plus de toi.

« Sont-ce tes beaux desseins, mensongère et méchante,
Qu'une seconde fois ta malice m'enchante,
Et que, pour retarder une heure seulement
La nuit déjà prochaine à ta courte journée,
Je demeure en danger que l'âme, qui est née
Pour ne mourir jamais, meure éternellement ?

« Non, ne m'abuse plus d'une lâche pensée ;
Le coup encore frais de ma chute passée
Me doit avoir appris à me tenir debout,
Et savoir discerner de la trêve la guerre,
Des richesses du ciel les fanges de la terre,
Et d'un bien qui s'envole un qui n'a point de bout.

« Si quelqu'un d'aventure en délices abonde,
Il se perd aussitôt et déloge du monde ;
Qui te porte amitié, c'est à lui que tu nuis ;
Ceux qui te veulent mal sont ceux que tu conserves ;
Tu vas à qui te fuit, et toujours le réserves
A souffrir en vivant davantage d'ennuis.

« On voit par ta rigueur tant de blondes jeunesses,
Tant de riches grandeurs, tant d'heureuses vieillesses,
En fuyant le trépas au trépas arriver ;
Et celui qui, chétif, aux misères succombe,
Sans vouloir autre bien que le bien de la tombe,
N'ayant qu'un jour à vivre, il ne peut l'achever.

« Que d'hommes fortunés en leur âge première,
Trompés de l'inconstance à nos ans coutumière,
Du depuis se sont vus en étrange langueur,
Qui fussent morts contents, si le ciel amiable,
Ne les abusant pas en son sein variable,
Au temps de leur repos eût coupé ta longueur!

« Quiconque de plaisir a son âme assouvie,
Plein d'honneur et de bien, non sujet à l'envie,
Sans jamais en son aise un malaise éprouver,
S'il demande à ses jours davantage de terme,
Que fait-il, ignorant, qu'attendre de pied ferme
De voir à son beau temps un orage arriver ?

« Et moi, si de mes jours l'importune durée
Ne m'eût en vieillissant la cervelle empirée,
Ne devois-je être sage, et me ressouvenir
D'avoir vu la lumière aux aveugles rendue,
Rebailler aux muets la parole perdue,
Et faire dans les corps les âmes revenir ?

« De ces faits non communs la merveille profonde,
Qui par la main d'un seul étonnoit tout le monde,
Et tant d'autres encor, me devoient avertir
Que si pour leur auteur j'endurois de l'outrage,
Le même qui les fit, en faisant davantage,
Quand on m'offenseroit me pouvoit garantir.

« Mais, troublé par les ans, j'ai souffert que la crainte,
Loin encore du mal, ait découvert ma feinte ;
Et, sortant promptement de mon sens et de moi,
Ne me suis aperçu qu'un destin favorable
M'offroit en ce danger un sujet honorable
D'acquérir par ma perte un triomphe à ma foi.

« Que je porte d'envie à la troupe innocente
De ceux qui, massacrés d'une main violente,
Virent dès le matin leur beau jour accourci ;
Le fer qui les tua leur donna cette grâce,
Que si de faire bien ils n'eurent pas l'espace,
Ils n'eurent pas le temps de faire mal aussi.

« De ces jeunes guerriers la flotte vagabonde
Alloit courre fortune aux orages du monde,
Et déjà pour voguer abandonnoit le bord,
Quand l'aguet d'un pirate arrêta leur voyage ;
Mais leur sort fut si bon, que d'un même naufrage
Ils se virent sous l'onde et se virent au port.

« Ce furent de beaux lis, qui mieux que la nature
Mêlant à leur blancheur l'incarnate peinture
Que tira de leur sein le couteau criminel,
Devant que d'un hiver la tempête et l'orage
A leur teint délicat pussent faire dommage,
S'en allèrent fleurir au printemps éternel.

« Ces enfants bienheureux (créatures parfaites
Sans l'imperfection de leurs bouches muettes)
Ayant Dieu dans le cœur ne le purent louer,
Mais leur sang leur en fut un témoin véritable ;
Et moi, pouvant parler, j'ai parlé, misérable,
Pour lui faire vergogne et le désavouer.

« Le peu qu'ils ont vécu leur fut grand avantage,
Et le trop que je vis ne me fait que dommage,
Cruelle occasion du souci qui me nuit !
Quand j'avois de ma foi l'innocence première,
Si la nuit de la mort m'eût privé de lumière,
Je n'aurois pas la peur d'une immortelle nuit.

« Ce fut en ce troupeau que, venant à la guerre
Pour combattre l'enfer et défendre la terre,
Le Sauveur inconnu sa grandeur abaissa ;
Par eux il commença la première mêlée,
Et furent eux aussi que la rage aveuglée
Du contraire parti les premiers offensa.

« Qui voudra se vanter avec eux se compare,
D'avoir reçu la mort par un glaive barbare,
Et d'être allé soi-même au martyre s'offrir ;
L'honneur leur appartient d'avoir ouvert la porte
A quiconque osera, d'une âme belle et forte,
Pour vivre dans le ciel en la terre mourir.

« O desirable fin de leurs peines passées !
Leurs pieds, qui n'ont jamais les ordures pressées,
Un superbe plancher des étoiles se font ;
Leur salaire payé les services précède;
Premier que d'avoir mal ils trouvent le remède,
Et devant le combat ont les palmes au front.

« Que d'applaudissements, de rumeur et de presses,
Que de feux, que de jeux, que de traits de caresses,
Quand là-haut en ce point on les vit arriver !
Et quel plaisir encore à leur courage tendre,
Voyant Dieu devant eux en ses bras les attendre,
Et pour leur faire honneur les Anges se lever !

« Et vous, femmes, trois fois, quatre fois bienheureuses,
De ces jeunes amours les mères amoureuses,
Que faites-vous pour eux, si vous les regrettez ?
Vous fâchez leur repos, et vous rendez coupables,
Ou de n'estimer pas leurs trépas honorables,
Ou de porter envie à leurs félicités.

« Le soir fut avancé de leurs belles journées ;
Mais qu'eussent-ils gagné par un siècle d'années ?
Ou que leur advint-il en ce vite départ,
Que laisser promptement une basse demeure,
Qui n'a rien que du mal, pour avoir de bonne heure
Aux plaisirs éternels une éternelle part ?

« Si vos yeux, pénétrant jusqu'aux choses futures,
Vous pouvoient enseigner leurs belles aventures,
Vous auriez tant de bien en si peu de malheurs,
Que vous ne voudriez pas pour l'empire du monde
N'avoir eu dans le sein la racine féconde
D'où naquit entre nous ce miracle de fleurs.

« Mais moi, puisque les lois me défendent l'outrage
Qu'entre tant de langueurs me commande la rage,
Et qu'il ne faut soi-même éteindre son flambeau,
Que m'est-il demeuré pour conseil et pour armes,
Que d'écouler ma vie en un fleuve de larmes,
Et, la chassant de moi, l'envoyer au tombeau ?

« Je sais bien que, ma langue ayant commis l'offense,
Mon cœur incontinent en a fait pénitence.
Mais quoi ? si peu de cas ne me rend satisfait.
Mon regret est si grand, et ma faute si grande,
Qu'une mer éternelle à mes yeux je demande
Pour pleurer à jamais le péché que j'ai fait. »

Pendant que le chétif en ce point se lamente,
S'arrache les cheveux, se bat et se tourmente,
En tant d'extrémités cruellement réduit,
Il chemine toujours, mais, rêvant à sa peine,
Sans donner à ses pas une règle certaine,
Il erre vagabond où le pied le conduit.

A la fin, égaré (car la nuit qui le trouble
Par les eaux de ses pleurs son ombrage redouble),
Soit un cas d'aventure, ou que Dieu l'ait permis,
Il arrive au jardin où la bouche du traître,
Profanant d'un baiser la bouche de son maître,
Pour en priver les bons aux méchants l'a remis.

Comme un homme dolent, que le glaive contraire
A privé de son fils et du titre de père,
Plaignant deçà delà son malheur advenu,
S'il arrive en la place où s'est fait le dommage;
L'ennui renouvelé plus rudement l'outrage
En voyant le sujet à ses yeux revenu.

Le vieillard, qui n'attend une telle rencontre,
Sitôt qu'au dépourvu sa fortune lui montre
Le lieu qui fut témoin d'un si lâche méfait,
De nouvelles fureurs se déchire et s'entame,
Et de tous les pensers qui travaillent son âme
L'extrême cruauté plus cruelle se fait.

Toutefois il n'a rien qu'une tristesse peinte,
Ses ennuis sont des jeux, son angoisse une feinte,
Son malheur un bonheur, et ses larmes un ris,
Au prix de ce qu'il sent quand sa vue abaissée
Remarque les endroits où la terre pressée
A des pieds du Sauveur les vestiges écrits.

C'est alors que ses cris en tonnerre s'éclatent,
Ses soupirs se font vents qui les chênes combattent,
Et ses pleurs, qui tantôt descendoient mollement,
Ressemblent un torrent qui des hautes montagnes
Ravageant et noyant les voisines campagnes,
Veut que tout l'univers ne soit qu'un élément.

Il y fiche ses yeux, il les baigne, il les baise,
Il se couche dessus, et seroit à son aise
S'il pouvoit avec eux à jamais s'attacher.
Il demeure muet du respect qu'il leur porte ;
Mais enfin la douleur, se rendant la plus forte,
Lui fait encore un coup une plainte arracher.

« Pas adorés de moi, quand par accoutumance
Je n'aurois, comme j'ai, de vous la connoissance,
Tant de perfections vous découvrent assez ;
Vous avez une odeur des parfums d'Assyrie,
Les autres ne l'ont pas, et la terre flétrie
Est belle seulement où vous êtes passés.

« Beaux pas de ces seuls pieds que les astres connoissent,
Comme ores à mes yeux vos marques apparoissent !
Telle autrefois de vous la merveille me prit,
Quand déjà demi-clos sous la vague profonde,
Vous ayant appelés, vous affermîtes l'onde,
Et m'assurant les pieds m'étonnâtes l'esprit.

« Mais, ô de tant de biens indigne récompense !
O dessus les sablons inutile semence !
Une peur, ô Seigneur ! m'a séparé de toi ;
Et d'une âme semblable à la mienne parjure,
Tous ceux qui furent tiens, s'ils ne t'ont fait injure,
Ont laissé ta présence, et t'ont manqué de foi.

« De douze, deux fois cinq, étonnés de courage,
Par une lâche fuite évitèrent l'orage,
Et tournèrent le dos quand tu fus assailli ;
L'autre, qui fut gagné d'une sale avarice,
Fit un prix de ta vie à l'injuste supplice,
Et l'autre en te niant plus que tous a failli.

« C'est chose à mon esprit impossible à comprendre,
Et nul autre que toi ne me la peut apprendre,
Comme a pu ta bonté nos outrages souffrir.
Et qu'attend plus de nous ta longue patience,
Sinon qu'à l'homme ingrat la seule conscience
Doive être le couteau qui le fasse mourir ?

« Toutefois tu sais tout, tu connois qui nous sommes,
Tu vois quelle inconstance accompagne les hommes,
Faciles à fléchir quand il faut endurer.
Si j'ai fait comme un homme en faisant une offense,
Tu feras comme Dieu d'en laisser la vengeance,
Et m'ôter un sujet de me désespérer.

« Au moins si les regrets de ma faute avenue
M'ont de ton amitié quelque part retenue,
Pendant que je me trouve au milieu de tes pas,
Desireux de l'honneur d'une si belle tombe,
Afin qu'en autre part ma dépouille ne tombe,
Puisque ma fin est près, ne la recule pas. »

En ces propos mourants ses complaintes se meurent
Mais vivantes sans fin ses angoisses demeurent,
Pour le faire en langueur à jamais consumer.
Tandis la nuit s'en va, ses lumières s'éteignent,
Et déjà devant lui les campagnes se peignent
Du safran que le jour apporte de la mer.

L'aurore d'une main, en sortant de ses portes,
Tient un vase de fleurs languissantes et mortes;
Elle verse de l'autre une cruche de pleurs,
Et d'un voile tissu de vapeur et d'orage
Couvrant ses cheveux d'or, découvre en son visage
Tout ce qu'une âme sent de cruelles douleurs.

Le soleil, qui dédaigne une telle carrière,
Puisqu'il faut qu'il déloge, éloigne sa barrière ;
Mais, comme un criminel qui chemine au trépas,
Montrant que dans le cœur ce voyage le fâche,
Il marche lentement, et desire qu'on sache
Que si ce n'étoit force il ne le feroit pas.

Ses yeux par un dépit en ce monde regardent ;
Ses chevaux tantôt vont et tantôt se retardent,
Eux-mêmes ignorants de la course qu'ils font ;
Sa lumière pâlit, sa couronne se cache ;
Aussi n'en veut-il pas, cependant qu'on attache
A celui qui l'a fait des épines au front.

Au point accoutumé les oiseaux qui sommeillent
Apprêtés à chanter dans les bois se réveillent ;
Mais, voyant ce matin des autres différent,
Remplis d'étonnement, ils ne daignent paroître,
Et font à qui les voit ouvertement connoître
De leur peine secrète un regret apparent.

Le jour est déjà grand, et la honte plus claire
De l'apôtre ennuyé l'avertit de se taire ;
Sa parole se lasse, et le quitte au besoin ;
Il voit de tous côtés qu'il n'est vu de personne ;
Toutefois le remords que son âme lui donne
Témoigne assez le mal qui n'a point de témoin.

Aussi l'homme qui porte une âme belle et haute,
Quand seul en une part il a fait une faute,
S'il n'a de jugement son esprit dépourvu,
Il rougit de lui-même, et combien qu'il ne sente
Rien que le ciel présent et la terre présente,
Pense qu'en se voyant tout le monde l'a vu.

ÉPITAPHE DE MONSIEUR D'IS,

Parent de l'auteur, et de qui l'auteur étoit héritier.

Ici dessous gît Monsieur d'Is.
Plût or à Dieu qu'ils fussent dix !
Mes trois sœurs, mon père et ma mère,
Le grand Eléazar, mon frère,
Mes trois tantes et Monsieur d'Is;
Vous les nommé-je pas tous dix?

POUR MONSIEUR DE MONTPENSIER,

A Madame, devant son mariage.

STANCES.

Beau ciel par qui mes jours sont troubles ou sont calmes,
Seule terre où je prends mes cyprès et mes palmes,
Catherine, dont l'œil ne luit que pour les Dieux,
Punissez vos beautés plutôt que mon courage,
Si, trop haut s'élevant, il adore un visage
Adorable par force à quiconque a des yeux.

Je ne suis pas ensemble aveugle et téméraire,
Je connois bien l'erreur que l'amour m'a fait faire,
Cela seul ici-bas surpassoit mon effort ;
Mais mon âme qu'à vous ne peut être asservie,
Les destins n'ayant point établi pour ma vie
Hors de cet Océan de naufrage ou de port.

Beauté par qui les Dieux, las de notre dommage,
Ont voulu réparer les défauts de notre âge,
Je mourrai dans vos feux, éteignez-les ou non,
Comme le fils d'Alcmène, en me brûlant moi-même;
Il suffit qu'en mourant dans cette flamme extrême
Une gloire éternelle accompagne mon nom.

On ne doit point sans sceptre aspirer où j'aspire :
C'est pourquoi, sans quitter les lois de votre empire,
Je veux de mon esprit tout espoir rejeter.
Qui cesse d'espérer, il cesse aussi de craindre,
Et sans atteindre au but où l'on ne peut atteindre,
Ce m'est assez d'honneur que j'y voulois monter.

Je maudis le bonheur où le ciel m'a fait naître,
Qui m'a fait desirer ce qu'il m'a fait connoître;
Il faut ou vous aimer ou ne vous faut point voir.
L'astre qui luit aux grands en vain à ma naissance
Epandit dessus moi tant d'heur et de puissance,
Si pour ce que je veux j'ai trop peu de pouvoir.

Mais il le faut vouloir, et vaut mieux se résoudre
En aspirant au ciel être frappé de foudre,
Qu'aux desseins de la terre assuré se ranger.
J'ai moins de repentir, plus je pense à ma faute,
Et la beauté des fruits d'une palme si haute
Me fait par le desir oublier le danger.

AU ROI HENRI LE GRAND,

Sur la prise de Marseille.

ODE.

Enfin, après tant d'années,
Voici l'heureuse saison
Où nos misères bornées
Vont avoir leur guérison.
Les Dieux, longs à se résoudre,
Ont fait un coup de leur foudre
Qui montre aux ambitieux
Que les fureurs de la terre
Ne sont que paille et que verre
A la colère des cieux.

Peuples, à qui la tempête
A fait faire tant de vœux,
Quelles fleurs à cette fête
Couronneront vos cheveux?
Quelle victime assez grande
Donnerez-vous pour offrande?
Et quel Indique séjour
Une perle fera naître
D'assez de lustre, pour être
La marque d'un si beau jour?

Cet effroyable colosse,
Casaux, l'appui des mutins,
A mis le pied dans la fosse
Que lui cavoient les destins.

Il est bas, le parricide ;
Un Alcide fils d'Alcide,
A qui la France a prêté
Son invincible génie,
A coupé sa tyrannie
D'un glaive de liberté.

Les aventures du monde
Vont d'un ordre mutuel,
Comme on voit au bord de l'onde
Un reflux perpétuel.
L'aise et l'ennui de la vie
Ont leur course entre-suivie
Aussi naturellement
Que le chaud et la froidure,
Et rien, afin que tout dure,
Ne dure éternellement.

Cinq ans Marseille, volée
A son juste possesseur,
Avoit langui désolée
Aux mains de cet oppresseur.
Enfin le temps l'a remise
En sa première franchise,
Et les maux qu'elle enduroit
Ont eu ce bien pour échange,
Qu'elle a vu parmi la fange
Fouler ce qu'elle adoroit.

Déjà tout le peuple More
A ce miracle entendu ;
A l'un et l'autre Bosphore
Le bruit en est répandu ;
Toutes les plaines le savent
Que l'Inde et l'Euphrate lavent ;

Et déjà, pâle d'effroi,
Memphis se pense captive,
Voyant si près de sa rive
Un neveu de Godefroi.

SUR LE MÊME SUJET

ODE.

Soit que, de tes lauriers la grandeur poursuivant,
D'un cœur où l'ire juste et la gloire commande
Tu passes comme un foudre en la terre Flamande,
D'Espagnols abattus la campagne pavant ;
Soit qu'en sa dernière tête
L'Hydre civile t'arrête,
Roi, que je verrai jouir
De l'Empire de la terre,
Laisse le soin de la guerre,
Et pense à te réjouir.

Nombre tous les succès où ta fatale main,
Sous l'appui du bon droit aux batailles conduite,
De tes peuples mutins la malice a détruite,
Par un heur éloigné de tout penser humain ;
Jamais tu n'as vu journée
De si douce destinée ;
Non celle où tu rencontras,
Sur la Dordogne en désordre,
L'orgueil, à qui tu fis mordre
La poussière de Coutras.

Casaux, ce grand Titan qui se moquoit des cieux,
A vu par le trépas son audace arrêtée,
Et sa rage infidèle, aux étoiles montée,
Du plaisir de sa chute a fait rire nos yeux.

. . . . . .
. . . . . .

Ce dos chargé de pourpre et rayé de clinquants
A dépouillé sa gloire au milieu de la fange,
Les Dieux qu'il ignoroit ayant fait cet échange
Pour venger en un jour ses crimes de cinq ans.

La mer en cette furie
A peine a sauvé Dorie ;
Et le funeste remords
Que fait la peur des supplices
A laissé tous ses complices
Plus morts que s'ils étoient morts.

VICTOIRE DE LA CONSTANCE

STANCES.

Enfin cette beauté m'a la place rendue
Que d'un siége si long elle avoit défendue ;
Mes vainqueurs sont vaincus ; ceux qui m'ont fait la loi
La reçoivent de moi.

J'honore tant la palme acquise en cette guerre,
Que si, victorieux des deux bouts de la terre,
J'avois mille lauriers de ma gloire témoins,
Je les priserois moins.

Au repos où je suis, tout ce qui me travaille,
C'est la doute que j'ai qu'un malheur ne m'assaille,
Qui me sépare d'elle, et me fasse lâcher
Un bien que j'ai si cher.

Il n'est rien ici-bas d'éternelle durée ;
Une chose qui plaît n'est jamais assurée ;
L'épine suit la rose, et ceux qui sont contents
Ne le sont pas longtemps.

Et puis, qui ne sait point que la mer amoureuse
En sa bonace même est souvent dangereuse,
Et qu'on y voit toujours quelques nouveaux rochers
Inconnus aux nochers ?

Déjà de toutes parts tout le monde m'éclaire,
Et bientôt les jaloux, ennuyés de se taire,
Si les vœux que je fais n'en détournent l'assaut,
Vont médire tout haut.

Peuple qui me veux mal, et m'imputes à vice
D'avoir été payé d'un fidèle service,
Où trouves-tu qu'il faille avoir semé son bien
Et ne recueillir rien ?

Voudrois-tu que ma dame, étant si bien servie,
Refusât le plaisir où l'âge la convie,
Et qu'elle eût des rigueurs à qui mon amitié
Ne sût faire pitié ?

Ces vieux contes d'honneur, invisibles chimères
Qui naissent aux cerveaux des maris et des mères,
Étoient-ce impressions qui pussent aveugler
Un jugement si clair ?

Non, non, elle a bien fait de m'être favorable,
Voyant mon feu si grand et ma foi si durable,
Et j'ai bien fait aussi d'asservir ma raison
En si belle prison.

C'est peu d'expérience à conduire sa vie,
De mesurer son aise au compas de l'envie,
Et perdre ce que l'âge a de fleur et de fruit
Pour éviter un bruit.

De moi, que tout le monde à me nuire s'apprête ;
Le ciel à tous ses traits fasse un but de ma tête ;
Je me suis résolu d'attendre le trépas,
Et ne la quitter pas.

Plus j'y vois de hasard, plus j'y trouve d'amorce ;
Où le danger est grand, c'est là que je m'efforce ;
En un sujet aisé moins de peine apportant,
Je ne brûle pas tant.

Un courage élevé toute peine surmonte ;
Les timides conseils n'ont rien que de la honte ;
Et le front d'un guerrier aux combats étonné
Jamais n'est couronné.

Soit la fin de mes jours contrainte ou naturelle,
S'il plaît à mes Destins que je meure pour elle,
Amour en soit loué : je ne veux un tombeau
Plus heureux ni plus beau.

CONSOLATION A CARITÉE

Sur la mort de son mari.

Ainsi quand Mausole fut mort,
Artémise accusa le sort,
De pleurs se noya le visage,
Et dit aux astres innocens
Tout ce que fait dire la rage
Quand elle est maîtresse des sens.

Ainsi fut sourde au réconfort,
Quand elle eut trouvé dans le port
La perte qu'elle avoit songée,
Celle de qui les passions
Firent voir à la mer Egée
Le premier nid des Alcyons.

Vous n'êtes seule en ce tourment
Qui témoignez du sentiment,
Ô trop fidèle Caritée :
En toutes âmes l'amitié,
De mêmes ennuis agitée,
Fait les mêmes traits de pitié.

De combien de jeunes maris
En la querelle de Pâris
Tomba la vie entre les armes,
Qui fussent retournés un jour,
Si la mort se payoit de larmes,
A Mycènes faire l'amour !

Mais le destin qui fait nos lois
Est jaloux qu'on passe deux fois
Au deçà du rivage blême ;
Et les Dieux ont gardé ce don,
Si rare, que Jupiter même
Ne le sut faire à Sarpédon.

Pourquoi donc si peu sagement,
Démentant votre jugement,
Passez-vous en cette amertume
Le meilleur de votre saison,
Aimant mieux plaindre par coutume,
Que vous consoler par raison ?

Nature fait bien quelque effort
Qu'on ne peut condamner qu'à tort ;
Mais que direz-vous pour défendre
Ce prodige de cruauté
Par qui vous semblez entreprendre
De ruiner votre beauté ?

Que vous ont fait ces beaux cheveux,
Dignes objets de tant de vœux,
Pour endurer votre colère,
Et, devenus vos ennemis,
Recevoir l'injuste salaire
D'un crime qu'ils n'ont point commis ?

Quelles aimables qualités
En celui que vous regrettez
Ont pu mériter qu'à vos roses
Vous ôtiez leur vive couleur,
Et livriez de si belles choses
A la merci de la douleur ?

Remettez-vous l'âme en repos,
Changez ces funestes propos,
Et par la fin de vos tempêtes
Obligeant tous les beaux esprits,
Conservez au siècle où vous êtes
Ce que vous lui donnez de prix.

Amour, autrefois en vos yeux
Plein d'appas si délicieux,
Devient mélancolique et sombre
Quand il voit qu'un si long ennui
Vous fait consumer pour une ombre
Ce que vous n'avez que pour lui.

S'il vous ressouvient du pouvoir
Que ses traits vous ont fait avoir
Quand vos lumières étoient calmes,
Permettez-lui de vous guérir,
Et ne différez point les palmes
Qu'il brûle de vous acquérir.

Le temps d'un insensible cours
Nous porte à la fin de nos jours;
C'est à notre sage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous consoler de sa fuite,
En le ménageant comme il faut.

DESSEIN DE QUITTER UNE DAME

Qui ne le contentoit que de promesse.

STANCES.

Beauté, mon beau souci, de qui l'âme incertaine
A, comme l'Océan, son flux et son reflux,
Pensez de vous résoudre à soulager ma peine,
Ou je me vais résoudre à ne la souffrir plus.

Vos yeux ont des appas que j'aime et que je prise,
Et qui peuvent beaucoup dessus ma liberté ;
Mais pour me retenir, s'ils font cas de ma prise,
Il leur faut de l'amour autant que de beauté.

Quand je pense être au point que cela s'accomplisse,
Quelque excuse toujours en empêche l'effet ;
C'est la toile sans fin de la femme d'Ulysse,
Dont l'ouvrage du soir au matin se défait.

Madame, avisez-y; vous perdez votre gloire
De me l'avoir promis et vous rire de moi ;
S'il ne vous en souvient vous manquez de mémoire,
Et s'il vous en souvient vous n'avez point de foi.

J'avois toujours fait compte, aimant chose si haute,
De ne m'en séparer qu'avecque le trépas ;
S'il arrive autrement ce sera votre faute,
De faire des serments et ne les tenir pas.

CONSOLATION A MONSIEUR DU PÉRIER

Gentilhomme d'Aix en Provence, sur la mort de sa fille.

STANCES.

Ta douleur, du Périer, sera donc éternelle,
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours?

Le malheur de ta fille, au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?

Je sais de quels appas son enfance étoit pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle étoit du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin;
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Puis quand ainsi seroit que, selon ta prière,
Elle auroit obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
Qu'en fût-il advenu?

Penses-tu que, plus vieille, en la maison céleste
Elle eût eu plus d'accueil,
Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste
Et les vers du cercueil?

Non, non, mon du Périer; aussitôt que la Parque
Ote l'âme du corps,
L'âge s'évanouit au deçà de la barque,
Et ne suit point les morts.

Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale,
Et Pluton aujourd'hui,
Sans égard du passé, les mérites égale
D'Archémore et de lui.

Ne te lasse donc plus d'inutiles complaintes;
Mais, sage à l'avenir,
Aime une ombre comme ombre, et des cendres éteintes
Eteins le souvenir.

C'est bien, je le confesse, une juste coutume,
Que le cœur affligé,
Par le canal des yeux vidant son amertume,
Cherche d'être allégé.

Même quand il advient que la tombe sépare
Ce que nature a joint,
Celui qui ne s'émeut a l'âme d'un barbare,
Ou n'en a du tout point.

Mais d'être inconsolable, et dedans sa mémoire
Enfermer un ennui,
N'est-ce pas se haïr pour acquérir la gloire
De bien aimer autrui?

Priam, qui vit ses fils abattus par Achille,
Dénué de support
Et hors de tout espoir du salut de sa ville,
Reçut du réconfort.

François, quand la Castille, inégale à ses armes,
Lui vola son Dauphin,
Sembla d'un si grand coup devoir jeter des larmes
Qui n'eussent point de fin.

Il les sécha pourtant, et comme un autre Alcide
Contre fortune instruit,
Fit qu'à ses ennemis d'un acte si perfide
La honte fut le fruit.

Leur camp, qui la Durance avoit presque tarie
De bataillons épais,
Entendant sa constance eut peur de sa furie,
Et demanda la paix.

De moi, déjà deux fois d'une pareille foudre
Je me suis vu perclus,
Et deux fois la raison m'a si bien fait résoudre
Qu'il ne m'en souvient plus.

Non qu'il ne me soit grief que la terre possède
Ce qui me fut si cher ;
Mais en un accident qui n'a point de remède,
Il n'en faut point chercher.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos Rois.

De murmurer contre elle et perdre patience
Il est mal à propos ;
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

A LA REINE, MÈRE DU ROI,

Sur sa bienvenue en France.

ODE PRÉSENTÉE A SA MAJESTÉ, A AIX, L'ANNÉE 1600.

Peuples, qu'on mette sur la tête
Tout ce que la terre a de fleurs ;
Peuples, que cette belle fête
A jamais tarisse nos pleurs ;
Qu'aux deux bouts du monde se voie
Luire le feu de notre joie ;
Et soient dans les coupes noyés
Les soucis de tous ces orages,
Que pour nos rebelles courages
Les Dieux nous avoient envoyés.

A ce coup iront en fumée
Les vœux que faisoient nos mutins
En leur âme encore affamée
De massacres et de butins ;

Nos doutes seront éclaircies,
Et mentiront les Prophéties
De tous ces visages pâlis,
Dont le vain étude s'applique
A chercher l'an climatérique
De l'éternelle fleur de lis.

Aujourd'hui nous est amenée
Cette Princesse, que la foi
D'Amour ensemble et d'Hyménée
Destine au lit de notre Roi ;
La voici, la belle Marie,
Belle merveille d'Etrurie,
Qui fait confesser au soleil,
Quoi que l'âge passé raconte,
Que du ciel, depuis qu'il y monte,
Ne vint jamais rien de pareil.

Telle n'est point la Cythérée,
Quand, un nouveau feu s'allumant,
Elle sort pompeuse et parée
Pour la conquête d'un amant ;
Telle ne luit en sa carrière
Des mois l'inégale courrière ;
Et telle dessus l'horizon
L'Aurore au matin ne s'étale,
Quand les yeux mêmes de Céphale
En feroient la comparaison.

Le Sceptre que porte sa race,
Où l'heur aux mérites est joint,
Lui met le respect en la face,
Mais il ne l'enorgueillit point ;
Nulle vanité ne la touche ;
Les Grâces parlent par sa bouche ;

Et son front, témoin assuré
Qu'au vice elle est inaccessible,
Ne peut que d'un cœur insensible
Etre vu sans être adoré.

Quantes fois, lorsque sur les ondes
Ce nouveau miracle flottoit,
Neptune en ses caves profondes
Plaignit-il le feu qu'il sentoit !
Et quantes fois en sa pensée,
De vives atteintes blessée,
Sans l'honneur de la royauté
Qui lui fit celer son martyre,
Eût-il voulu de son empire
Faire échange à cette beauté !

Dix jours, ne pouvant se distraire
Du plaisir de la regarder,
Il a par un effort contraire
Essayé de la retarder ;
Mais à la fin, soit que l'audace
Au meilleur avis ait fait place,
Soit qu'un autre démon plus fort
Aux vents ait imposé silence,
Elle est hors de sa violence,
Et la voici dans notre port.

La voici, peuples, qui nous montre
Tout ce que la gloire a de prix ;
Les fleurs naissent à sa rencontre
Dans les cœurs et dans les esprits ;
Et la présence des merveilles
Qu'en oyoient dire nos oreilles
Accuse la témérité
De ceux qui nous l'avoient décrite,

D'avoir figuré son mérite
Moindre que n'est la vérité.

O toute parfaite Princesse,
L'étonnement de l'univers,
Astre par qui vont avoir cesse
Nos ténèbres et nos hivers ;
Exemple sans autres exemples,
Future image de nos temples,
Quoi que notre foible pouvoir
En votre accueil ose entreprendre,
Peut-il espérer de vous rendre
Ce que nous vous allons devoir ?

Ce sera vous qui de nos villes
Ferez la beauté refleurir ;
Vous qui de nos haines civiles
Ferez la racine mourir ;
Et par vous la paix assurée
N'aura pas la courte durée
Qu'espèrent infidèlement,
Non lassés de notre souffrance,
Ces François qui n'ont de la France
Que la langue et l'habillement.

Par vous un Dauphin nous va naître,
Que vous-même verrez un jour
De la terre entière le maître,
Ou par armes ou par amour ;
Et ne tarderont ses conquêtes,
Dans les oracles déjà prêtes,
Qu'autant que le premier coton
Qui de jeunesse est le message
Tardera d'être en son visage
Et de faire ombre à son menton.

Oh ! combien lors aura de veuve
La gent qui porte le turban !
Que de sang rougira les fleuves
Qui lavent les pieds du Liban !
Que le Bosphore en ses deux rives
Aura de Sultanes captives !
Et que de mères à Memphis,
En pleurant diront la vaillance
De son courage et de sa lance,
Aux funérailles de leurs fils !

Cependant notre grand Alcide,
Amolli parmi vos appas,
Perdra la fureur qui sans bride
L'emporte à chercher le trépas ;
Et cette valeur indomptée,
De qui l'honneur est l'Eurysthée,
Puisque rien n'a su l'obliger
A ne nous donner plus d'alarmes,
Au moins pour épargner vos larmes
Aura peur de nous affliger.

Si l'espoir qu'aux bouches des hommes
Nos beaux faits seront récités
Est l'aiguillon par qui nous sommes
Dans les hasards précipités,
Lui, de qui la gloire, semée
Par les voix de la renommée,
En tant de parts s'est fait ouïr
Que tout le siècle en est un livre,
N'est-il pas indigne de vivre,
S'il ne vit pour se réjouir ?

Qu'il lui suffise que l'Espagne,
Réduite par tant de combats

A ne l'oser voir en campagne,
A mis l'ire et les armes bas ;
Qu'il ne provoque point l'envie
Du mauvais sort contre sa vie ;
Et puisque, selon son dessein,
Il a rendu nos troubles calmes,
S'il veut davantage de palmes,
Qu'il les acquière en votre sein.

C'est là qu'il faut qu'à son génie,
Seul arbitre de ses plaisirs,
Quoi qu'il demande, il ne dénie
Rien qu'imaginent ses desirs ;
C'est là qu'il faut que les années
Lui coulent comme des journées,
Et qu'il ait de quoi se vanter
Que la douceur qui tout excède
N'est point ce que sert Ganimède
A la table de Jupiter.

Mais d'aller plus à ces batailles
Où tonnent les foudres d'enfer,
Et lutter contre des murailles
D'où pleuvent la flamme et le fer,
Puisqu'il sait qu'en ses destinées
Les nôtres seront terminées,
Et qu'après lui notre discord
N'aura plus qui dompte sa rage,
N'est-ce pas nous rendre au naufrage
Après nous avoir mis à bord?

Cet Achille, de qui la pique
Faisoit aux braves d'Ilion
La terreur que fait en Afrique
Aux troupeaux l'assaut d'un lion,

Bien que sa mère eût à ses armes
Ajouté la force des charmes,
Quand les Destins l'eurent permis,
N'eut-il pas sa trame coupée
De la moins redoutable épée
Qui fut parmi ses ennemis?

Les Parques d'une même soie
Ne dévident pas tous nos jours,
Ni toujours par semblable voie
Ne font les planètes leur cours;
Quoi que promette la fortune,
A la fin, quand on l'importune,
Ce qu'elle avoit fait prospérer
Tombe du faîte au précipice;
Et pour l'avoir toujours propice
Il la faut toujours révérer.

Je sais bien que sa Carmagnole,
Devant lui se représentant
Telle qu'une plaintive idole,
Va son courroux sollicitant,
Et l'invite à prendre pour elle
Une légitime querelle;
Mais doit-il vouloir que pour lui
Nous ayons toujours le teint blême,
Cependant qu'il tente lui-même
Ce qu'il peut faire par autrui?

Si vos yeux sont toute sa braise,
Et vous la fin de tous ses vœux,
Peut-il pas languir à son aise
En la prison de vos cheveux,
Et commettre aux dures corvées
Toutes ces âmes relevées,

Que d'un conseil ambitieux
La faim de gloire persuade
D'aller sur les pas d'Encelade
Porter des échelles aux cieux?

Apollon n'a point de mystère,
Et sont profanes ses chansons,
Ou, devant que le Sagittaire
Deux fois ramène les glaçons,
Le succès de leurs entreprises,
De qui deux provinces conquises
Ont déjà fait preuve à leur dan,
Favorisé de la victoire,
Changera la fable en histoire
De Phaéton en l'Eridan.

Nice, payant avecque honte
Un siége autrefois repoussé,
Cessera de nous mettre en compte
Barberousse qu'elle a chassé :
Guise en ses murailles forcées
Remettra les bornes passées
Qu'avoit notre empire marin ;
Et Soissons, fatal aux superbes,
Fera chercher parmi les herbes
En quelle place fut Turin.

PROSOPOPÉE D'OSTENDE

STANCES.

Trois ans déjà passés, théâtre de la guerre,
J'exerce de deux chefs les funestes combats,
Et fais émerveiller tous les yeux de la terre,
De voir que le malheur ne m'ose mettre à bas.

A la merci du ciel en ces rives je reste,
Où je souffre l'hiver froid à l'extrémité ;
Lorsque l'été revient il m'apporte la peste,
Et le glaive est le moins de ma calamité.

Tout ce dont la Fortune afflige cette vie,
Pêle-mêle assemblé, me presse tellement,
Que c'est parmi les miens être digne d'envie,
Que de pouvoir mourir d'une mort seulement.

Que tardez-vous, Destins ? ceci n'est pas matière
Qu'avecque tant de doute il faille décider ;
Toute la question n'est que d'un cimetière :
Prononcez librement qui le doit posséder.

AUX OMBRES DE DAMON

L'Orne comme autrefois nous reverroit encore,
Ravis de ces pensers que le vulgaire ignore,

Egarer à l'écart nos pas et nos discours,
Et, couchés sur les fleurs comme étoiles semées,
Rendre en si doux ébat les heures consumées,
Que les soleils nous seroient courts.

Mais, ô loi rigoureuse à la race des hommes,
C'est un point arrêté, que tout ce que nous sommes,
Issus de pères rois et de pères bergers,
La Parque également sous la tombe nous serre,
Et les mieux établis au repos de la terre
N'y sont qu'hôtes et passagers.

Tout ce que la grandeur a de vains équipages,
D'habillements de pourpre et de suite de pages,
Quand le terme est échu n'allonge point nos jours ;
Il faut aller tout nus où le Destin commande ;
Et de toutes douleurs, la douleur la plus grande
C'est qu'il faut laisser nos amours.

Amours qui, la plupart infidèles et feintes,
Font gloire de manquer à nos cendres éteintes,
Et qui plus que l'honneur estimant le plaisir,
Sous le masque trompeur de leurs visages blêmes,
Acte digne du foudre ! en nos obsèques mêmes
Conçoivent de nouveaux desirs.

Elles savent assez alléguer Artémise,
Disputer du devoir et de la foi promise ;
Mais tout ce beau langage est de si peu d'effet,
Qu'à peine en leur grand nombre une seule se treuve
De qui la foi survive, et qui fasse la preuve
Que ta Carinice te fait.

Depuis que tu n'es plus, la campagne déserte
A dessous deux hivers perdu sa robe verte,

Et deux fois le printemps l'a repeinte de fleurs,
Sans que d'aucuns discours sa douleur se console,
Et que ni la raison, ni le temps qui s'envole,
Puisse faire tarir ses pleurs.

Le silence des nuits, l'horreur des cimetières,
De son contentement sont les seules matières;
Tout ce qui plaît déplaît à son triste penser;
Et si tous ses appas sont encore en sa face,
C'est que l'amour y loge, et que rien qu'elle fasse
N'est capable de l'en chasser.

. . . . . .
. . . . . .

Mais quoi? c'est un chef-d'œuvre où tout mérite
Un miracle du ciel, une perle du monde, [abonde,
Un esprit adorable à tous autres esprits;
Et nous sommes ingrats d'une telle aventure,
Si nous ne confessons que jamais la nature
N'a rien fait de semblable prix.

J'ai vu maintes beautés à la cour adorées,
Qui des vœux des amants à l'envi desirées,
Aux plus audacieux ôtoient la liberté;
Mais de les approcher d'une chose si rare,
C'est vouloir que la rose au pavot se compare,
Et le nuage à la clarté.

Celle à qui dans mes vers, sous le nom de Nérée,
J'allois bâtir un temple éternel en durée,
Si la déloyauté ne l'avoit abattu,
Lui peut bien ressembler du front ou de la joue,
Mais quoi! puisqu'à ma honte il faut que je l'avoue,
Elle n'a rien de sa vertu.

L'âme de cette ingrate est une âme de cire,
Matière à toute forme, incapable d'élire,
Changeant de passion aussitôt que d'objet;
Et de la vouloir vaincre avecque des services,
Après qu'on a tout fait, on trouve que ses vices
Sont de l'essence du sujet.

Souvent de tes conseils la prudence fidèle
M'avoit sollicité de me séparer d'elle,
Et de m'assujettir à de meilleures lois;
Mais l'aise de la voir avoit tant de puissance,
Que cet ombrage faux m'ôtoit la connoissance
Du vrai bien où tu m'appelois.

Enfin, après quatre ans, une juste colère,
. . . . . .
Que le flux de ma peine a trouvé son reflux;
Mes sens qu'elle aveugloit ont connu leur offense;
Je les en ai purgés, et leur ai fait défense
De me la ramentevoir plus.

La femme est une mer aux naufrages fatale;
Rien ne peut aplanir son humeur inégale;
Ses flammes d'aujourd'hui seront glaces demain;
Et s'il s'en rencontre une à qui cela n'avienne,
Fais compte, cher esprit, qu'elle a comme la tienne
Quelque chose de plus qu'humain.

PARAPHRASE DU PSAUME VIII

O Sagesse éternelle, à qui cet univers
Doit le nombre infini des miracles divers

Qu'on voit également sur la terre et sur l'onde ;
Mon Dieu, mon créateur,
Que ta magnificence étonne tout le monde,
Et que le ciel est bas au prix de ta hauteur !

Quelques blasphémateurs, oppresseurs d'innocents,
A qui l'excès d'orgueil a fait perdre le sens,
De profanes discours ta puissance rabaissent ;
Mais la naïveté
Dont mêmes au berceau les enfants te confessent
Clôt-elle pas la bouche à leur impiété ?

De moi, toutes les fois que j'arrête les yeux
A voir les ornements dont tu pares les cieux,
Tu me sembles si grand, et nous si peu de chose,
Que mon entendement
Ne peut s'imaginer quelle amour te dispose
A nous favoriser d'un regard seulement.

Il n'est foiblesse égale à nos infirmités ;
Nos plus sages discours ne sont que vanités,
Et nos sens corrompus n'ont goût qu'à des ordures ;
Toutefois, ô bon Dieu,
Nous te sommes si chers, qu'entre tes créatures,
Si l'ange est le premier, l'homme a le second lieu.

Quelles marques d'honneur se peuvent ajouter
A ce comble de gloire où tu l'as fait monter ?
Et pour obtenir mieux quel souhait peut-il faire,
Lui que jusqu'au ponant,
Depuis où le soleil vient dessus l'hémisphère,
Ton absolu pouvoir a fait son lieutenant ?

Sitôt que le besoin excite son desir,
Qu'est-ce qu'en ta largesse il ne trouve à choisir ?

Et par ton règlement l'air, la mer et la terre
N'entretiennent-ils pas
Une secrète loi de se faire la guerre
A qui de plus de mets fournira ses repas ?

Certes, je ne puis faire en ce ravissement
Que rappeler mon âme, et dire bassement :
O Sagesse éternelle, en merveilles féconde,
Mon Dieu, mon créateur,
Que ta magnificence étonne tout le monde,
Et que le ciel est bas au prix de ta hauteur !

POUR LES PAIRS DE FRANCE

Assaillants au combat de Barrière.

STANCES.

Et quoi donc ! la France, féconde
En incomparables guerriers,
Aura jusqu'aux deux bouts du monde
Planté des forêts de lauriers,
Et fait gagner à ses armées
Des batailles si renommées,
Afin d'avoir cette douleur
D'ouïr démentir ses victoires,
Et nier ce que les histoires
Ont publié de sa valeur ?

Tant de fois le Rhin et la Meuse
Par nos redoutables efforts
Auront vu leur onde écumeuse
Regorger de sang et de morts ;

Et tant de fois nos destinées
Des Alpes et des Pyrénées
Les sommets auront fait branler,
Afin que je ne sais quels Scythes,
Bas de fortune et de mérites,
Présument de nous égaler.

Non, non, s'il est vrai que nous sommes
Issus de ces nobles aïeux
Que la voix commune des hommes
A fait asseoir entre les dieux,
Ces arrogants, à leur dommage,
Apprendront un autre langage,
Et, dans leur honte ensevelis,
Feront voir à toute la terre
Qu'on est brisé comme du verre
Quand on choque les fleurs de lis.

Henri, l'exemple des monarques
Les plus vaillants et les meilleurs,
Plein de mérites et de marques
Qui jamais ne furent ailleurs ;
Bel astre vraiment adorable,
De qui l'ascendant favorable
En tous lieux nous sert de rempart,
Si vous aimez votre louange,
Desirez-vous pas qu'on la venge
D'une injure où vous avez part ?

Ces arrogants, qui se défient
De n'avoir pas de lustre assez,
Impudemment se glorifient
Aux fables des siècles passés,
Et d'une audace ridicule
Nous content qu'ils sont fils d'Hercule,

Sans toutefois en faire foi ;
Mais qu'importe-t-il qui puisse être
Ni leur père ni leur ancêtre,
Puisque vous êtes notre Roi ?

Contre l'aventure funeste
Que leur garde notre courroux,
Si quelque espérance leur reste,
C'est d'obtenir grâce de vous,
Et confesser que nos épées,
Si fortes et si bien trempées
Qu'il faut leur céder, ou mourir,
Donneront à votre couronne
Tout ce que le ciel environne,
Quand vous le voudrez acquérir.

A MADAME LA PRINCESSE DOUAIRIERE

Charlotte de la Trimouille.

SONNET.

Quoi donc, grande Princesse en la terre adorée,
Et que même le ciel est contraint d'admirer,
Vous avez résolu de nous voir demeurer
En une obscurité d'éternelle durée ?

La flamme de vos yeux, dont la cour éclairée
A vos rares vertus ne peut rien préférer,
Ne se lasse donc point de nous désespérer,
Et d'abuser les vœux dont elle est desirée ?

Vous êtes en des lieux où les champs toujours verts,
Pour ce qu'ils n'ont jamais que des tièdes hivers,
Semblent en apparence avoir quelque mérite.

Mais si c'est pour cela que vous causez nos pleurs,
Comment faites-vous cas de chose si petite,
Vous de qui chaque pas fait naître mille fleurs ?

PRIERE POUR LE ROI HENRI LE GRAND

Allant en Limousin.

STANCES.

O Dieu, dont les bontés, de nos larmes touchées,
Ont aux vaines fureurs les armes arrachées,
Et rangé l'insolence aux pieds de la raison,
Puisqu'à rien d'imparfait ta louange n'aspire,
Achève ton ouvrage au bien de cet empire,
Et nous rends l'embonpoint comme la guérison.

Nous sommes sous un Roi si vaillant et si sage,
Et qui si dignement a fait l'apprentissage
De toutes les vertus propres à commander,
Qu'il semble que cet heur nous impose silence,
Et qu'assurés par lui de toute violence,
Nous n'avons plus sujet de te rien demander.

Certes, quiconque a vu pleuvoir dessus nos têtes
Les funestes éclats des plus grandes tempêtes
Qu'excitèrent jamais deux contraires partis,
Et n'en voit aujourd'hui nulle marque paroître,
En ce miracle seul il peut assez connoître
Quelle force a la main qui nous a garantis.

Mais quoi ? de quelque soin qu'incessamment il veille,
Quelque gloire qu'il ait à nulle autre pareille,
Et quelque excès d'amour qu'il porte à notre bien ;
Comme échapperons-nous en des nuits si profondes,
Parmi tant de rochers que lui cachent les ondes,
Si ton entendement ne gouverne le sien ?

Un malheur inconnu glisse parmi les hommes,
Qui les rend ennemis du repos où nous sommes ;
La plupart de leurs vœux tendent au changement ;
Et comme s'ils vivoient des misères publiques,
Pour les renouveler ils font tant de pratiques,
Que qui n'a point de peur n'a point de jugement.

En ce fâcheux état, ce qui nous réconforte,
C'est que la bonne cause est toujours la plus forte,
Et qu'un bras si puissant t'ayant pour son appui,
Quand la rébellion, plus qu'une hydre féconde,
Auroit pour le combattre assemblé tout le monde,
Tout le monde assemblé s'enfuiroit devant lui.

Conforme donc, Seigneur, ta grâce à nos pensées ;
Ote-nous ces objets qui des choses passées
Ramènent à nos yeux le triste souvenir ;
Et comme sa valeur, maîtresse de l'orage,
A nous donner la paix a montré son courage,
Fais luire sa prudence à nous l'entretenir.

Il n'a point son espoir au nombre des armées,
Etant bien assuré que ces vaines fumées
N'ajoutent que de l'ombre à nos obscurités ;
L'aide qu'il veut avoir, c'est que tu le conseilles ;
Si tu le fais, Seigneur, il fera des merveilles,
Et vaincra nos souhaits par nos prospérités.

Les fuites des méchants, tant soient-elles secrètes,
Quand il les poursuivra n'auront point de cachettes ;
Aux lieux les plus profonds ils seront éclairés ;
Il verra sans effet leur honte se produire,
Et rendra les desseins qu'ils feront pour lui nuire
Aussitôt confondus comme délibérés.

La rigueur de ses lois, après tant de licence,
Redonnera le cœur à la foible innocence,
Que dedans la misère on faisoit envieillir.
A ceux qui l'oppressoient il ôtera l'audace ;
Et, sans distinction de richesse ou de race,
Tous de peur de la peine auront peur de faillir.

La terreur de son nom rendra nos villes fortes;
On n'en gardera plus ni les murs ni les portes;
Les veilles cesseront au sommet de nos tours ;
Le fer, mieux employé, cultivera la terre,
Et le peuple, qui tremble aux frayeurs de la guerre,
Si ce n'est pour danser n'aura plus de tambours.

Loin des mœurs de son siècle il bannira les vices,
L'oisive nonchalance et les molles délices,
Qui nous avoient portés jusqu'aux derniers hasards ;
Les vertus reviendront, de palmes couronnées,
Et ses justes faveurs, aux mérites données,
Feront ressusciter l'excellence des arts.

La foi de ses aïeux, ton amour et ta crainte,
Dont il porte dans l'âme une éternelle empreinte,
D'actes de piété ne pourront l'assouvir ;
Il étendra ta gloire autant que sa puissance ;
Et, n'ayant rien si cher que ton obéissance,
Où tu le fais régner il te fera servir.

Tu nous rendras alors nos douces destinées ;
Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années [pleurs.
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des
Toute sorte de biens comblera nos familles ;
La moisson de nos champs lassera les faucilles,
Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

La fin de tant d'ennuis dont nous fûmes la proie
Nous ravira les sens de merveille et de joie ;
Et d'autant que le monde est ainsi composé
Qu'une bonne fortune en craint une mauvaise,
Ton pouvoir absolu, pour conserver notre aise,
Conservera celui qui nous l'aura causé.

Quand un roi fainéant, la vergogne des princes,
Laissant à ses flatteurs le soin de ses provinces,
Entre les voluptés indignement s'endort,
Quoi que l'on dissimule, on n'en fait point d'estime ;
Et si la vérité se peut dire sans crime,
C'est avecque plaisir qu'on survit à sa mort.

Mais ce roi, des bons rois l'éternel exemplaire,
Qui de notre salut est l'ange tutélaire,
L'infaillible refuge et l'assuré secours,
Son extrême douceur ayant dompté l'envie,
De quels jours assez longs peut-il borner sa vie,
Que notre affection ne les juge trop courts ?

Nous voyons les esprits nés à la tyrannie,
Ennuyés de couver leur cruelle manie,
Tourner tous leurs conseils à notre affliction ;
Et lisons clairement dedans leur conscience,
Que s'ils tiennent la bride à leur impatience,
Nous n'en sommes tenus qu'à sa protection.

Qu'il vive donc, Seigneur, et qu'il nous fasse vivre ;
Que de toutes ces peurs nos âmes il délivre,
Et, rendant l'univers de son heur étonné,
Ajoute chaque jour quelque nouvelle marque
Au nom qu'il s'est acquis du plus rare monarque
Que ta bonté propice ait jamais couronné.

Cependant son Dauphin d'une vitesse prompte
Des ans de sa jeunesse accomplira le compte,
Et, suivant de l'honneur les aimables appas,
De faits si renommés ourdira son histoire,
Que ceux qui dedans l'ombre éternellement noire
Ignorent le soleil, ne l'ignoreront pas.

Par sa fatale main, qui vengera nos pertes,
L'Espagne pleurera ses provinces désertes,
Ses châteaux abattus et ses champs déconfits.
Et si de nos discords l'infâme vitupère
A pu la dérober aux victoires du père,
Nous la verrons captive aux triomphes du fils.

SUR L'ATTENTAT

Commis en la personne de Henri le Grand,

le 19 décembre 1605.

ODE.

Que direz-vous, races futures,
Si quelquefois un vrai discours
Vous récite les aventures
De nos abominables jours ?

Lirez-vous sans rougir de honte
Que notre impiété surmonte
Les faits les plus audacieux
Et les plus dignes du tonnerre
Qui firent jamais à la terre
Sentir la colère des cieux ?

O que nos fortunes prospères
Ont un change bien apparent,
O que du siècle de nos pères
Le nôtre s'est fait différent !
La France, devant ces orages
Pleine de mœurs et de courages
Qu'on ne pouvoit assez louer,
S'est faite aujourd'hui si tragique,
Qu'elle produit ce que l'Afrique
Auroit vergogne d'avouer.

Quelles preuves incomparables
Peut donner un prince de soi,
Que les rois les plus adorables
N'en quittent l'honneur à mon Roi ?
Quelle terre n'est parfumée
Des odeurs de sa renommée ?
Et qui peut nier qu'après Dieu,
Sa gloire, qui n'a point d'exemples,
N'ait mérité que dans nos temples
On lui donne le second lieu ?

Qui ne sait point qu'à sa vaillance
Il ne se peut rien ajouter ;
Qu'on reçoit de sa bienveillance
Tout ce qu'on en doit souhaiter ;
Et que si de cette couronne
Que sa tige illustre lui donne

Les lois ne l'eussent revêtu,
Nos peuples, d'un juste suffrage,
Ne pouvoient, sans faire naufrage,
Ne l'offrir point à sa vertu?

Toutefois, ingrats que nous sommes,
Barbares et dénaturés
Plus qu'en ce climat où les hommes
Par les hommes sont dévorés,
Toujours nous assaillons sa tête
De quelque nouvelle tempête;
Et d'un courage forcené,
Rejetant son obéissance,
Lui défendons la jouissance
Du repos qu'il nous a donné.

La main de cet esprit farouche
Qui, sorti des ombres d'enfer,
D'un coup sanglant frappa sa bouche,
A peine avoit laissé le fer,
Et voici qu'un autre perfide,
Où la même audace réside,
Comme si détruire l'Etat
Tenoit lieu de juste conquête,
De pareilles armes s'apprête
A faire un pareil attentat.

O soleil, ô grand luminaire,
Si jadis l'horreur d'un festin
Fit que de ta route ordinaire
Tu reculas vers le matin,
Et d'un émerveillable change,
Te couchas aux rives du Gange,
D'où vient que ta sévérité,
Moindre qu'en la faute d'Atrée,

Ne punit point cette contrée
D'une éternelle obscurité?

Non, non, tu luis sur le coupable
Comme tu fais sur l'innocent;
Ta nature n'est point capable
Du trouble qu'une âme ressent.
Tu dois ta flamme à tout le monde,
Et ton allure vagabonde,
Comme une servile action
Qui dépend d'une autre puissance,
N'ayant aucune connoissance,
N'a point aussi d'affection.

Mais, ô planète belle et claire,
Je ne parle pas sagement;
Le juste excès de la colère
M'a fait perdre le jugement;
Ce traître, quelque frénésie
Qui travaillât sa fantaisie,
Eut encore assez de raison
Pour ne vouloir rien entreprendre,
Bel astre, qu'il n'eût vu descendre
Ta lumière sous l'horizon.

Au point qu'il écuma sa rage,
Le dieu de Seine étoit dehors
A regarder croître l'ouvrage
Dont ce prince embellit ses bords;
Il se resserra tout à l'heure
Au plus bas lieu de sa demeure;
Et ses Nymphes dessous les eaux,
Toutes sans voix et sans haleine,
Pour se cacher furent en peine
De trouver assez de roseaux.

La terreur des choses passées,
A leurs yeux se ramentevant,
Faisoit prévoir à leurs pensées
Plus de malheurs qu'auparavant;
Et leur étoit si peu croyable
Qu'en cet accident effroyable
Personne les pût secourir,
Que, pour en être dégagées,
Le ciel les auroit obligées
S'il leur eût permis de mourir.

Revenez, belles fugitives;
De quoi versez-vous tant de pleurs?
Assurez vos âmes craintives;
Remettez vos chapeaux de fleurs;
Le Roi vit, et ce misérable,
Ce monstre vraiment déplorable,
Qui n'avoit jamais éprouvé
Que peut un visage d'Alcide,
A commencé le parricide,
Mais il ne l'a pas achevé.

Pucelles, qu'on se réjouisse;
Mettez-vous l'esprit en repos;
Que cette peur s'évanouisse :
Vous la prenez mal à propos;
Le Roi vit, et les destinées
Lui gardent un nombre d'années
Qui fera maudire le sort
A ceux dont l'aveugle manie
Dresse des plans de tyrannie
Pour bâtir quand il sera mort.

O bienheureuse intelligence,
Puissance, quiconque tu sois,

Dont la fatale diligence
Préside à l'empire françois;
Toutes ces visibles merveilles,
De soins, de peines et de veilles,
Qui jamais ne t'ont pu lasser,
N'ont-elles pas fait une histoire,
Qu'en la plus ingrate mémoire
L'oubli ne sauroit effacer ?

Ces archers aux casaques peintes
Ne peuvent pas n'être surpris,
Ayant à combattre les feintes
De tant d'infidèles esprits;
Leur présence n'est qu'une pompe;
Avecque peu d'art on les trompe;
Mais de quelle dextérité
Se peut déguiser une audace,
Qu'en l'âme aussitôt qu'en la face
Tu n'en lises la vérité?

Grand démon d'éternelle marque,
Fais qu'il te souvienne toujours
Que tous nos maux en ce monarque
Ont leur refuge et leur secours;
Et qu'arrivant l'heure prescrite
Que le trépas, qui tout limite,
Nous privera de sa valeur,
Nous n'avons jamais eu d'alarmes
Où nous ayons versé des larmes
Pour une semblable douleur.

Je sais bien que par la justice,
Dont la paix accroît le pouvoir,
Il fait demeurer la malice
Aux bornes de quelque devoir,

Et que son invincible épée
Sous telle influence est trempée,
Qu'elle met la frayeur partout
Aussitôt qu'on la voit reluire;
Mais quand le malheur nous veut nuire,
De quoi ne vient-il point à bout?

Soit que l'ardeur de la prière
Le tienne devant un autel,
Soit que l'honneur à la barrière
L'appelle à débattre un cartel,
Soit que dans la chambre il médite,
Soit qu'aux bois la chasse l'invite,
Jamais ne t'écarte si loin,
Qu'aux embûches qu'on lui peut tendre
Tu ne sois prêt à le défendre
Sitôt qu'il en aura besoin.

Garde sa compagne fidèle,
Cette reine dont les bontés
De notre foiblesse mortelle
Tous les défauts ont surmontés.
Fais que jamais rien ne l'ennuie;
Que toute infortune la fuie,
Et qu'aux roses de sa beauté,
L'âge, par qui tout se consume,
Redonne, contre sa coutume,
La grâce de la nouveauté.

Serre d'une étreinte si ferme
Le nœud de leurs chastes amours,
Que la seule mort soit le terme
Qui puisse en arrêter le cours.
Bénis les plaisirs de leur couche,
Et fais renaître de leur souche

Des scions si beaux et si verts,
Que de leur feuillage sans nombre
A jamais ils puissent faire ombre
Aux peuples de tout l'univers.

Surtout, pour leur commune joie,
Dévide aux ans de leur Dauphin,
A longs filets d'or et de soie,
Un bonheur qui n'ait point de fin;
Quelques vœux que fasse l'envie,
Conserve-leur sa chère vie;
Et tiens par elle ensevelis
D'une bonace continue
Les aquilons dont sa venue
A garanti les fleurs de lis.

Conduis-le sous leur assurance
Promptement jusques au sommet
De l'inévitable espérance
Que son enfance leur promet;
Et pour achever leurs journées,
Que les oracles ont bornées
Dedans le trône impérial,
Avant que le ciel les appelle,
Fais-leur ouïr cette nouvelle
Qu'il a rasé l'Escurial.

AUX DAMES

Pour les demi-dieux marins, conduits par Neptune.

STANCES.

O qu'une sagesse profonde
Aux aventures de ce monde
Préside souverainement;
Et que l'audace est mal apprise
De ceux qui font une entreprise
Sans douter de l'événement!

Le renom que chacun admire
Du prince qui tient cet empire
Nous avoit fait ambitieux
De mériter sa bienveillance,
Et donner à notre vaillance
Le témoignage de ses yeux.

Nos forces, partout reconnues,
Faisoient monter jusques aux nues
Les desseins de nos vanités;
Et voici qu'avecque des charmes
Un enfant qui n'avoit point d'armes
Nous a ravi nos libertés.

Belles merveilles de la terre,
Doux sujets de paix et de guerre,
Pouvons-nous avecque raison
Ne bénir pas les destinées,
Par qui nos âmes enchaînées
Servent en si belle prison?

L'aise nouveau de cette vie
Nous ayant fait perdre l'envie
De nous en retourner chez nous,
Soit notre gloire ou notre honte,
Neptune peut bien faire compte
De nous laisser avecque vous.

Nous savons quelle obéissance
Nous oblige notre naissance
De porter à sa royauté;
Mais est-il ni crime ni blâme,
Dont vous ne dispensiez une âme
Qui dépend de votre beauté ?

Qu'il s'en aille à ses Néréides,
Dedans ses cavernes humides,
Et vive misérablement
Confiné parmi ses tempêtes;
Quant à nous, étant où vous êtes,
Nous sommes en notre élément.

AU ROI HENRI LE GRAND

Sur l'heureux succès du voyage à Sedan.

ODE.

Enfin après les tempêtes
Nous voici rendus au port;
Enfin nous voyons nos têtes
Hors de l'injure du sort.
Nous n'avons rien qui menace
De troubler notre bonace;

Et ces matières de pleurs,
Massacres, feux et rapines,
De leurs funestes épines
Ne gâteront plus nos fleurs.

Nos prières sont ouïes:
Tout est réconcilié;
Nos peurs sont évanouies:
Sedan s'est humilié.
A peine il a vu le foudre
Parti pour le mettre en poudre,
Que, faisant comparaison
De l'espoir et de la crainte,
Pour éviter la contrainte
Il s'est mis à la raison.

Qui n'eût cru que ses murailles,
Que défendoit un lion,
N'eussent fait des funérailles
Plus que n'en fit Ilion,
Et qu'avant qu'être à la fête
De si pénible conquête,
Les champs se fussent vêtus
Deux fois de robe nouvelle,
Et le fer eût en javelle
Deux fois les blés abattus?

Et toutefois, ô merveille!
Mon Roi, l'exemple des Rois,
Dont la grandeur nonpareille
Fait qu'on adore ses lois,
Accompagné d'un Génie
Qui les volontés manie,
L'a su tellement presser
D'obéir et de se rendre,

Qu'il n'a pas eu pour le prendre
Loisir de le menacer.

Tel qu'à vagues épandues
Marche un fleuve impérieux
De qui les neiges fondues
Rendent le cours furieux;
Rien n'est sûr en son rivage;
Ce qu'il treuve il le ravage,
Et, traînant comme buissons
Les chênes et les racines,
Ote aux campagnes voisines
L'espérance des moissons.

Tel, et plus épouvantable,
S'en alloit ce conquérant,
A son pouvoir indomptable
Sa colère mesurant.
Son front avoit une audace
Telle que Mars en la Thrace;
Et les éclairs de ses yeux
Etoient comme d'un tonnerre
Qui gronde contre la terre,
Quand elle a fâché les cieux.

Quelle vaine résistance
A son puissant appareil
N'eût porté la pénitence
Qui suit un mauvais conseil,
Et vu sa faute bornée
D'une chute infortunée,
Comme la rébellion
Dont la fameuse folie
Fit voir à la Thessalie
Olympe sur Pélion ?

Voyez comme en son courage,
Quand on se range au devoir,
La pitié calme l'orage
Que l'ire a fait émouvoir.
A peine fut réclamée
Sa douceur accoutumée,
Que d'un sentiment humain
Frappé non moins que de charmes,
Il fit la paix, et les armes
Lui tombèrent de la main.

Arrière, vaines chimères
De haines et de rancueurs;
Soupçons de choses amères,
Eloignez-vous de nos cœurs;
Loin, bien loin, tristes pensées,
Où nos misères passées
Nous avoient ensevelis;
Sous Henri, c'est ne voir goutte,
Que de révoquer en doute
Le salut des fleurs de lis.

O Roi, qui du rang des hommes
T'exceptes par ta bonté;
Roi, qui de l'âge où nous sommes,
Tout le mal as surmonté;
Si tes labeurs, d'où la France
A tiré sa délivrance,
Sont écrits avecque foi,
Qui sera si ridicule
Qui ne confesse qu'Hercule
Fut moins Hercule que toi?

De combien de tragédies,
Sans ton assuré secours,

Etoient les trames ourdies
Pour ensanglanter nos jours?
Et qu'auroit fait l'innocence,
Si l'outrageuse licence,
De qui le souverain bien
Est d'opprimer et de nuire,
N'eût trouvé pour la détruire
Un bras fort comme le tien?

Mon Roi, connois ta puissance:
Elle est capable de tout;
Tes desseins n'ont pas naissance
Qu'on en voit déjà le bout;
Et la fortune amoureuse
De la vertu généreuse
Trouve de si doux appas
A te servir et te plaire,
Que c'est la mettre en colère
Que de ne l'employer pas.

Use de sa bienveillance,
Et lui donne ce plaisir
Qu'elle suive ta vaillance
A quelque nouveau desir;
Où que tes bannières aillent,
Quoi que tes armes assaillent,
Il n'est orgueil endurci,
Que, brisé comme du verre,
A tes pieds elle n'atterre,
S'il n'implore ta merci.

Je sais bien que les oracles
Prédisent tous qu'à ton fils
Sont réservés les miracles
De la prise de Memphis;

Et que c'est lui dont l'épée,
Au sang barbare trempée,
Quelque jour apparoissant
A la Grèce qui soupire,
Fera décroître l'empire
De l'infidèle Croissant.

Mais tandis que les années
Pas à pas font avancer
L'âge où de ses destinées
La gloire doit commencer,
Que fais-tu, que d'une armée,
A te venger animée,
Tu ne mets dans le tombeau
Ces voisins dont les pratiques
De nos rages domestiques
Ont allumé le flambeau ?

Quoique les Alpes chenues
Les couvrent de toutes parts
Et fassent monter aux nues
Leurs effroyables remparts,
Alors que de ton passage
On leur fera le message,
Qui verront-elles venir,
Envoyé sous tes auspices,
Qu'aussitôt leurs précipices
Ne se laissent aplanir ?

Crois-moi, contente l'envie
Qu'ont tant de jeunes guerriers
D'aller exposer leur vie
Pour t'acquérir des lauriers,
Et ne tiens point ocieuses
Ces âmes ambitieuses,

Qui jusques où le matin
Met les étoiles en fuite
Oseront sous ta conduite
Aller querir du butin.

Déjà le Tessin tout morne
Consulte de se cacher,
Voulant garantir sa corne,
Que tu lui dois arracher;
Et le Pô, tombe certaine
De l'audace trop hautaine,
Tenant baissé le menton,
Dans sa caverne profonde
S'apprête à voir en son onde
Choir un autre Phaéton.

Va, monarque magnanime,
Souffre à ta juste douleur
Qu'en leurs rives elle imprime
Les marques de ta valeur.
L'astre dont la course ronde
Tous les jours voit tout le monde
N'aura point achevé l'an
Que tes conquêtes ne rasent
Tout le Piémont, et n'écrasent
La couleuvre de Milan.

Ce sera là que ma lyre,
Faisant son dernier effort,
Entreprendra de mieux dire
Qu'un cygne près de sa mort,
Et, se rendant favorable
Ton oreille incomparable,
Te forcera d'avouer
Qu'en l'aise de la victoire

Rien n'est si doux que la gloire
De se voir si bien louer.

Il ne faut pas que tu penses
Trouver de l'éternité
En ces pompeuses dépenses
Qu'invente la vanité;
Tous ces chefs-d'œuvres antiques
Ont à peine leurs reliques;
Par les Muses seulement
L'homme est exempt de la Parque;
Et ce qui porte leur marque
Demeure éternellement.

Par elles traçant l'histoire
De tes faits laborieux,
Je défendrai ta mémoire
Du trépas injurieux;
Et quelque assaut que te fasse
L'oubli par qui tout s'efface,
Ta louange dans mes vers,
D'amarante couronnée,
N'aura sa fin terminée
Qu'en celle de l'univers.

CHANSON.

Qu'autres que vous soient desirées,
Qu'autres que vous soient adorées,
Cela se peut facilement;
Mais qu'il soit des beautés pareilles
A vous, merveille des merveilles,
Cela ne se peut nullement.

Que chacun sous telle puissance
Captive son obéissance,
Cela se peut facilement;
Mais qu'il soit une amour si forte
Que celle-là que je vous porte,
Cela ne se peut nullement.

Que le fâcheux nom de cruelles
Semble doux à beaucoup de belles,
Cela se peut facilement;
Mais qu'en leur âme trouve place
Rien de si froid que votre glace,
Cela ne se peut nullement.

Qu'autres que moi soient misérables
Par vos rigueurs inexorables,
Cela se peut facilement;
Mais que la cause de leurs plaintes
Porte de si vives atteintes,
Cela ne se peut nullement.

Qu'on serve bien, lorsque l'on pense
En recevoir la récompense,
Cela se peut facilement;
Mais qu'une autre foi que la mienne
N'espère rien et se maintienne,
Cela ne se peut nullement.

Qu'à la fin la raison essaie
Quelque guérison à ma plaie,
Cela se peut facilement;
Mais que d'un si digne servage
La remontrance me dégage,
Cela ne se peut nullement.

Qu'en ma seule mort soient finies
Mes peines et vos tyrannies,
Cela se peut facilement;
Mais que jamais par le martyre
De vous servir je me retire,
Cela ne se peut nullement.

STANCES.

PHILIS qui me voit le teint blême,
Les sens ravis hors de moi-même,
Et les yeux trempés tout le jour,
Cherchant la cause de ma peine,
Se figure, tant elle est vaine,
Qu'elle m'a donné de l'amour.

Je suis marri que la colère
Me porte jusqu'à lui déplaire;
Mais pourquoi ne m'est-il permis
De lui dire qu'elle s'abuse,
Puisqu'à ma honte elle s'accuse
De ce qu'elle n'a point commis?

En quelle école nonpareille
Auroit-elle appris la merveille
De si bien charmer ses appas
Que je pusse la trouver belle,
Pâlir, transir, languir pour elle,
Et ne m'en apercevoir pas?

Oh! qu'il me seroit desirable
Que je ne fusse misérable
Que pour être dans sa prison!
Mon mal ne m'étonneroit guères,

Et les herbes les plus vulgaires
M'en donneroient la guérison.

Mais, ô rigoureuse aventure!
Un chef-d'œuvre de la nature,
Au lieu du monde le plus beau
Tient ma liberté si bien close,
Que le mieux que je m'en propose
C'est d'en sortir par le tombeau.

Pauvre Philis malavisée,
Cessez de servir de risée,
Et souffrez que la vérité
Vous témoigne votre ignorance,
Afin que perdant l'espérance,
Vous perdiez la témérité.

C'est de Glycère que procèdent
Tous les ennuis qui me possèdent,
Sans remède et sans réconfort;
Glycère fait mes destinées,
Et comme il lui plaît mes années
Sont ou près ou loin de la mort.

C'est bien un courage de glace,
Où la pitié n'a point de place,
Et que rien ne peut émouvoir;
Mais quelque défaut que j'y blâme,
Je ne puis l'ôter de mon âme,
Non plus que vous y recevoir.

AU ROI HENRI LE GRAND

SONNET.

Je le connois, Destins, vous avez arrêté
Qu'aux deux fils de mon roi se partage la terre,
Et qu'après le trépas ce miracle de guerre
Soit encore effroyable en sa postérité.

Leur courage, aussi grand que leur prospérité,
Tous les forts orgueilleux brisera comme verre;
Et qui de leurs combats attendra le tonnerre,
Aura le châtiment de sa témérité.

Le cercle imaginé, qui de même intervalle
Du nord et du midi les distances égale,
De pareille grandeur bornera leur pouvoir.

Mais, étant fils d'un père où tant de gloire abonde,
Pardonnez-moi, Destins, quoi qu'ils puissent avoir,
Vous ne leur donnez rien s'ils n'ont chacun un monde.

AU ROI HENRI LE GRAND

SONNET.

Mon roi, s'il est ainsi que des choses futures
L'école d'Apollon apprend la vérité,
Quel ordre merveilleux de belles aventures
Va combler de lauriers votre postérité !

Que vos jeunes lions vont amasser de proie !
Soit qu'aux rives du Tage ils portent leurs combats,
Soit que de l'Orient mettant l'empire bas,
Ils veuillent rebâtir les murailles de Troie.

Ils seront malheureux seulement en un point;
C'est que, si leur courage à leur fortune joint
Avoit assujetti l'un et l'autre hémisphère,

Votre gloire est si grande en la bouche de tous,
Que toujours on dira qu'ils ne pouvoient moins faire,
Puisqu'ils avoient l'honneur d'être sortis de vous.

POUR LE PREMIER BALLET

De Monseigneur le Dauphin, au Roi Henri le Grand.

SONNET.

Voici de ton État la plus grande merveille,
Ce fils où ta vertu reluit si vivement;
Approche-toi, mon prince, et vois le mouvement
Qu'en ce jeune Dauphin la musique réveille.

Qui témoigna jamais une si juste oreille
A remarquer des tons le divers changement ?
Qui jamais à les suivre eut tant de jugement,
Ou mesura ses pas d'une grâce pareille ?

Les esprits de la cour, s'attachant par les yeux
A voir en cet objet un chef-d'œuvre des cieux,
Disent tous que la France est moins qu'il ne mérite;

Mais moi, que du futur Apollon avertit,
Je dis que sa grandeur n'aura point de limite,
Et que tout l'univers lui sera trop petit.

A MONSIEUR

LE GRAND ÉCUYER DE FRANCE

ODE.

A la fin c'est trop de silence
En si beau sujet de parler :
Le mérite qu'on veut celer
Souffre une injuste violence.
Bellegarde, unique support
Où mes vœux ont trouvé leur port,
Que tarde ma paresse ingrate,
Que déjà ton bruit nonpareil
Aux bords du Tage et de l'Euphrate
N'a vu l'un et l'autre soleil?

Les Muses hautaines et braves
Tiennent le flatter odieux,
Et comme parentes des Dieux
Ne parlent jamais en esclaves;
Mais aussi ne sont-elles pas
De ces beautés dont les appas
Ne sont que rigueur et que glace,
Et de qui le cerveau léger,
Quelque service qu'on lui fasse,
Ne se peut jamais obliger.

La vertu, qui de leur étude
Est le fruit le plus précieux,
Sur tous les actes vicieux
Leur fait haïr l'ingratitude;
Et les agréables chansons
Par qui les doctes nourrissons
Savent charmer les destinées
Récompensent un bon accueil
De louanges que les années
Ne mettent point dans le cercueil.

Les tiennes par moi publiées,
Je le jure sur les autels,
En la mémoire des mortels
Ne seront jamais oubliées;
Et l'éternité que promet
La montagne au double sommet
N'est que mensonge et que fumée,
Ou je rendrai cet univers
Amoureux de ta renommée
Autant que tu l'es de mes vers.

Comme, en cueillant une guirlande,
L'homme est d'autant plus travaillé
Que le parterre est émaillé
D'une diversité plus grande,
Tant de fleurs de tant de côtés
Faisant paroître en leurs beautés
L'artifice de la Nature,
Qu'il tient suspendu son desir,
Et ne sait en cette peinture
Ni que laisser, ni que choisir,

Ainsi, quand, pressé de la honte
Dont me fait rougir mon devoir,

Je veux une œuvre concevoir
Qui pour toi les âges surmonte,
Tu me tiens les sens enchantés
De tant de rares qualités
Où brille un excès de lumière,
Que plus je m'arrête à penser
Laquelle sera la première,
Moins je sais par où commencer.

Si nommer en son parentage
Une longue suite d'aïeux
Que la gloire a mis dans les cieux
Est réputé grand avantage,
De qui n'est-il point reconnu
Que toujours les tiens ont tenu
Les charges les plus honorables,
Dont le merite et la raison,
Quand les Destins sont favorables,
Parent une illustre maison?

Qui ne sait de quelles tempêtes
Leur fatale main autrefois,
Portant la foudre de nos rois,
Des Alpes a battu les têtes?
Qui n'a vu dessous leurs combats
Le Pô mettre les cornes bas,
Et les peuples de ses deux rives,
Dans la frayeur ensevelis,
Laisser leurs dépouilles captives
A la merci des fleurs de lis?

Mais de chercher aux sépultures
Des témoignages de valeur,
C'est à ceux qui n'ont rien du leur
Estimable aux races futures;

Non pas à toi, qui, revêtu
De tous les dons que la vertu
Peut recevoir de la Fortune,
Connois que c'est que du vrai bien,
Et ne veux pas, comme la lune,
Luire d'autre feu que du tien.

Quand le monstre infâme d'envie,
A qui rien de l'autrui ne plaît,
Tout lâche et perfide qu'il est,
Jette les yeux dessus ta vie
Et te voit emporter le prix
Des grands cœurs et des beaux esprits
Dont aujourd'hui la France est pleine,
Est-il pas contraint d'avouer
Qu'il a lui-même de la peine
A s'empêcher de te louer?

Soit que l'honneur de la carrière
T'appelle à monter à cheval;
Soit qu'il se présente un rival
Pour la lice ou pour la barrière;
Soit que tu donnes ton loisir
A prendre quelque autre plaisir
Eloigné des molles délices,
Qui ne sait que toute la cour
A regarder tes exercices
Comme à des théâtres accourt?

Quand tu passas en Italie,
Où tu fus querir pour mon roi
Ce joyau d'honneur et de foi
Dont l'Arne à la Seine s'allie,
Téthys ne suivit-elle pas
Ta bonne grâce et tes appas

Comme un objet émerveillable,
Et jura qu'avecque Jason
Jamais argonaute semblable
N'alla conquérir la toison ?

Tu menois le blond Hyménée,
Qui devoit solennellement
De ce fatal accouplement
Célébrer l'heureuse journée.
Jamais il ne fut si paré;
Jamais en son habit doré
Tant de richesses n'éclatèrent;
Toutefois, les Nymphes du lieu,
Non sans apparence, doutèrent
Qui de vous deux étoit le Dieu.

De combien de pareilles marques,
Dont on ne me peut démentir,
Ai-je de quoi te garantir
Contre les menaces des Parques ?
Si ce n'est qu'un si long discours
A de trop pénibles détours,
Et qu'à bien dispenser les choses,
Il faut mêler, pour un guerrier,
A peu de myrte et peu de roses
Force palme et force laurier ?

Achille étoit haut de corsage;
L'or éclatoit en ses cheveux,
Et les dames avecque vœux
Soupiroient après son visage;
Sa gloire à danser et chanter,
Tirer de l'arc, sauter, lutter,
A nulle autre n'étoit seconde;
Mais s'il n'eût rien eu de plus beau,

Son nom, qui vole par le monde,
Seroit-il pas dans le tombeau ?

S'il n'eût, par un bras homicide
Dont rien ne repoussoit l'effort,
Sur Ilion vengé le tort
Qu'avoit reçu le jeune Atride;
De quelque adresse qu'au giron
Ou de Phénix, ou de Chiron,
Il eût fait son apprentissage,
Notre âge auroit-il aujourd'hui
Le mémorable témoignage
Que la Grèce a donné de lui ?

C'est aux magnanimes exemples
Qui sous la bannière de Mars
Sont faits au milieu des hasards
Qu'il appartient d'avoir des temples;
Et c'est avecque ces couleurs
Que l'histoire de nos malheurs
Marquera si bien ta mémoire,
Que tous les siècles à venir
N'auront point de nuit assez noire
Pour en cacher le souvenir.

En ce long temps où les manies
D'un nombre infini de mutins,
Poussés de nos mauvais destins,
Ont assouvi leurs félonies,
Par quels faits d'armes valeureux,
Plus que nul autre aventureux,
N'as-tu mis ta gloire en estime,
Et déclaré ta passion
Contre l'espoir illégitime
De la rebelle ambition ?

Tel que d'un effort difficile
Un fleuve au travers de la mer,
Sans que son goût devienne amer,
Passe d'Elide en la Sicile;
Ses flots, par moyens inconnus
En leur douceur entretenus,
Aucun mélange ne reçoivent,
Et, dans Syracuse arrivant,
Sont trouvés de ceux qui les boivent
Aussi peu salés que devant,

Tel entre ces esprits tragiques,
Ou plutôt démons insensés,
Qui de nos dommages passés
Tramoient les funestes pratiques,
Tu ne t'es jamais diverti
De suivre le juste parti,
Mais, blâmant l'impure licence
De leurs déloyales humeurs,
As toujours aimé l'innocence
Et pris plaisir aux bonnes mœurs.

Depuis que, pour sauver sa terre,
Mon roi, le plus grand des humains,
Eut laissé partir de ses mains
Le premier trait de son tonnerre,
Jusqu'à la fin de ses exploits,
Que tout eut reconnu ses lois,
A-t-il jamais défait armée,
Pris ville, ni forcé rempart,
Où ta valeur accoutumée
N'ait eu la principale part?

Soit que près de Seine et de Loire
Il pavât les plaines de morts,

Soit que le Rhône outre ses bords
Lui vît faire éclater sa gloire,
Ne l'as-tu pas toujours suivi ?
Ne l'as-tu pas toujours servi ,
Et toujours par dignes ouvrages
Témoigné le mépris du sort
Que sait imprimer aux courages
Le soin de vivre après la mort ?

Mais quoi ! ma barque vagabonde
Est dans les Syrtes bien avant,
Et le plaisir la décevant
Toujours l'emporte au gré de l'onde.
Bellegarde, les matelots
Jamais ne méprisent les flots,
Quelque phare qui leur éclaire;
Je ferai mieux de relâcher,
Et borner le soin de te plaire
Par la crainte de te fâcher.

L'unique but où mon attente
Croit avoir raison d'aspirer,
C'est que tu veuilles m'assurer
Que mon offrande te contente;
Donne-m'en d'un clin de tes yeux
Un témoignage gracieux;
Et si tu la trouves petite,
Ressouviens-toi qu'une action
Ne peut avoir peu de mérite
Ayant beaucoup d'affection.

Ainsi de tant d'or et de soie
Ton âge dévide son cours,
Que tu reçoives tous les jours
Nouvelles matières de joie;

Ainsi tes honneurs florissants
De jour en jour aillent croisants,
Malgré la fortune contraire,
Et ce qui les fait trébucher,
De toi ni de Termes ton frère
Ne puisse jamais approcher.

Quand la faveur à pleines voiles,
Toujours compagne de vos pas,
Vous feroit devant le trépas
Avoir le front dans les étoiles
Et remplir de votre grandeur
Ce que la terre a de rondeur,
Sans être menteur, je puis dire
Que jamais vos prospérités
N'iront jusques où je desire,
Ni jusques où vous méritez.

A MONSIEUR DE FLEURANCE

Sur son Art d'embellir.

SONNET.

Voyant ma Caliste si belle,
Que l'on n'y peut rien desirer,
Je ne me pouvois figurer
Que ce fût chose naturelle.

J'ignorois que ce pouvoit être
Qui lui coloroit ce beau teint,
Où l'Aurore même n'atteint
Quand elle commence de naître.

Mais, Fleurance, ton docte écrit
M'ayant fait voir qu'un bel esprit
Est la cause d'un beau visage,

Ce ne m'est plus de nouveauté,
Puisqu'elle est parfaitement sage,
Qu'elle soit parfaite en beauté.

SONNET.

(Sur l'absence de la vicomtesse d'Auchy. 1608.)

Quel astre malheureux ma fortune a bâtie ?
A quelles dures lois m'a le ciel attaché,
Que l'extrême regret ne m'ait point empêché
De me laisser résoudre à cette départie ?

Quelle sorte d'ennuis fut jamais ressentie
Égale au déplaisir dont j'ai l'esprit touché ?
Qui jamais vit coupable expier son péché
D'une douleur si forte et si peu divertie ?

On doute en quelle part est le funeste lieu
Que réserve aux damnés la justice de Dieu,
Et de beaucoup d'avis la dispute en est pleine ;

Mais sans être savant, et sans philosopher,
Amour en soit loué, je n'en suis point en peine :
Où Caliste n'est point, c'est là qu'est mon enfer.

STANCES.

(Pour la même. 1608.)

Laisse-moi, raison importune,
Cesse d'affliger mon repos

En me faisant mal à propos
Désespérer de ma fortune ;
Tu perds temps de me secourir,
Puisque je ne veux point guérir.

Si l'amour en tout son empire,
Au jugement des beaux esprits,
N'a rien qui ne quitte le prix
A celle pour qui je soupire,
D'où vient que tu me veux ravir
L'aise que j'ai de la servir ?

A quelles roses ne fait honte
De son teint la vive fraîcheur ?
Quelle neige a tant de blancheur
Que sa gorge ne la surmonte ?
Et quelle flamme luit aux cieux
Claire et nette comme ses yeux ?

Soit que de ses douces merveilles
Sa parole enchante les sens,
Soit que sa voix de ses accents
Frappe les cœurs par les oreilles,
A qui ne fait-elle avouer
Qu'on ne la peut assez louer ?

Tout ce que d'elle on me peut dire,
C'est que son trop chaste penser,
Ingrat à me récompenser,
Se moquera de mon martyre :
Supplice qui jamais ne faut
Aux desirs qui volent trop haut.

Je l'accorde, il est véritable :
Je devois bien moins desirer ;

Mais mon humeur est d'aspirer
Où la gloire est indubitable.
Les dangers me sont des appas ;
Un bien sans mal ne me plaît pas.

Je me rends donc sans résistance
A la merci d'elle et du sort ;
Aussi bien par la seule mort
Se doit faire la pénitence
D'avoir osé délibérer
Si je la devois adorer.

SONNET.

(Pour la même. 1608.)

Il n'est rien de si beau comme Caliste est belle;
C'est une œuvre où nature a fait tous ses efforts,
Et notre âge est ingrat, qui voit tant de trésors,
S'il n'élève à sa gloire une marque éternelle.

La clarté de son teint n'est pas chose mortelle ;
Le baume est dans sa bouche, et les roses dehors ;
Sa parole et sa voix ressuscitent les morts,
Et l'art n'égale point sa douceur naturelle.

La blancheur de sa gorge éblouit les regards ;
Amour est en ses yeux, il y trempe ses dards,
Et la fait reconnoître un miracle visible.

En ce nombre infini de grâces et d'appas,
Qu'en dis-tu, ma raison ? crois-tu qu'il soit possible
D'avoir du jugement et ne l'adorer pas ?

STANCES.

Le dernier de mes jours est dessus l'horizon :
elle dont mes ennuis avoient leur guérison
S'en va porter ailleurs ses appas et ses charmes ;
Je fais ce que je puis, l'en pensant divertir ;
Mais tout m'est inutile, et semble que mes larmes
Excitent sa rigueur à la faire partir.

Beaux yeux, à qui le ciel et mon consentement,
Pour me combler de gloire, ont donné justement
Dessus mes volontés un empire suprême,
Que ce coup m'est sensible, et que tout à loisir
Je vais bien éprouver qu'un déplaisir extrême
Est toujours à la fin d'un extrême plaisir !

Quel tragique succès ne dois-je redouter
Du funeste voyage où vous m'allez ôter
Pour un terme si long tant d'aimables délices,
Puisque, votre présence étant mon élément,
Je pense être aux enfers, et souffrir leurs supplices,
Lorsque je m'en sépare une heure seulement !

Au moins si je voyois cette fière beauté,
Préparant son départ, cacher sa cruauté
Dessous quelque tristesse, ou feinte ou véritable,
L'espoir, qui volontiers accompagne l'amour,
Soulageant ma langueur, la rendroit supportable,
Et me consoleroit jusques à son retour.

Mais quel aveuglement me le fait desirer ?
Avec quelle raison me puis-je figurer

Que cette âme de roche une grâce m'octroie,
Et qu'ayant fait dessein de ruiner ma foi,
Son humeur se dispose à vouloir que je croie
Qu'elle a compassion de s'éloigner de moi ?

Puis, étant son mérite infini comme il est,
Dois-je pas me résoudre à tout ce qui lui plaît,
Quelques lois qu'elle fasse, et quoi qu'il m'en advienne,
Sans faire cette injure à mon affection
D'appeler sa douleur au secours de la mienne,
Et chercher mon repos en son affliction ?

Non, non, qu'elle s'en aille à son contentement,
Ou dure ou pitoyable, il n'importe comment ;
Je n'ai point d'autre vœu que ce qu'elle souhaite;
Et quand de mes souhaits je n'aurois jamais rien,
Le sort en est jeté, l'entreprise en est faite,
Je ne saurois brûler d'autre feu que du sien.

Je ne ressemble point à ces foibles esprits
Qui, bientôt délivrés comme ils sont bientôt pris,
En leur fidélité n'ont rien que du langage ;
Toute sorte d'objets les touche également ;
Quant à moi, je dispute avant que je m'engage,
Mais quand je l'ai promis, j'aime éternellement.

SONNET.

Beauté, de qui la grâce étonne la nature,
Il faut donc que je cède à l'injure du sort,
Que je vous abandonne, et loin de votre port
M'en aille au gré du vent suivre mon aventure !

Il n'est ennui si grand que celui que j'endure ;
Et la seule raison qui m'empêche la mort,
C'est la doute que j'ai que ce dernier effort
Ne fût mal employé pour une âme si dure.

Caliste, où pensez-vous ? qu'avez-vous entrepris ?
Vous résoudrez-vous point à borner ce mépris
Qui de ma patience indignement se joue ?

Mais, ô de mon erreur l'étrange nouveauté !
Je vous souhaite douce, et toutefois j'avoue
Que je dois mon salut à votre cruauté.

SONNET.

(Fait à Fontainebleau, pour Mme d'Auchy. 1608.)

Beaux et grands bâtiments d'éternelle structure,
Superbes de matière, et d'ouvrages divers,
Où le plus digne roi qui soit en l'univers
Aux miracles de l'art fait céder la nature ;

Beau parc et beaux jardins, qui dans votre clôture
Avez toujours des fleurs et des ombrages verts,
Non sans quelque Démon qui défend aux hivers
D'en effacer jamais l'agréable peinture ;

Lieux qui donnez aux cœurs tant d'aimables desirs,
Bois, fontaines, canaux, si parmi vos plaisirs
Mon humeur est chagrine et mon visage triste,

Ce n'est point qu'en effet vous n'ayez des appas ;
Mais, quoi que vous ayez, vous n'avez point Caliste,
Et moi je ne vois rien quand je ne la vois pas.

SONNET.

(Pour la même. 1608.)

Caliste, en cet exil j'ai l'âme si gênée
Qu'au tourment que je souffre il n'est rien de pareil,
Et ne saurois ouïr ni raison ni conseil,
Tant je suis dépité contre ma destinée.

J'ai beau voir commencer et finir la journée,
En quelque part des cieux que luise le soleil,
Si le plaisir me fuit, aussi fait le sommeil,
Et la douleur que j'ai n'est jamais terminée.

Toute la cour fait cas du séjour où je suis,
Et pour y prendre goût je fais ce que je puis ;
Mais j'y deviens plus sec, plus j'y vois de verdure.

En ce piteux état si j'ai du réconfort,
C'est, ô rare beauté, que vous êtes si dure,
Qu'autant près comme loin je n'attends que la mort.

SONNET.

(Pour la même. 1608.)

C'est fait, belle Caliste, il n'y faut plus penser ;
Il se faut affranchir des lois de votre empire ;
Leur rigueur me dégoûte, et fait que je soupire
Que ce qui s'est passé n'est à recommencer.

Plus en vous adorant je me pense avancer,
Plus votre cruauté, qui toujours devient pire,
Me défend d'arriver au bonheur où j'aspire,
Comme si vous servir étoit vous offenser.

Adieu donc, ô beauté, des beautés la merveille ;
Il faut qu'à l'avenir ma raison me conseille,
Et dispose mon âme à se laisser guérir.

Vous m'étiez un trésor aussi cher que la vie ;
Mais puisque votre amour ne se peut acquérir,
Comme j'en perds l'espoir j'en veux perdre l'envie.

STANCES.

Dure contrainte de partir,
A quoi je ne puis consentir
Et dont je ne m'ose défendre,
Que ta rigueur a de pouvoir,
Et que tu me fais bien apprendre
Quel tyran c'est que le devoir !

J'aurai donc nommé ces beaux yeux
Tant de fois mes rois et mes dieux
Pour aujourd'hui n'en tenir compte,
Et permettre qu'à l'avenir
On leur impute cette honte
De ne m'avoir su retenir ?

Ils auront donc ce déplaisir,
Que je meure après un desir
Où la vanité me convie,
Et qu'ayant juré si souvent
D'être auprès d'eux toute ma vie,
Mes serments s'en aillent au vent ?

Vraiment, je puis bien avouer
Que j'avois tort de me louer

Par-dessus le reste des hommes ;
Je n'ai point d'autre qualité
Que celle du siècle où nous sommes,
La fraude et l'infidélité.

Mais à quoi tendent ces discours,
O beauté qui de mes amours
Êtes le port et le naufrage ?
Ce que je dis contre ma foi,
N'est-ce pas un vrai témoignage
Que je suis déjà hors de moi ?

Votre esprit, de qui la beauté
Dans la plus sombre obscurité
Se fait une insensible voie,
Ne vous laisse pas ignorer
Que c'est le comble de ma joie
Que l'honneur de vous adorer.

Mais pourrois-je n'obéir pas
Au Destin, de qui le compas
Marque à chacun son aventure,
Puisqu'en leur propre adversité
Les Dieux, tout-puissants de nature,
Cèdent à la nécessité ?

Pour le moins j'ai ce réconfort
Que les derniers traits de la mort
Sont peints en mon visage blême,
Et font voir assez clair à tous,
Que c'est m'arracher à moi-même
Que de me séparer de vous.

Un lâche espoir de revenir
Tâche en vain de m'entretenir ;

Ce qu'il me propose m'irrite,
Et mes vœux n'auront point de lieu,
Si par le trépas je n'évite
La douleur de vous dire adieu.

POUR METTRE DEVANT LES HEURES DE CALISTE

TANT que vous serez sans amour,
Caliste, priez nuit et jour.
Vous n'aurez point miséricorde;
Ce n'est pas que Dieu ne soit doux;
Mais pensez-vous qu'il vous accorde
Ce qu'on ne peut avoir de vous?

AUTRE SUR LE MÊME SUJET

PRIER Dieu qu'il vous soit propice
Tant que vous me tourmenterez,
C'est le prier d'une injustice;
Faites-moi grâce, et vous l'aurez.

SONNET.

QUOI donc! c'est un arrêt qui n'épargne personne,
Que rien n'est ici-bas heureux parfaitement,
Et qu'on ne peut au monde avoir contentement
Qu'un funeste malheur aussitôt n'empoisonne.

La santé de mon prince en la guerre étoit bonne ;
Il vivoit aux combats comme en son élément.
Depuis que dans la paix il règne absolument,
Tous les jours la douleur quelque atteinte lui donne.

Dieux, à qui nous devons ce miracle des rois,
Qui du bruit de sa gloire et de ses justes lois
Invite à l'adorer tous les yeux de la terre,

Puisque seul après vous il est notre soutien,
Quelques malheureux fruits que produise la guerre,
N'ayons jamais la paix, et qu'il se porte bien.

BALLET DE LA REINE

La Renommée au Roi.

Pleine de langues et de voix,
O Roi le miracle des rois,
Je viens de voir toute la terre,
Et publier en ses deux bouts
Que pour la paix ni pour la guerre
Il n'est rien de pareil à vous.

Par ce bruit je vous ai donné
Un renom qui n'est terminé
Ni de fleuve ni de montagne,
Et par lui j'ai fait desirer
A la troupe que j'accompagne
De vous voir et vous adorer.

Ce sont douze rares beautés,
Qui de si dignes qualités

Tirent un cœur à leur service,
Que leur souhaiter plus d'appas,
C'est vouloir avec injustice
Ce que les cieux ne peuvent pas.

L'Orient, qui de leurs aïeux
Sait les titres ambitieux,
Donne à leur sang un avantage
Qu'on ne leur peut faire quitter
Sans être issu du parentage
Ou de vous ou de Jupiter.

Tout ce qu'à façonner un corps
Nature assemble de trésors
Est en elles sans artifice,
Et la force de leurs esprits,
D'où jamais n'approche le vice,
Fait encore accroître leur prix.

Elles souffrent bien que l'Amour
Par elles fasse chaque jour
Nouvelle preuve de ses charmes ;
Mais sitôt qu'il les veut toucher,
Il reconnoît qu'il n'a point d'armes
Qu'elles ne fassent reboucher.

Loin des vaines impressions
De toutes folles passions
La vertu leur apprend à vivre,
Et dans la cour leur fait des lois
Que Diane auroit peine à suivre
Au plus grand silence des bois.

Une reine qui les conduit
De tant de merveilles reluit,

Que le soleil, qui tout surmonte,
Quand même il est plus flamboyant,
S'il étoit sensible à la honte,
Se cacheroit en la voyant.

Aussi le temps a beau courir,
Je la ferai toujours fleurir
Au rang des choses éternelles ;
Et non moins que les immortels,
Tant que mon dos aura des ailes,
Son image aura des autels.

Grand Roi, faites-leur bon accueil;
Louez leur magnanime orgueil,
Que vous seul avez fait ployable,
Et vous acquerrez sagement,
Afin de me rendre croyable,
La faveur de leur jugement.

Jusqu'ici vos faits glorieux
Peuvent avoir des envieux ;
Mais quelles âmes si farouches
Oseront douter de ma foi,
Quand on verra leurs belles bouches
Les raconter avecque moi ?

BALLET DE MADAME

De petites Nymphes qui mènent l'Amour prisonnier.

AU ROI.

A la fin tant d'amants dont les âmes blessées
Languissent nuit et jour

Verront sur leur auteur leurs peines renversées,
Et seront consolés aux dépens de l'Amour.

Ce public ennemi, cette peste du monde,
Que l'erreur des humains
Fait le maître absolu de la terre et de l'onde,
Se trouve à la merci de nos petites mains.

Nous le vous amenons dépouillé de ses armes,
O Roi, l'astre des rois ;
Quittez votre bonté, moquez-vous de ses larmes,
Et lui faites sentir la rigueur de vos lois.

Commandez que sans grâce on lui fasse justice ;
Il sera malaisé
Que sa vaine éloquence ait assez d'artifice
Pour démentir les faits dont il est accusé.

Jamais ses passions, par qui chacun soupire,
Ne nous ont fait d'ennui ; [empire
Mais c'est un bruit commun que dans tout votre
Il n'est point de malheur qui ne vienne de lui.

Mars, qui met sa louange à déserter la terre
Par des meurtres épais,
N'a rien de si tragique aux fureurs de la guerre,
Comme ce déloyal aux douceurs de la paix.

Mais sans qu'il soit besoin d'en parler davantage,
Votre seule valeur,
Qui de son impudence a ressenti l'outrage,
Vous fournit-elle pas une juste douleur ?

Ne mêlez rien de lâche à vos hautes pensées,
Et par quelques appas

Qu'il demande merci de ses fautes passées,
Imitez son exemple à ne pardonner pas.

L'ombre de vos lauriers, admirés de l'envie,
Fait l'Europe trembler ;
Attachez bien ce monstre ou le privez de vie,
Vous n'aurez jamais rien qui vous puisse troubler.

POUR ALCANDRE

STANCES

Quelque ennui donc qu'en cette absence
Avec une injuste licence
Le destin me fasse endurer,
Ma peine lui semble petite,
Si chaque jour il ne l'irrite
D'un nouveau sujet de pleurer.

Paroles que permet la rage
A l'innocence qu'on outrage,
C'est aujourd'hui votre saison ;
Faites-vous ouïr en ma plainte ;
Jamais l'âme n'est bien atteinte,
Quand on parle avecque raison.

O fureurs, dont même les Scythes
N'useroient pas vers des mérites
Qui n'ont rien de pareil à soi,
Ma dame est captive, et son crime
C'est que je l'aime, et qu'on estime
Qu'elle en fait de même de moi.

Rochers, où mes inquiétudes
Viennent chercher les solitudes
Pour blasphémer contre le sort,
Quittez la demeure où vous êtes,
Je suis plus rocher que vous n'êtes,
De le voir et n'être pas mort.

Assez de preuves à la guerre,
D'un bout à l'autre de la terre,
Ont fait paroître ma valeur ;
Ici je renonce à la gloire,
Et ne veux point d'autre victoire
Que de céder à ma douleur.

Quelquefois les Dieux pitoyables
Terminent des maux incroyables ;
Mais en un lieu que tant d'appas
Exposent à la jalousie,
Ne seroit-ce pas frénésie
De ne les en soupçonner pas ?

Qui ne sait combien de mortelles
Les ont fait soupirer pour elles,
Et, d'un conseil audacieux,
En bergers, bêtes, et Satyres,
Afin d'apaiser leurs martyres,
Les ont fait descendre des cieux ?

Non, non, si je veux un remède,
C'est de moi qu'il faut qu'il procède ;
Sans les importuner de rien
J'ai su faire la délivrance
Du malheur de toute la France :
Je la saurai faire du mien.

Hâtons donc ce fatal ouvrage ;
Trouvons le salut au naufrage,
Et multiplions dans les bois
Les herbes dont les feuilles peintes
Gardent les sanglantes empreintes
De la fin tragique des rois.

Pour le moins la haine et l'envie,
Ayant leur rigueur assouvie
Quand j'aurai clos mon dernier jour,
Oranthe sera sans alarmes,
Et mon trépas aura des larmes
De quiconque aura de l'amour.

A ces mots, tombant sur la place,
Transi d'une mortelle glace,
Alcandre cessa de parler ;
La nuit assiégea ses prunelles,
Et son âme, étendant les ailes,
Fut toute prête à s'envoler.

« Que fais-tu, monarque adorable,
Lui dit un Démon favorable,
En quels termes te réduis-tu ?
Veux-tu succomber à l'orage,
Et laisser perdre à ton courage
Le nom qu'il a pour sa vertu ?

« N'en doute point, quoi qu'il advienne,
La belle Oranthe sera tienne ;
C'est chose qui ne peut faillir ;
Le temps adoucira les choses,
Et tous deux vous aurez des roses,
Plus que vous n'en saurez cueillir. »

POUR ALCANDRE

Au retour d'Oranthe à Fontainebleau.

STANCES

Revenez, mes plaisirs, ma dame est revenue,
Et les vœux que j'ai faits pour revoir ses beaux yeux,
Rendant par mes soupirs ma douleur reconnue,
Ont eu grâce des cieux.

Les voici de retour, ces astres adorables
Où prend mon Océan son flux et son reflux ;
Soucis, retirez-vous, cherchez les misérables ;
Je ne vous connois plus.

Peut-on voir ce miracle, où le soin de nature
A semé comme fleurs tant d'aimables appas,
Et ne confesser point qu'il n'est pire aventure
Que de ne la voir pas ?

Certes, l'autre soleil, d'une erreur vagabonde,
Court inutilement par ses douze maisons ;
C'est elle, et non pas lui, qui fait sentir au monde
Le change des saisons.

Avecque sa beauté toutes beautés arrivent ;
Ces déserts sont jardins de l'un à l'autre bout,
Tant l'extrême pouvoir des grâces qui la suivent
Les pénètre partout.

Ces bois en ont repris leur verdure nouvelle ;
L'orage en est cessé, l'air en est éclairci ;
Et même ces canaux ont leur course plus belle
Depuis qu'elle est ici.

De moi, que les respects obligent au silence,
J'ai beau me contrefaire et beau dissimuler ;
Les douceurs où je nage ont une violence
Qui ne se peut celer.

Mais, ô rigueur du sort ! tandis que je m'arrête
A chatouiller mon âme en ce contentement,
Je ne m'aperçois pas que le Destin m'apprête
Un autre partement.

Arrière ces pensers que la crainte m'envoie :
Je ne sais que trop bien l'inconstance du sort ;
Mais de m'ôter le goût d'une si chère joie,
C'est me donner la mort.

ALCANDRE PLAINT LA CAPTIVITÉ DE SA MAITRESSE.

STANCES.

Que d'épines, Amour, accompagnent tes roses !
Que d'une aveugle erreur tu laisses toutes choses
A la merci du sort !
Qu'en tes prospérités à bon droit on soupire !
Et qu'il est malaisé de vivre en ton empire,
Sans desirer la mort !

Je sers, je le confesse, une jeune merveille,
En rares qualités à nulle autre pareille,
Seule semblable à soi ;
Et, sans faire le vain, mon aventure est telle,
Que de la même ardeur que je brûle pour elle,
Elle brûle pour moi.

Mais parmi tout cet heur, ô dure destinée !
Que de tragiques soins, comme oiseaux de Phinée,
Sens-je me dévorer !
Et ce que je supporte avecque patience,
Ai-je quelque ennemi, s'il n'est sans conscience,
Qui le vît sans pleurer ?

La mer a moins de vents qui ses vagues irritent
Que je n'ai de pensers qui tous me sollicitent
D'un funeste dessein ;
Je ne trouve la paix qu'à me faire la guerre,
Et si l'enfer est fable au centre de la terre,
Il est vrai dans mon sein.

Depuis que le soleil est dessus l'hémisphère,
Qu'il monte, ou qu'il descende, il ne me voit rien faire
Que plaindre et soupirer ;
Des autres actions j'ai perdu la coutume,
Et ce qui s'offre à moi, s'il n'a de l'amertume,
Je ne puis l'endurer.

Comme la nuit arrive, et que par le silence,
Qui fait des bruits du jour cesser la violence,
L'esprit est relâché,
Je vois de tous côtés sur la terre et sur l'onde
Les pavots qu'elle sème assoupir tout le monde,
Et n'en suis point touché.

S'il m'advient quelquefois de clore les paupières,
Aussitôt ma douleur en nouvelles matières
Fait de nouveaux efforts,
Et de quelque souci qu'en veillant je me ronge,
Il ne me trouble point comme le meilleur songe
Que je fais quand je dors.

Tantôt cette beauté, dont ma flamme est le crime,
M'apparoît à l'autel, où, comme une victime
On la veut égorger ;
Tantôt je me la vois d'un pirate ravie ;
Et tantôt la fortune abandonne sa vie
A quelque autre danger.

En ces extrémités la pauvrette s'écrie :
« Alcandre, mon Alcandre, ôte-moi, je te prie,
Du malheur où je suis. »
La fureur me saisit, je mets la main aux armes ;
Mais son destin m'arrête, et lui donner des larmes,
C'est tout ce je puis.

Voilà comme je vis, voilà ce que j'endure,
Pour une affection que je veux qui me dure
Au delà du trépas ;
Tout ce qui me la blâme offense mon oreille,
Et qui veut m'affliger, il faut qu'il me conseille
De ne m'affliger pas.

On me dit qu'à la fin toute chose se change,
Et qu'avecque le temps les beaux yeux de mon Ange
Reviendront m'éclairer ;
Mais voyant tous les jours ses chaînes se restreindre,
Désolé que je suis ! que ne dois-je point craindre,
Ou que puis-je espérer ?

Non, non, je veux mourir ; la raison m'y convie ;
Aussi bien le sujet qui m'en donne l'envie
Ne peut être plus beau ;
Et le sort qui détruit tout ce que je consulte,
Me fait voir assez clair que jamais ce tumulte
N'aura paix qu'au tombeau.

Ainsi le grand Alcandre aux campagnes de Seine
Faisoit, loin de témoins, le recit de sa peine,
Et se fondoit en pleurs ;
Le fleuve en fut ému ; ses Nymphes se cachèrent,
Et l'herbe du rivage où ses larmes touchèrent
Perdit toutes ses fleurs.

SUR LE MÊME SUJET.

STANCES.

Que n'êtes-vous lassées,
Mes tristes pensées,
De troubler ma raison,
Et faire avecque blâme
Rebeller mon âme
Contre ma guérison ?

Que ne cessent mes larmes,
Inutiles armes,
Et que n'ôte des cieux
La fatale ordonnance
A ma souvenance
Ce qu'elle ôte à mes yeux ?

O beauté nonpareille,
Ma chère merveille,
Que le rigoureux sort
Dont vous m'êtes ravie
Aimeroit ma vie
S'il m'envoyoit la mort!

Quelles pointes de rage
Ne sent mon courage,
De voir que le danger
En vos ans les plus tendres
Menace vos cendres
D'un cercueil étranger?

Je m'impose silence
En la violence
Que me fait le malheur;
Mais j'accrois mon martyre,
Et n'oser rien dire
M'est douleur sur douleur.

Aussi suis-je un squelette;
Et la violette
Qu'un froid hors de saison
Ou le soc a touchée
De ma peau séchée
Est la comparaison.

Dieux, qui les destinées
Les plus obstinées
Tournez de mal en bien,
Après tant de tempêtes
Mes justes requêtes
N'obtiendront-elles rien?

Avez-vous eu les titres
D'absolus arbitres
De l'état des mortels
Pour être inexorables
Quand les misérables
Implorent vos autels ?

Mon soin n'est point de faire
En l'autre hémisphère
Voir mes actes guerriers,
Et jusqu'aux bords de l'onde
Où finit le monde
Acquérir des lauriers.

Deux beaux yeux sont l'empire
Pour qui je soupire ;
Sans eux rien ne m'est doux ;
Donnez-moi cette joie
Que je les revoie,
Je suis Dieu comme vous.

STANCES

(Sur le même sujet.)

Donc cette merveille des cieux,
Pour ce qu'elle est chère à mes yeux,
En sera toujours éloignée,
Et mon impatiente amour,
Par tant de larmes témoignée,
N'obtiendra jamais son retour ?

Mes vœux donc ne servent de rien ;
Les Dieux, ennemis de mon bien,

Ne veulent plus que je la voie,
Et semble que les rechercher
De me permettre cette joie
Les invite à me l'empêcher.

O beauté, reine des beautés,
Seule de qui les volontés
Président à ma destinée,
Pourquoi n'est comme la toison
Votre conquête abandonnée
A l'effort de quelque Jason ?

Quels feux, quels dragons, quels taureaux,
Quelle horreur de monstres nouveaux
Et quelle puissance de charmes
Garderoit que jusqu'aux enfers
Je n'allasse avecque les armes
Rompre vos chaînes et vos fers ?

N'ai-je pas le cœur aussi haut,
Et pour oser tout ce qu'il faut
Un aussi grand desir de gloire
Que j'avois lorsque je couvri
D'exploits d'éternelle mémoire
Les plaines d'Arques et d'Ivri ?

Mais quoi ! ces lois dont la rigueur
Tiennent mes souhaits en langueur
Règnent avec un tel empire,
Que si le ciel ne les dissout,
Pour pouvoir ce que je desire
Ce n'est rien que de pouvoir tout.

Je ne veux point en me flattant
Croire que le sort inconstant

De ces tempêtes me délivre ;
Quelque espoir qui se puisse offrir,
Il faut que je cesse de vivre
Si je veux cesser de souffrir.

Arrière donc ces vains discours,
Qu'après les nuits viennent les jours,
Et le repos après l'orage ;
Autre sorte de réconfort
Ne me satisfait le courage,
Que de me résoudre à la mort.

C'est là que de tout mon tourment
Se bornera le sentiment ;
Ma foi seule, aussi pure et belle
Comme le sujet en est beau,
Sera ma compagne éternelle,
Et me suivra dans le tombeau.

Ainsi d'une mourante voix
Alcandre au silence des bois
Témoignoit ses vives atteintes,
Et son visage sans couleur
Faisoit connoître que ses plaintes
Étoient moindres que sa douleur.

Oranthe, qui par les zéphirs
Reçut les funestes soupirs
D'une passion si fidèle,
Le cœur outré de même ennui,
Jura que s'il mouroit pour elle,
Elle mourroit avecque lui.

POUR MADEMOISELLE DE CONTI, MARIE DE BOURBON.

N'égalons point cette petite
Aux Déesses que nous récite
L'histoire du temps passé;
Tout cela n'est qu'une chimère;
Il faut dire, pour dire assez :
Elle est belle comme sa mère.

ÉPITAPHE DE LA MÊME

SONNET

Tu vois, passant, la sépulture
D'un chef-d'œuvre si précieux,
Qu'avoir mille rois pour aïeux
Fut le moins de son aventure.

O quel affront à la nature,
Et quelle injustice des cieux,
Qu'un moment ait fermé les yeux
D'une si belle créature !

On doute pour quelle raison
Les Destins si hors de saison
De ce monde l'ont appelée.

Mais leur prétexte le plus beau,
C'est que la terre étoit brûlée
S'ils n'eussent tué ce flambeau.

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN

SONNET

Que l'honneur de mon prince est cher aux destinées!
Que le Démon est grand qui lui sert de support,
Et que visiblement un favorable sort
Tient ses prospérités l'une à l'autre enchaînées!

Ses filles sont encore en leurs tendres années,
Et déjà leurs appas ont un charme si fort,
Que les rois les plus grands du Ponant et du Nord
Brûlent d'impatience après leurs hyménées.

Pensez à vous, Dauphin: j'ai prédit en mes vers
Que le plus grand orgueil de tout cet univers
Quelque jour à vos pieds doit abaisser la tête;

Mais ne vous flattez point de ces vaines douceurs:
Si vous ne vous hâtez d'en faire la conquête,
Vous en serez frustré par les yeux de vos sœurs.

PLAINTE SUR UNE ABSENCE.

STANCES.

Complices de ma servitude,
Penser où mon inquiétude

Trouve son repos desiré,
Mes fidèles amis, et mes vrais secrétaires,
Ne m'abandonnez point en ces lieux solitaires ;
C'est pour l'amour de vous que j'y suis retiré.

Partout ailleurs je suis en crainte ;
Ma langue demeure contrainte ;
Si je parle c'est à regret ;
Je pèse mes discours, je me trouble et m'étonne,
Tant j'ai peu d'assurance en la foi de personne ;
Mais à vous je suis libre et n'ai rien de secret.

Vous lisez bien en mon visage
Ce que je souffre en ce voyage
Dont le ciel m'a voulu punir,
Et savez bien aussi que je ne vous demande,
Étant loin de ma dame, une grâce plus grande
Que d'aimer sa mémoire et m'en entretenir.

Dites-moi donc sans artifice,
Quand je lui vouai mon service,
Faillis-je en mon élection ?
N'est-ce pas un objet digne d'avoir un temple,
Et dont les qualités n'ont jamais eu d'exemple,
Comme il n'en fut jamais de mon affection ?

Au retour des saisons nouvelles,
Choisissez les fleurs les plus belles
De qui la campagne se peint ;
En trouverez-vous une où le soin de nature
Ait avecque tant d'art employé sa peinture,
Qu'elle soit comparable aux roses de son teint ?

Peut-on assez vanter l'ivoire
De son front, où sont en leur gloire

La douceur et la majesté ? [bles,
Ses yeux, moins à des yeux qu'à des soleils sembla-
Et de ses beaux cheveux les nœuds inviolables,
D'où n'échappe jamais rien qu'elle ait arrêté ?

Ajoutez à tous ces miracles
Sa bouche, de qui les oracles
Ont toujours de nouveaux trésors ;
Prenez garde à ses mœurs, considérez-la toute ;
Ne m'avoûrez-vous pas que vous êtes en doute
Ce qu'elle a plus parfait, ou l'esprit, ou le corps ?

Mon roi par son rare mérite
A fait que la terre est petite
Pour un nom si grand que le sien ;
Mais si mes longs travaux faisoient cette conquête,
Quelques fameux lauriers qui lui couvrent la tête,
Il n'en auroit pas un qui fût égal au mien.

Aussi, quoique l'on me propose
Que l'espérance m'en est close
Et qu'on n'en peut rien obtenir,
Puisqu'à si beau dessein mon desir me convie,
Son extrême rigueur me coûtera la vie,
Ou mon extrême foi m'y fera parvenir.

Si les tigres les plus sauvages
Enfin apprivoisent leurs rages,
Flattés par un doux traitement,
Par la même raison pourquoi n'est-il croyable
Qu'à la fin mes ennuis la rendront pitoyable,
Pourvu que je la serve à son contentement ?

Toute ma peur est que l'absence
Ne lui donne quelque licence

De tourner ailleurs ses appas ;
Et qu'étant, comme elle est, d'un sexe variable,
Ma foi, qu'en me voyant elle avoit agréable,
Ne lui soit contemptible en ne me voyant pas.

Amour a cela de Neptune,
Que toujours à quelque infortune
Il se faut tenir préparé ;
Ses infidèles flots ne sont point sans orages:
Aux jours les plus sereins on y fait des naufrages,
Et même dans le port on est mal assuré.

Peut-être qu'à cette même heure
Que je languis, soupire et pleure,
De tristesse me consumant,
Elle, qui n'a souci de moi ni de mes larmes,
Étale ses beautés, fait montre de ses charmes,
Et met en ses filets quelque nouvel amant.

Tout beau ! pensers mélancoliques,
Auteurs d'aventures tragiques,
De quoi m'osez-vous discourir ?
Impudents boute-feux de noise et de querelle,
Ne savez-vous pas bien que je brûle pour elle,
Et que me la blâmer c'est me faire mourir ?

Dites-moi qu'elle est sans reproche,
Que sa constance est une roche,
Que rien n'est égal à sa foi ;
Prêchez-moi ses vertus, contez-m'en des merveilles ;
C'est le seul entretien qui plaît à mes oreilles ;
Mais pour en dire mal n'approchez point de moi.

VERS FUNÈBRES

Sur la mort de Henri le Grand.

STANCES.

Enfin l'ire du ciel, et sa fatale envie,
Dont j'avois repoussé tant d'injustes efforts,
Ont détruit ma fortune, et sans m'ôter la vie
M'ont mis entre les morts.

Henri, ce grand Henri, que les soins de nature
Avoient fait un miracle aux yeux de l'univers,
Comme un homme vulgaire est dans la sépulture
A la merci des vers.

Belle âme, beau patron des célestes ouvrages,
Qui fus de mon espoir l'infaillible recours,
Quelle nuit fut pareille aux funestes ombrages
Où tu laisses mes jours ?

C'est bien à tout le monde une commune plaie,
Et le malheur que j'ai chacun l'estime sien;
Mais en quel autre cœur est la douleur si vraie,
Comme elle est dans le mien ?

Ta fidèle compagne, aspirant à la gloire
Que son affliction ne se puisse imiter,
Seule de cet ennui me débat la victoire,
Et me la fait quitter.

L'image de ses pleurs, dont la source féconde
Jamais depuis ta mort ses vaisseaux n'a taris,

C'est la Seine en fureur qui déborde son onde
Sur les quais de Paris.

Nulle heure de beau temps ses orages n'essuie,
Et sa grâce divine endure en ce tourment
Ce qu'endure une fleur que la bise ou la pluie
Bat excessivement.

Quiconque approche d'elle a part à son martyre,
Et par contagion prend sa triste douleur;
Car pour la consoler que lui sauroit-on dire
En si juste douleur?

Reviens la voir, grande âme, ôte-lui cette nue
Dont la sombre épaisseur aveugle sa raison,
Et fais du même lieu d'où sa peine est venue
Venir sa guérison.

Bien que tout réconfort lui soit une amertume,
Avec quelque douceur qu'il lui soit présenté,
Elle prendra le tien, et selon sa coutume
Suivra ta volonté.

Quelque soir en sa chambre apparois devant elle,
Non le sang en la bouche et le visage blanc,
Comme tu demeuras sous l'atteinte mortelle
Qui te perça le flanc;

Viens-y tel que tu fus quand aux monts de Savoie
Hymen en robe d'or te la vint amener,
Ou tel qu'à Saint-Denis entre nos cris de joie
Tu la fis couronner.

Après cet essai fait, s'il demeure inutile,
Je ne connois plus rien qui la puisse toucher;

Et sans doute la France aura, comme Sipyle,
Quelque fameux rocher.

Pour moi, dont la foiblesse à l'orage succombe,
Quand mon heur abattu pourroit se redresser,
J'ai mis avecque toi mes desseins en la tombe,
Je les y veux laisser.

Quoi que pour m'obliger fasse la destinée,
Et quelque heureux succès qui me puisse arriver,
Je n'attends mon repos qu'en l'heureuse journée
Où je t'irai trouver.

Ainsi de cette cour l'honneur et la merveille,
Alcippe, soupiroit, prêt à s'évanouir.
On l'auroit consolé ; mais il ferme l'oreille,
De peur de rien ouïr.

A LA REINE, MÈRE DU ROI,

Sur les heureux succès de sa régence.

ODE.

Nymphe qui jamais ne sommeilles,
Et dont les messagers divers
En un moment sont aux oreilles
Des peuples de tout l'univers,
Vole vite, et de la contrée
Par où le jour fait son entrée
Jusqu'au rivage de Calis,
Conte sur la terre et sur l'onde
Que l'honneur unique du monde
C'est la Reine des fleurs de lis.

Quand son Henri, de qui la gloire
Fut une merveille à nos yeux,
Loin des hommes s'en alla boire
Le nectar avecque les Dieux,
En cette aventure effroyable,
A qui ne sembloit-il croyable
Qu'on alloit voir une saison
Où nos brutales perfidies
Feroient naître des maladies
Qui n'auroient jamais guérison?

Qui ne pensoit que les Furies
Viendroient des abîmes d'enfer
En de nouvelles barbaries
Employer la flamme et le fer?
Qu'un débordement de licence
Feroit souffrir à l'innocence
Toute sorte de cruautés,
Et que nos malheurs seroient pires
Que naguères sous les Busires
Que cet Hercule avoit domptés?

Toutefois, depuis l'infortune
De cet abominable jour
A peine la quatrième lune
Achève de faire son tour,
Et la France a les destinées
Pour elle tellement tournées
Contre les vents séditieux,
Qu'au lieu de craindre la tempête,
Il semble que jamais sa tête
Ne fut plus voisine des cieux.

Au delà des bords de la Meuse
L'Allemagne a vu nos guerriers

Par une conquête fameuse
Se couvrir le front de lauriers.
Tout a fléchi sous leur menace ;
L'Aigle même leur a fait place,
Et, les regardant approcher
Comme lions à qui tout cède,
N'a point eu de meilleur remède,
Que de fuir, et se cacher.

O Reine, qui, pleine de charmes
Pour toute sorte d'accidents,
As borné le flux de nos larmes
En ces miracles évidents,
Que peut la fortune publique
Te vouer d'assez magnifique,
Si, mise au rang des immortels
Dont ta vertu suit les exemples,
Tu n'as avec eux dans nos temples
Des images et des autels ?

Que sauroit enseigner aux princes
Le grand Démon qui les instruit,
Dont ta sagesse en nos provinces
Chaque jour n'épande le fruit ?
Et qui justement ne peut dire,
A te voir régir cet empire,
Que si ton heur étoit pareil
A tes admirables mérites,
Tu ferois dedans ses limites
Lever et coucher le soleil ?

Le soin qui reste à nos pensées,
O bel astre, c'est que toujours
Nos félicités commencées
Puissent continuer leur cours

Tout nous rit, et notre navire
A la bonace qu'il desire;
Mais si quelque injure du sort
Provoquoit l'ire de Neptune,
Quel excès d'heureuse fortune
Nous garantiroit de la mort?

Assez de funestes batailles
Et de carnages inhumains
Ont fait en nos propres entrailles
Rougir nos déloyales mains;
Donne ordre que sous ton génie
Se termine cette manie,
Et que, las de perpétuer
Une si longue malveillance,
Nous employions notre vaillance
Ailleurs qu'à nous entre-tuer.

La discorde aux crins de couleuvres,
Peste fatale aux potentats,
Ne finit ses tragiques œuvres
Qu'en la fin même des États;
D'elle naquit la frénésie
De la Grèce contre l'Asie,
Et d'elle prirent le flambeau
Dont ils désolèrent leur terre
Les deux frères de qui la guerre
Ne cessa point dans le tombeau.

C'est en la paix que toutes choses
Succèdent selon nos desirs;
Comme au printemps naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs;
Elle met les pompes aux villes,
Donne aux champs les moissons fertiles,

Et de la majesté des lois
Appuyant les pouvoirs suprêmes,
Fait demeurer les diadèmes
Fermes sur la tête des rois.

Ce sera dessous cette égide
Qu'invincible de tous côtés,
Tu verras ces peuples sans bride
Obéir à tes volontés,
Et, surmontant leur espérance,
Remettras en telle assurance
Leur salut qui fut déploré,
Que vivre au siècle de Marie,
Sans mensonge et sans flatterie,
Sera vivre au siècle doré.

Les Muses, les neuf belles fées
Dont les bois suivent les chansons,
Rempliront de nouveaux Orphées
La troupe de leurs nourrissons ;
Tous leurs vœux seront de te plaire,
Et si ta faveur tutélaire
Fait signe de les avouer,
Jamais ne partit de leurs veilles
Rien qui se compare aux merveilles
Qu'elles feront pour te louer.

En cette hautaine entreprise,
Commune à tous les beaux esprits,
Plus ardent qu'un athlète à Pise,
Je me ferai quitter le prix ;
Et quand j'aurai peint ton image,
Quiconque verra mon ouvrage
Avoûra que Fontainebleau,
Le Louvre ni les Tuileries,

En leurs superbes galeries
N'ont point un si riche tableau.

Apollon à portes ouvertes
Laisse indifféremment cueillir
Les belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir ;
Mais l'art d'en faire les couronnes
N'est pas su de toutes personnes,
Et trois ou quatre seulement,
Au nombre desquels on me range,
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement.

ÉPITAPHE DE FEU MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS.

SONNET

Plus Mars que Mars de la Thrace,
Mon père victorieux
Aux rois les plus glorieux
Ota la première place.

Ma mère vint d'une race
Si fertile en demi-dieux,
Que son éclat radieux
Toutes lumières efface.

Je suis poudre toutefois,
Tant la Parque a fait ses lois
Egales et nécessaires ;

Rien ne m'en a su parer ;
Apprenez, âmes vulgaires,
A mourir sans murmurer.

A LA REINE, MÈRE DU ROI,

Sur la mort de Monseigneur le duc d'Orléans.

SONNET

Consolez-vous, Madame, apaisez votre plainte ;
La France, à qui vos yeux tiennent lieu de soleil,
Ne dormira jamais d'un paisible sommeil
Tant que sur votre front la douleur sera peinte.

Rendez-vous à vous-même, assurez votre crainte,
Et de votre vertu recevez ce conseil,
Que souffrir sans murmure est le seul appareil
Qui peut guérir l'ennui dont vous êtes atteinte.

Le ciel, en qui votre âme a borné ses amours,
Étoit bien obligé de vous donner des jours
Qui fussent sans orage et qui n'eussent pas d'ombre.

Mais, ayant de vos fils les grands cœurs découverts,
N'a-t-il pas moins failli d'en ôter un du nombre
Que d'en partager trois en un seul univers ?

A MONSIEUR DU MAINE,

Sur ses œuvres spirituelles.

SONNET.

Tu me ravis, du Maine, il faut que je l'avoue,
Et tes sacrés discours me charment tellement,
Que le monde aujourd'hui ne m'étant plus que boue,
Je me tiens profané d'en parler seulement.

Je renonce à l'amour, je quitte son empire,
Et ne veux point d'excuse à mon impiété,
Si la beauté des cieux n'est l'unique beauté
Dont on m'orra jamais les merveilles écrire.

Caliste se plaindra de voir si peu durer
La forte passion qui me faisoit jurer
Qu'elle auroit en mes vers une gloire éternelle ;

Mais, si mon jugement n'est point hors de son lieu,
Dois-je estimer l'ennui de me séparer d'elle
Autant que le plaisir de me donner à Dieu ?

A LA REINE, MÈRE DU ROI,

Pendant sa régence.

STANCES.

Objet divin des âmes et des yeux,
Reine le chef-d'œuvre des cieux,

Quels doctes vers me feront avouer
Digne de te louer ?

Les monts fameux des vierges que je sers
Ont-ils des fleurs en leurs déserts
Qui, s'efforçant d'embellir ta couleur,
Ne ternissent la leur ?

Le Thermodon a vu seoir autrefois
Des reines au trône des rois ;
Mais que vit-il par qui soit débattu
Le prix à ta vertu ?

Certes nos lis, quoique bien cultivés,
Ne s'étoient jamais élevés
Au point heureux où les destins amis
Sous ta main les ont mis.

A leur odeur l'Anglois se relâchant,
Notre amitié va recherchant ;
Et l'Espagnol, prodige merveilleux !
Cesse d'être orgueilleux.

De tous côtés nous regorgeons de biens,
Et qui voit l'aise où tu nous tiens,
De ce vieux siècle aux fables récité
Voit la félicité.

Quelque discord murmurant bassement,
Nous fit peur au commencement ;
Mais sans effet presque il s'évanouit,
Plus tôt qu'on ne l'ouït.

Tu menaças l'orage paroissant,
Et, tout soudain obéissant,

Il disparut comme flots courroucés,
Que Neptune a tancés.

Que puisses-tu, grand soleil de nos jours,
Faire sans fin le même cours,
Le soin du ciel te gardant aussi bien
Que nous garde le tien !

Puisses-tu voir sous le bras de ton fils
Trébucher les murs de Memphis ;
Et de Marseille au rivage de Tyr
Son empire aboutir !

Les vœux sont grands ; mais avecque raison
Que ne peut l'ardente oraison ?
Et, sans flatter, ne sers-tu pas les Dieux
Assez pour avoir mieux ?

LES SIBYLLES

Sur la fête des alliances de France et d'Espagne.

La sibylle Persique

POUR LA REINE.

Que Bellone et Mars se détachent,
Et de leurs cavernes arrachent
Tous les vents des séditions ;
La France est hors de leur furie,
Tant qu'elle aura pour alcyons
L'heur et la vertu de Marie.

La Libyque

POUR LA REINE.

Cesse, Pô, d'abuser le monde,
Il est temps d'ôter à ton onde
Sa fabuleuse royauté.
L'Arne, sans en faire autres preuves,
Ayant produit cette beauté,
S'est acquis l'empire des fleuves.

La Delphique

POUR LES MARIAGES.

La France à l'Espagne s'allie ;
Leur discorde est ensevelie
Et tous leurs orages finis.
Armes du reste de la terre,
Contre ces deux peuples unis
Qu'êtes-vous que paille et que verre ?

La Cumée

POUR LE MÊME SUJET.

Arrière ces plaintes communes,
Que les plus durables fortunes
Passent du jour au lendemain ;
Les nœuds de ces grands hyménées
Sont-ils pas de la propre main
De ceux qui font les destinées ?

L'Érythrée

POUR LE MÊME SUJET.

Taisez-vous, funestes langages
Qui jamais ne faites présages

Où quelque malheur ne soit joint ;
La discorde ici n'est mêlée,
Et Thétis n'y soupire point
Pour avoir épousé Pélée.

La Samienne

POUR LE ROI.

Roi que tout bonheur accompagne,
Vois partir du côté d'Espagne
Un soleil qui te vient chercher ;
O vraiment divine aventure,
Que ton respect fasse marcher
Les astres contre leur nature !

La Cumane

POUR LE ROI.

O que l'heur de tes destinées
Poussera tes jeunes années
A de magnanimes soucis,
Et combien te verront épandre
De sang des peuples circoncis
Les flots qui noyèrent Léandre !

L'Hellespontique

POUR LE ROI.

Soit que le Danube t'arrête,
Soit que l'Euphrate à sa conquête
Te fasse tourner ton desir,
Trouveras-tu quelque puissance,

A qui tu ne fasses choisir
Ou la mort ou l'obéissance?

La Phrygienne

POUR LA REINE.

Courage, Reine sans pareille :
L'esprit sacré qui te conseille
Est ferme en ce qu'il a promis.
Achève, et que rien ne t'arrête ;
Le ciel tient pour ses ennemis
Les ennemis de cette fête.

La Tiburtine

POUR LA REINE.

Sous ta bonté s'en va renaître
Le siècle où Saturne fut maître ;
Thémis les vices détruira ;
L'honneur ouvrira son école,
Et dans Seine et Marne luira
Même sablon que dans Pactole.

SUR LE MÊME SUJET

Donc, après un si long séjour,
Fleurs de lis, voici le retour
De vos aventures prospères,
Et vous allez être à nos yeux
Fraîches comme aux yeux de nos pères
Lorsque vous tombâtes des cieux.

A ce coup s'en vont les Destins
Entre les jeux et les festins
Nous faire couler nos années,
Et commencer une saison
Où nulles funestes journées
Ne verront jamais l'horizon.

Ce n'est plus comme auparavant,
Que si l'Aurore en se levant
D'aventure nous voyoit rire,
On se pouvoit bien assurer,
Tant la Fortune avoit d'empire,
Que le soir nous verroit pleurer.

De toutes parts sont éclaircis
Les nuages de nos soucis ;
La sûreté chasse les craintes,
Et la discorde, sans flambeau,
Laisse mettre avecque nos plaintes
Tous nos soupçons dans le tombeau.

O qu'il nous eût coûté de morts,
O que la France eût fait d'efforts,
Avant que d'avoir par les armes
Tant de provinces qu'en un jour,
Belle Reine, avecque vos charmes
Vous nous acquérez par amour !

Qui pouvoit, sinon vos bontés,
Faire à des peuples indomptés
Laisser leurs haines obstinées,
Pour jurer solennellement,
En la main de deux hyménées,
D'être amis éternellement ?

Fleur des beautés et des vertus,
Après nos malheurs abattus
D'une si parfaite victoire,
Quel marbre à la postérité
Fera paroître votre gloire
Au lustre qu'elle a mérité?

Non, non, malgré les envieux,
La raison veut qu'entre les Dieux
Votre image soit adorée,
Et qu'aidant comme eux aux mortels
Lorsque vous serez implorée,
Comme eux vous ayez des autels.

Nos fastes sont pleins de lauriers
De toute sorte de guerriers;
Mais, hors de toute flatterie,
Furent-ils jamais embellis
Des miracles que fait Marie
Pour le salut des fleurs de lis?

REPRISE PAR TOUTES LES SIBYLLES.

A ce coup la France est guérie;
Peuples fatalement sauvés,
Payez les vœux que vous devez
A la sagesse de Marie.

POUR MONSIEUR DE LA CEPPÈDE

Sur son livre de la Passion de Notre Seigneur

SONNET.

J'ESTIME la Ceppède, et l'honore et l'admire
Comme un des ornements des premiers de nos jours ;
Mais qu'à sa plume seule on doive ce discours,
Certes, sans le flatter, je ne l'oserois dire.

L'Esprit du Tout-Puissant, qui ses grâces inspire
A celui qui sans feinte en attend le secours,
Pour élever notre âme aux célestes amours
Sur un si beau sujet l'a fait si bien écrire.

Reine, l'heur de la France et de tout l'univers,
Qui voyez chaque jour tant d'hommages divers
Que présente la Muse aux pieds de votre image,

Bien que votre bonté leur soit propice à tous,
Ou je n'y connois rien, ou devant cet ouvrage
Vous n'en vîtes jamais qui fût digne de vous.

POUR LA PUCELLE D'ORLÉANS

ÉPIGRAMME.

L'ENNEMI, tous droits violant,
Belle Amazone, en vous brûlant

Témoigne son âme perfide ;
Mais le Destin n'eut point de tort :
Celle qui vivoit comme Alcide
Devoit mourir comme il est mort.

SUR LE MÊME SUJET

Passants, vous trouvez à redire
Qu'on ne voit ici rien gravé
De l'acte le plus relevé
Que jamais l'histoire ait fait lire ;
La raison qui vous doit suffire,
C'est qu'en un miracle si haut
Il est meilleur de ne rien dire
Que ne dire pas ce qu'il faut.

PARAPHRASE DU PSAUME CXXVIII

Les funestes complots des âmes forcenées
Qui pensoient triompher de mes jeunes années
Ont d'un commun assaut mon repos offensé.
Leur rage a mis au jour ce qu'elle avoit de pire;
Certes je le puis dire ;
Mais je puis dire aussi qu'ils n'ont rien avancé.

J'étois dans leurs filets ; c'étoit fait de ma vie ;
Leur funeste rigueur, qui l'avoit poursuivie,
Méprisoit le conseil de revenir à soi,
Et le coutre aiguisé s'imprime sur la terre
Moins avant que leur guerre
N'espéroit imprimer ses outrages sur moi.

Dieu, qui de ceux qu'il aime est la garde éternelle,
Me témoignant contre eux sa bonté paternelle,
A selon mes souhaits terminé mes douleurs.
Il a rompu leur piége, et de quelque artifice
Qu'ait osé leur malice,
Ses mains qui peuvent tout m'ont dégagé des leurs.

La gloire des méchants est pareille à cette herbe
Qui, sans porter jamais ni javelle ni gerbe,
Croît sur le toit pourri d'une vieille maison ;
On la voit sèche et morte aussitôt qu'elle est née,
Et vivre une journée
Est réputé pour elle une longue saison.

Bien est-il malaisé que l'injuste licence
Qu'ils prennent chaque jour d'affliger l'innocence
En quelqu'un de leurs vœux ne puisse prospérer ;
Mais tout incontinent leur bonheur se retire,
Et leur honte fait rire
Ceux que leur insolence avait fait soupirer.

POUR LA REINE, MÈRE DU ROI,

Pendant sa régence

ODE.

. . . . . .
. . . . . .
Si quelque avorton de l'envie
Ose encore lever les yeux,
Je veux bander contre sa vie
L'ire de la terre et des cieux;

Et dans les savantes oreilles
Verser de si douces merveilles,
Que ce misérable corbeau,
Comme oiseau d'augure sinistre,
Banni des rives du Caïstre,
S'aille cacher dans le tombeau.

Venez donc, non pas habillées
Comme on vous trouve quelquefois,
En jupe dessous les feuillées
Dansant au silence des bois.
Venez en robes où l'on voie
Dessus les ouvrages de soie
Les rayons d'or étinceler,
Et chargez de perles vos têtes,
Comme quand vous allez aux fêtes
Où les Dieux vous font appeler.

Quand le sang bouillant en mes veines
Me donnoit de jeunes desirs,
Tantôt vous soupiriez mes peines,
Tantôt vous chantiez mes plaisirs;
Mais aujourd'hui que mes années
Vers leur fin s'en vont terminées,
Siéroit-il bien à mes écrits
D'ennuyer les races futures
Des ridicules aventures
D'un amoureux en cheveux gris ?

Non, vierges, non; je me retire
De tous ces frivoles discours;
Ma Reine est un but à ma lyre,
Plus juste que nulles amours;
Et quand j'aurai, comme j'espère,
Fait ouïr du Gange à l'Ibère

Sa louange à tout l'univers,
Permesse me soit un Cocyte
Si jamais je vous sollicite
De m'aider à faire des vers.

Aussi bien, chanter d'autre chose,
Ayant chanté de sa grandeur,
Seroit-ce pas après la rose
Aux pavots chercher de l'odeur,
Et des louanges de la lune
Descendre à la clarté commune
D'un de ces feux du firmament
Qui, sans profiter et sans nuire,
N'ont reçu l'usage de luire
Que par le nombre seulement ?

Entre les rois à qui cet âge
Doit son principal ornement,
Ceux de la Tamise et du Tage
Font louer leur gouvernement;
Mais en de si calmes provinces,
Où le peuple adore les princes,
Et met au degré le plus haut
L'honneur du sceptre légitime,
Sauroit-on excuser le crime
De ne régner pas comme il faut ?

Ce n'est point aux rives d'un fleuve
Où dorment les vents et les eaux
Que fait sa veritable preuve
L'art de conduire les vaisseaux;
Il faut en la plaine salée
Avoir lutté contre Malée,
Et près du naufrage dernier
S'être vu dessous les Pléiades

Eloigné de ports et de rades,
Pour être cru bon marinier.

Ainsi, quand la Grèce, partie
D'où le mol Anaure couloit,
Traversa les mers de Scythie
En la navire qui parloit,
Pour avoir su des Cyanées
Tromper les vagues forcenées,
Les pilotes du fils d'Eson,
Dont le nom jamais ne s'efface,
Ont gagné la première place
En la fable de la toison.

Ainsi, conservant cet empire,
Où l'infidélité du sort,
Jointe à la nôtre encore pire,
Alloit faire un dernier effort,
Ma Reine acquiert à ses mérites
Un nom qui n'a point de limites;
Et, ternissant le souvenir
Des reines qui l'ont précédée,
Devient une éternelle idée
De celles qui sont à venir.

Aussitôt que le coup tragique
Dont nous fûmes presque abattus
Eut fait la fortune publique
L'exercice de ses vertus,
En quelle nouveauté d'orage
Ne fut éprouvé son courage,
Et quelles malices de flots,
Par des murmures effroyables,
A des vœux à peine payables
N'obligèrent les matelots?

Qui n'ouït la voix de Bellonne,
Lasse d'un repos de douze ans,
Telle que d'un foudre qui tonne,
Appeler tous ses partisans,
Et déjà les rages extrêmes
Par qui tombent les diadèmes
Faire appréhender le retour
De ces combats dont la manie
Est l'éternelle ignominie
De Jarnac et de Moncontour !

Qui ne voit encore à cette heure
Tous les infidèles cerveaux
Dont la fortune est la meilleure
Ne chercher que troubles nouveaux,
Et ressembler à ces fontaines
Dont les conduites souterraines
Passent par un plomb si gâté,
Que, toujours ayant quelque tare,
Au même temps qu'on les répare
L'eau s'enfuit d'un autre côté ?

La paix ne voit rien qui menace
De faire renaître nos pleurs;
Tout s'accorde à notre bonace;
Les hivers nous donnent des fleurs;
Et si les pâles Euménides,
Pour réveiller nos parricides,
Toutes trois ne sortent d'enfer,
Le repos du siècle où nous sommes
Va faire à la moitié des hommes
Ignorer que c'est que le fer.

Thémis, capitale ennemie
Des ennemis de leur devoir,

Comme un rocher est affermie
En son redoutable pouvoir;
Elle va d'un pas et d'un ordre
Où la censure n'a que mordre,
Et les lois, qui n'exceptent rien,
De leur glaive et de leur balance
Font tout perdre à la violence
Qui veut avoir plus que le sien.

Nos champs même ont leur abondance
Hors de l'outrage des voleurs;
Les festins, les jeux et la danse
En bannissent toutes douleurs.
Rien n'y gémit, rien n'y soupire;
Chaque Amarille a son Tityre,
Et sous l'épaisseur des rameaux
Il n'est place où l'ombre soit bonne
Qui soir et matin ne résonne
Ou de voix ou de chalumeaux.

Puis quand ces deux grands hyménées,
Dont le fatal embrassement
Doit aplanir les Pyrénées,
Auront leur accomplissement,
Devons-nous douter qu'on ne voie,
Pour accompagner cette joie,
L'encens germer en nos buissons,
La myrrhe couler en nos rues,
Et sans l'usage des charrues
Nos plaines jaunir de moissons ?

Quelle moins hautaine espérance
Pouvons-nous concevoir alors,
Que de conquêter à la France
La Propontide en ses deux bords,

Et, vengeant de succès prospères
Les infortunes de nos pères
Que tient l'Egypte ensevelis,
Aller si près du bout du monde,
Que le soleil sorte de l'onde
Sur la terre des fleurs de lis ?

Certes, ces miracles visibles,
Excédant le penser humain,
Ne sont point ouvrages possibles
A moins qu'une immortelle main.
Et la raison ne se peut dire,
De nous voir en notre navire
A si bon port acheminés,
Ou, sans fard et sans flatterie,
C'est Pallas que cette Marie
Par qui nous sommes gouvernés.

Quoi qu'elle soit, Nymphe ou Déesse,
De sang immortel ou mortel,
Il faut que le monde confesse
Qu'il ne vit jamais rien de tel;
Et quiconque fera l'histoire
De ce grand chef-d'œuvre de gloire,
L'incrédule postérité
Rejettera son témoignage,
S'il ne la dépeint belle et sage
Au deçà de la vérité.

Grand Henri, grand foudre de guerre,
Que, cependant que parmi nous
Ta valeur étonnoit la terre,
Les Destins firent son époux;
Roi dont la mémoire est sans blâme,
Que dis-tu de cette belle âme,

Quand tu la vois si dignement
Adoucir toutes nos absinthes,
Et se tirer des labyrinthes
Où la met ton éloignement ?

Que dis-tu lors que tu remarques
Après ses pas ton héritier
De la sagesse des monarques
Monter le pénible sentier,
Et pour étendre sa couronne
Croître comme un faon de lionne ?
Que s'il peut un jour égaler
Sa force avecque sa furie,
Les Nomades n'ont bergerie
Qu'il ne suffise à désoler.

Qui doute que si de ses armes
Ilion avoit eu l'appui,
Le jeune Atride avecque larmes
Ne s'en fût retourné chez lui,
Et qu'aux beaux champs de la Phrygie,
De tant de batailles rougie,
Ne fussent encore honorés
Ces ouvrages des mains célestes
Que jusques à leurs derniers restes
La flamme grecque a dévorés ?

FRAGMENT SUR LE MÊME SUJET

O toi, qui d'un clin d'œil sur la terre et sur l'onde
Fais trembler tout le monde,
Dieu, qui toujours es bon et toujours l'as été,

Verras-tu concerter à ces âmes tragiques
Leurs funestes pratiques,
Et ne tonneras point sur leur impiété ?

Voyez en quel état est aujourd'hui la France,
Hors d'humaine espérance.
Les peuples les plus fiers du couchant et du nord
Ou sont alliés d'elle, ou recherchent de l'être,
Et ceux qu'elle a fait naître
Tournent tout leur conseil pour lui donner la mort.

PRÉDICTION DE LA MEUSE

AUX PRINCES RÉVOLTÉS

Allez à la malheure, allez, âmes tragiques,
Qui fondez votre gloire aux misères publiques,
Et dont l'orgueil ne connoît point de lois.
Allez, fleaux de la France et les pestes du monde ;
Jamais pas un de vous ne reverra mon onde ;
Regardez-la pour la dernière fois.

AUTRE FRAGMENT

Ames pleines de vent, que la rage a blessées,
Connoissez votre faute, et bornez vos pensées
En un juste compas ;
Attachez votre espoir à de moindres conquêtes ;
Briare avoit cent mains, Typhon avoit cent têtes,
Et ce que vous tentez leur coûta le trépas.

Soucis, retirez-vous ; faites place à la joie,
Misérable douleur dont nous sommes la proie !
Nos vœux sont exaucés ;
Les vertus de la Reine et les bontés célestes
Ont fait évanouir ces orages funestes
Et dissipé les vents qui nous ont menacés.

CHANSON.

Ils s'en vont, ces rois de ma vie,
Ces yeux, ces beaux yeux
Dont l'éclat fait pâlir d'envie
Ceux même des cieux.
Dieux amis de l'innocence,
Qu'ai-je fait pour mériter
Les ennuis où cette absence
Me va précipiter ?

Elle s'en va, cette merveille
Pour qui nuit et jour,
Quoi que la raison me conseille,
Je brûle d'amour.
Dieux amis, etc.

En quel effroi de solitude
Assez écarté
Mettrai-je mon inquiétude
En sa liberté ?
Dieux amis, etc.

Les affligés ont en leurs peines
Recours à pleurer ;

Mais quand mes yeux seroient fontaines,
Que puis-je espérer ?
Dieux amis, etc.

SONNET

(Pour Etienne Puget. 1614.)

CELLE qu'avoit Hymen à mon cœur attachée,
Et qui fut ici-bas ce que j'aimai le mieux,
Allant changer la terre à de plus dignes lieux,
Au marbre que tu vois sa dépouille a cachée.

Comme tombe une fleur que la bise a séchée,
Ainsi fut abattu ce chef-d'œuvre des cieux ;
Et depuis le trépas qui lui ferma les yeux,
L'eau que versent les miens n'est jamais étanchée.

Ni prières, ni vœux ne m'y purent servir ;
La rigueur de la mort se voulut assouvir,
Et mon affection n'en put avoir dispense.

Toi dont la piété vient sa tombe honorer,
Pleure mon infortune, et pour ta récompense
Jamais autre douleur ne te fasse pleurer.

Belle âme qui fus mon flambeau,
Reçois l'honneur qu'en ce tombeau
Je suis obligé de te rendre ;
Ce que je fais te sert de peu ;
Mais au moins tu vois en la cendre
Comme j'en conserve le feu.

POUR UNE FONTAINE

Vois-tu, passant, couler cette onde,
Et s'écouler incontinent ?
Ainsi fuit la gloire du monde,
Et rien que Dieu n'est permanent.

CHANSON.

Sus, debout, la merveille des belles !
Allons voir sur les herbes nouvelles
Luire un émail dont la vive peinture
Défend à l'art d'imiter la nature.

L'air est plein d'une haleine de roses,
Tous les vents tiennent leurs bouches closes,
Et le soleil semble sortir de l'onde
Pour quelque amour, plus que pour luire au monde.

On diroit, à lui voir sur la tête
Ses rayons comme un chapeau de fête,
Qu'il s'en va suivre en si belle journée
Encore un coup la fille de Pénée.

Toute chose aux délices conspire,
Mettez-vous en votre humeur de rire ;
Les soins profonds d'où les rides nous viennent,
A d'autres ans qu'aux vôtres appartiennent.

Il fait chaud, mais un feuillage sombre
Loin du bruit nous fournira quelque ombre,
Où nous ferons parmi les violettes
Mépris de l'ambre et de ses cassolettes.

Près de nous sur les branches voisines
Des genêts, des houx et des épines,
Le rossignol, déployant ses merveilles,
Jusqu'aux rochers donnera des oreilles.

Et peut-être à travers des fougères
Verrons-nous de bergers à bergères,
Sein contre sein et bouche contre bouche,
Naître et finir quelque douce escarmouche.

C'est chez eux qu'Amour est à son aise,
Il y saute, il y danse, il y baise,
Et foule aux pieds les contraintes serviles
De tant de lois qui le gênent aux villes.

O qu'un jour mon âme auroit de gloire
D'obtenir cette heureuse victoire,
Si la pitié de mes peines passées
Vous disposoit à semblables pensées !

Votre honneur, le plus vain des idoles,
Vous remplit de mensonges frivoles.
Mais quel esprit que la raison conseille,
S'il est aimé, ne rend point de pareille ?

RÉCIT D'UN BERGER AU BALLET DE MADAME,

Princesse d'Espagne

Houlette de Louis, houlette de Marie,
Dont le fatal appui met notre bergerie
Hors du pouvoir des loups,
Vous placer dans les cieux, en la même contrée
Des balances d'Astrée,
Est-ce un prix de vertu qui soit digne de vous ?

Vos pénibles travaux, sans qui nos pâturages,
Battus depuis cinq ans de grêles et d'orages,
S'en alloient désolés,
Sont-ce pas des effets que même en Arcadie,
Quoi que la Grèce die,
Les plus fameux pasteurs n'ont jamais égalés ?

Voyez des bords de Loire et des bords de Garonne
Jusques à ce rivage où Téthys se couronne
De bouquets d'orangers,
A qui ne donnez-vous une heureuse bonace,
Loin de toute menace
Et de maux intestins, et de maux étrangers ?

Où ne voit-on la paix, comme un roc affermie,
Faire à nos Géryons détester l'infamie
De leurs actes sanglants ?
Et la belle Cérès en javelles féconde
Oter à tout le monde
La peur de retourner à l'usage des glands ?

Aussi dans nos maisons, en nos places publiques,
Ce ne sont que festins, ce ne sont que musiques
De peuples réjouis;
Et que l'astre du jour ou se lève ou se couche,
Nous n'avons en la bouche
Que le nom de Marie et le nom de Louis.

Certes une douleur quelques âmes afflige,
Qu'un fleuron de nos lis séparé de sa tige
Soit prêt à nous quitter;
Mais quoi qu'on nous augure et qu'on nous fasse craindre,
Elize est-elle à plaindre
D'un bien que tous nos vœux lui doivent souhaiter?

Le jeune demi-dieu qui pour elle soupire
De la fin du couchant termine son empire
En la source du jour.
Elle va dans ses bras prendre part à sa gloire;
Quelle malice noire
Peut sans aveuglement condamner leur amour?

Il est vrai qu'elle est sage, il est vrai qu'elle est belle,
Et notre affection pour autre que pour elle
Ne peut mieux s'employer.
Aussi la nommons-nous la Pallas de cet âge;
Mais que ne dit le Tage
De celle qu'en sa place il nous doit envoyer?

Esprits malavisés, qui blâmez un échange
Où se perd et se baille un ange pour un ange,
Jugez plus sainement;
Notre grande bergère a Pan qui la conseille;
Seroit-ce pas merveille
Qu'un dessein qu'elle eût fait n'eût bon événement?

C'est en l'assemblement de ces couples célestes,
Que si nos maux passés ont laissé quelques restes,
Ils vont du tout finir;
Mopse qui nous l'assure a le don de prédire,
Et les chênes d'Epire
Savent moins qu'il ne sait des choses à venir.

Un siècle renaîtra, comblé d'heur et de joie,
Où le nombre des ans sera la seule voie
D'arriver au trépas;
Tous venins y mourront comme au temps de nos [pères,
Et même les vipères
Y piqueront sans nuire, ou n'y piqueront pas.

La terre en tous endroits produira toutes choses,
Tous métaux seront or, toutes fleurs seront roses,
Tous arbres oliviers;
L'an n'aura plus d'hiver, le jour n'aura plus d'ombre,
Et les perles sans nombre
Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

Dieu, qui de vos arrêts formez nos destinées,
Donnez un dernier terme à ces grands hyménées,
C'est trop les différer.
L'Europe les demande, accordez sa requête;
Qui verra cette fête,
Pour mourir satisfait n'aura que desirer.

POUR UN BALLET DE MADAME

Cette Anne si belle,
Qu'on vante si fort,

Pourquoi ne vient-elle ?
Vraiment elle a tort.

Son Louis soupire
Après ses appas;
Que veut-elle dire
De ne venir pas ?

S'il ne la possède
Il s'en va mourir;
Donnons-y remède,
Allons la querir.

Assemblons, Marie,
Ses yeux à vos yeux;
Notre bergerie
N'en vaudra que mieux.

Hâtons le voyage;
Le siècle doré
En ce mariage
Nous est assuré.

SUR LE MARIAGE DU ROI ET DE LA REINE

STANCES.

Mopse, entre les devins l'Apollon de cet âge,
Avoit toujours fait espérer
Qu'un soleil qui naîtroit sur les rives du Tage
En la terre du lis nous viendroit éclairer.

Cette prédiction sembloit une aventure
Contre le sens et le discours,
N'étant pas convenable aux règles de nature
Qu'un soleil se levât où se couchent les jours.

Anne, qui de Madrid fut l'unique miracle,
Maintenant l'aise de nos yeux,
Au sein de notre Mars satisfait à l'oracle,
Et dégage envers nous la promesse des cieux.

Bien est-elle un soleil ; et ses yeux adorables,
Déjà vus de tout l'horizon,
Font croire que nos maux seront maux incurables,
Si d'un si beau remède ils n'ont leur guérison.

Quoi que l'esprit y cherche, il n'y voit que des [chaînes
Qui le captivent à ses lois ;
Certes c'est à l'Espagne à produire des reines,
Comme c'est à la France à produire des rois.

Heureux couple d'amants, notre grande Marie
A pour vous combattu le sort ;
Elle a forcé les vents et dompté leur furie ;
C'est à vous à goûter les délices du port.

Goûtez-les, beaux esprits, et donnez connoissance,
En l'excès de votre plaisir,
Qu'à des cœurs bien touchés tarder la jouissance,
C'est infailliblement leur croître le desir.

Les fleurs de votre amour, dignes de leur racine,
Montrent un grand commencement ;
Mais il faut passer outre, et des fruits de Lucine
Faire avoir à nos vœux leur accomplissement.

Réservez le repos à ces vieilles années
Par qui le sang est refroidi ;
Tout le plaisir des jours est en leurs matinées ;
La nuit est déjà proche à qui passe midi.

POUR METTRE AU-DEVANT DU LIVRE DU SIEUR DE LORTIGUES

Vous dont les censures s'étendent
Dessus les ouvrages de tous,
Ce livre se moque de vous :
Mars et les Muses le défendent.

PROPHÉTIE DU DIEU DE SEINE

STANCES

(Au maréchal d'Ancre, le jour qu'il fut tué. 1617.)

Va-t'en à la malheure, excrément de la terre,
Monstre qui dans la paix fais les maux de la guerre,
Et dont l'orgueil ne connoît point de lois ;
En quelque haut dessein que ton esprit s'égare,
Tes jours sont à leur fin, ta chute se prépare,
Regarde-moi pour la dernière fois.

C'est assez que cinq ans ton audace effrontée,
Sur des ailes de cire aux étoiles montée,
Princes et rois ait osé défier :
La fortune t'appelle au rang de ses victimes,
Et le ciel, accusé de supporter tes crimes,
Est résolu de se justifier.

STANCES

(Pour Charles Chabot, comte de Charny.)

Enfin ma patience et les soins que j'ai pris
Ont selon mes souhaits adouci les esprits
Dont l'injuste rigueur si longtemps m'a fait plaindre ;
Cessons de soupirer ;
Grâces à mon destin, je n'ai plus rien à craindre,
Et puis tout espérer.

Soit qu'étant le soleil dont je suis enflammé
Le plus aimable objet qui jamais fut aimé,
On ne m'ait pu nier qu'il ne fût adorable ;
Soit que d'un oppressé
Le droit bien reconnu soit toujours favorable,
Les Dieux m'ont exaucé.

Naguère que j'oyois la tempête souffler,
Que je voyois la vague en montagne s'enfler,
Et Neptune à mes cris faire la sourde oreille,
A peu près englouti,
Eussé-je osé prétendre à l'heureuse merveille
D'en être garanti ?

Contre mon jugement les orages cessés
Ont des calmes si doux en leur place laissés,
Qu'aujourd'hui ma fortune a l'empire de l'onde,
Et je vois sur le bord
Un ange dont la grâce est la gloire du monde,
Qui m'assure du port.

Certes c'est lâchement qu'un tas de médisans,
Imputant à l'amour qu'il abuse nos ans,

De frivoles soupçons nos courages étonnent ;
Tous ceux à qui déplaît
L'agréable tourment que ses flammes nous donnent
Ne savent ce qu'il est.

S'il a de l'amertume à son commencement,
Pourvu qu'à mon exemple on souffre doucement,
Et qu'aux appâts du change une âme ne s'envole,
On se peut assurer
Qu'il est maître équitable, et qu'enfin il console
Ceux qu'il a fait pleurer.

SUR UNE IMAGE DE SAINTE CATHERINE

ÉPIGRAMME.

L'art aussi bien que la nature
Eût fait plaindre cette peinture ;
Mais il a voulu figurer
Qu'aux tourments dont la cause est belle,
La gloire d'une âme fidèle
Est de souffrir sans murmurer.

ÉPIGRAMME.

Jeanne, tandis que tu fus belle,
Tu le fus sans comparaison ;
Anne a cette heure est de saison,
Et ne voit rien si beau comme elle ;

Comme à toi les ans lui mettront
Quelque jour les rides au front,
Et feront à sa tresse blonde
Même outrage qu'à tes cheveux;
Mais voilà comme va le monde:
Je t'ai voulue, et je la veux.

A MADAME LA PRINCESSE DE CONTI

SONNET.

Race de mille rois, adorable princesse,
Dont le puissant appui de faveurs m'a comblé,
Si faut-il qu'à la fin j'acquitte ma promesse,
Et m'allége du faix dont je suis accablé.

Telle que notre siècle aujourd'hui vous regarde,
Merveille incomparable en toute qualité,
Telle je me résous de vous bailler en garde
Aux fastes éternels de la postérité.

Je sais bien quel effort cet ouvrage demande;
Mais si la pesanteur d'une charge si grande
Résiste à mon audace, et me la refroidit,

Vois-je pas vos bontés à mon aide paroître,
Et parler dans vos yeux un signe qui me dit
Que c'est assez payer que de bien reconnoître.

STANCES SPIRITUELLES.

Louez Dieu par toute la terre,
Non pour la crainte du tonnerre
Dont il menace les humains,
Mais pour ce que sa gloire en merveilles abonde,
Et que tant de beautés qui reluisent au monde
Sont des ouvrages de ses mains.

Sa providence libérale
Est une source générale,
Toujours prête à nous arroser.
L'Aurore et l'Occident s'abreuvent en sa course,
On y puise en Afrique, on y puise sous l'Ourse,
Et rien ne la peut épuiser.

N'est-ce pas lui qui fait aux ondes
Germer les semences fécondes
D'un nombre infini de poissons;
Qui peuple de troupeaux les bois et les montagnes,
Donne aux prés la verdure, et couvre les campagnes
De vendanges et de moissons?

Il est bien dur à sa justice
De voir l'impudente malice
Dont nous l'offensons chaque jour;
Mais comme notre père il excuse nos crimes,
Et même ses courroux, tant soient-ils légitimes,
Sont des marques de son amour.

Nos affections passagères,
Tenant de nos humeurs légères,

Se font vieilles en un moment ;
Quelque nouveau desir comme un vent les emporte ;
La sienne, toujours ferme et toujours d'une sorte,
Se conserve éternellement.

CHANSON

(Pour Madame de Rambouillet.)

CHÈRE beauté que mon âme ravie
Comme son pôle va regardant,
Quel astre d'ire et d'envie
Quand vous naissiez marquoit votre ascendant,
Que votre courage endurci,
Plus je le supplie, moins ait de merci ?

En tous climats, voire au fond de la Thrace,
Après les neiges et les glaçons,
Le beau temps reprend sa place,
Et les étés mûrissent les moissons ;
Chaque saison y fait son cours ;
En vous seule on trouve qu'il gèle toujours.

J'ai beau me plaindre et vous conter mes peines
Avec prière d'y compatir ;
J'ai beau m'épuiser les veines,
Et tout mon sang en larmes convertir :
Un mal au deçà du trépas,
Tant soit-il extrême, ne vous émeut pas.

Je sais que c'est : vous êtes offensée,
Comme d'un crime hors de raison,
Que mon ardeur insensée
En trop haut lieu borne sa guérison,

Et voudriez bien, pour la finir,
M'ôter l'espérance de rien obtenir.

Vous vous trompez ; c'est aux foibles courages,
Qui toujours portent la peur au sein,
De succomber aux orages,
Et se lasser d'un pénible dessein.
De moi, plus je suis combattu,
Plus ma résistance montre sa vertu.

Loin de mon front soient ces palmes communes
Où tout le monde peut aspirer ;
Loin les vulgaires fortunes,
Où ce n'est qu'un jouir et desirer ;
Mon goût cherche l'empêchement,
Quand j'aime sans peine j'aime lâchement.

Je connois bien que dans ce labyrinthe
Le ciel injuste m'a réservé
Tout le fiel et tout l'absinthe
Dont un amant fut jamais abreuvé ;
Mais je ne m'étonne de rien :
Je suis à Rodanthe, je veux mourir sien.

A MONSIEUR DE PRÉ,

Sur son portrait de l'éloquence françoise.

Tu faux, de Pré, de nous pourtraire
Ce que l'éloquence a d'appas ;
Quel besoin as-tu de le faire ?
Qui te voit ne la voit-il pas ?

ÉPIGRAMME

(Contre le duc de Luynes. 1621.)

Cet Absinthe au nez de barbet
En ce tombeau fait sa demeure ;
Chacun en rit, et moi j'en pleure:
Je le voulois voir au gibet.

SUR LE PORTRAIT DE CASSANDRE, MAITRESSE DE RONSARD

L'art, la nature exprimant,
En ce portrait me fait belle ;
Mais si ne suis-je point telle
Qu'aux écrits de mon amant.

VERS COMPOSÉS POUR L'ENTRÉE DE LOUIS XIII A AIX

LA VILLE D'AIX AU ROI.

Grand fils du grand Henri, grand chef-d'œuvre des cieux,
Grand aise et grand amour des âmes et des yeux,
Louis, dont ce beau jour la présence m'octroie,
Délices des sujets à ta garde commis,
Le Portrait de Pallas fut la force de Troie,
Le tien sera la peur de tous nos ennemis.

AUTRE SUR LE MÊME SUJET

AMPHION AU ROI.

Or sus, la porte est close aux tempêtes civiles;
La Justice et la Paix ont les clefs de tes villes;
Espère tout, Louis, et ne doute de rien.
Si le Dieu que je sers entend l'art de prédire,
Jamais siècle passé n'a vu monter empire
Où le siècle présent verra monter le tien.

Les faits de plus de marque et de plus de mérite,
Que la vanité grecque en ses fables récite,
Dans la gloire des tiens seront ensevelis,
Ton camp boira le Gange avant qu'il se repose.
Et dessous divers noms ce sera même chose
Etre maître du monde et roi des fleurs de lis.

POUR MONSEIGNEUR LE COMTE DE SOISSONS

STANCES.

Ne délibérons plus; allons droit à la mort;
La tristesse m'appelle à ce dernier effort,
Et l'honneur m'y convie;
Je n'ai que trop gémi;
Si parmi tant d'ennuis j'aime encore ma vie,
Je suis mon ennemi.

O beaux yeux, beaux objets de gloire et de grandeur,
Vives sources de flamme, où j'ai pris une ardeur
Qui toute autre surmonte,
Puis-je souffrir assez
Pour expier le crime et réparer la honte
De vous avoir laissés?

Quelqu'un dira pour moi que je fais mon devoir,
Et que les volontés d'un absolu pouvoir
Sont de justes contraintes ;
Mais à quelle autre loi
Doit un parfait amant des respects et des craintes
Qu'à celle de sa foi?

Quand le ciel offriroit à mes jeunes desirs
Les plus rares trésors et les plus grands plaisirs
Dont sa richesse abonde ;
Que saurois-je espérer
A quoi votre présence, ô merveille du monde,
Ne soit à préférer?

On parle de l'enfer, et des maux éternels
Baillés pour châtiment à ces grands criminels
Dont les fables sont pleines ;
Mais ce qu'ils souffrent tous,
Le souffré-je pas seul en la moindre des peines
D'être éloigné de vous?

J'ai beau par la raison exhorter mon amour
De vouloir réserver à l'aise du retour
Quelque reste de larmes ;
Misérable qu'il est,
Contenter sa douleur et lui donner des armes,
C'est tout ce qui lui plaît.

Non, non, laissons-nous vaincre après tant de com-
Allons épouvanter les ombres de là-bas [bats;
De mon visage blême;
Et sans nous consoler
Mettons fin à des jours que la Parque elle-même
A pitié de filer.

Je connois Charigène, et n'ose desirer
Qu'elle ait un sentiment qui la fasse pleurer
Dessus ma sépulture;
Mais, cela m'arrivant,
Quelle seroit ma gloire! et pour quelle aventure
Voudrois-je être vivant?

A RABEL, PEINTRE,

Sur un livre de fleurs.

SONNET.

QUELQUES louanges nonpareilles
Qu'ait Appelle encore aujourd'hui,
Cet ouvrage plein de merveilles
Met Rabel au-dessus de lui.

L'art y surmonte la nature,
Et si mon jugement n'est vain,
Flore lui conduisoit la main
Quand il faisoit cette peinture.

Certes il a privé mes yeux
De l'objet qu'ils aiment le mieux,
N'y mettant point de marguerite;

Mais pouvoit-il être ignorant
Qu'une fleur de tant de mérite
Auroit terni le demeurant?

A MONSEIGNEUR FRÈRE DU ROI

SONNET.

Muses, quand finira cette longue remise
De contenter Gaston, et d'écrire de lui?
Le soin que vous avez de la gloire d'autrui
Peut-il mieux s'employer qu'à si belle entreprise?

En ce malheureux siècle où chacun vous méprise,
Et quiconque vous sert n'en a que de l'ennui,
Misérable neuvaine, où sera votre appui,
S'il ne vous tend les mains et ne vous favorise?

Je crois bien que la peur d'oser plus qu'il ne faut
Et les difficultés d'un ouvrage si haut
Vous ôtent le desir que sa vertu vous donne;

Mais tant de beaux objets tous les jours s'augmen-
Puisqu'en âge si bas leur nombre vous étonne, [tants,
Comme y fournirez-vous quand il aura vingt ans?

AU ROI

SONNET.

Muses, je suis confus : mon devoir me convie
A louer de mon Roi les rares qualités;

Mais le mauvais destin qu'ont les témérités
Fait peur à ma foiblesse, et m'en ôte l'envie.

A quel front orgueilleux n'a l'audace ravie
Le nombre des lauriers qu'il a déjà plantés ?
Et ce que sa valeur a fait en deux étés,
Alcide l'eût-il fait en deux siècles de vie ?

Il arrivoit à peine à l'âge de vingt ans,
Quand sa juste colère, assaillant nos Titans,
Nous donna de nos maux l'heureuse délivrance.

Certes, ou ce miracle a mes sens éblouis,
Ou Mars s'est mis lui-même au trône de la France,
Et s'est fait notre roi sous le nom de Louis.

A MONSEIGNEUR
LE CARDINAL DE RICHELIEU

SONNET.

A ce coup nos frayeurs n'auront plus de raison,
Grande âme aux grands travaux sans repos adonnée ;
Puisque par vos conseils la France est gouvernée,
Tout ce qui la travaille aura sa guérison.

Tel que fut rajeuni le vieil âge d'Éson,
Telle cette Princesse en vos mains résinée
Vaincra de ses destins la rigueur obstinée,
Et reprendra le teint de sa verte saison.

Le bon sens de mon roi m'a toujours fait prédire
Que les fruits de la paix combleroient son empire,
Et comme un demi-dieu le feroient adorer ;

Mais voyant que le vôtre aujourd'hui le seconde,
Je ne lui promets pas ce qu'il doit espérer,
Si je ne lui promets la conquête du monde.

AU ROI

SONNET.

Qu'avec une valeur à nulle autre seconde,
Et qui seule est fatale à notre guérison,
Votre courage mûr en sa verte saison
Nous ait acquis la paix sur la terre et sur l'onde;

Que l'hydre de la France, en révoltes féconde,
Par vous soit du tout morte, ou n'ait plus de poison,
Certes c'est un bonheur dont la juste raison
Promet à votre front la couronne du monde.

Mais qu'en de si beaux faits vous m'ayez pour témoin,
Connoissez-le, mon Roi, c'est le comble du soin
Que de vous obliger ont eu les destinées.

Tous vous savent louer, mais non également;
Les ouvrages communs vivent quelques années;
Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

POUR LE MARQUIS DE LA VIEUVILLE

Surintendant des Finances.

SONNET.

Il est vrai, la Vieuville, et quiconque le nie
Condamne impudemment le bon goût de mon roi,
Nous devons des autels à la sincère foi
Dont ta dextérité nos affaires manie.

Tes soins laborieux et ton libre génie,
Qui hors de la raison ne connoit point de loi,
Ont mis fin aux malheurs qu'attiroit après soi
De nos profusions l'effroyable manie.

Tout ce qu'à tes vertus il reste à desirer,
C'est que les beaux esprits les veuillent honorer,
Et qu'en l'éternité la Muse les imprime.

J'en ai bien le dessein dans mon âme formé;
Mais je suis généreux, et tiens cette maxime,
Qu'il ne faut point aimer quand on n'est point aimé.

FRAGMENT.

Et maintenant encore en cet âge penchant,
Où mon peu de lumière est si près du couchant,
Quand je verrois Hélène au monde revenue,
En l'état glorieux où Pâris l'a connue,

Faire à toute la terre adorer ses appas,
N'en étant point aimé, je ne l'aimerois pas.
Cette belle bergère à qui les destinées
Sembloient avoir gardé mes dernières années
Eut en perfection tous les rares trésors
Qui parent un esprit et font aimer un corps.
Ce ne furent qu'attraits, ce ne furent que charmes;
Sitôt que je la vis, je lui rendis les armes;
Un objet si puissant ébranla ma raison;
Je voulus être sien, j'entrai dans sa prison,
Et de tout mon pouvoir essayai de lui plaire
Tant que ma servitude espéra du salaire.
Mais comme j'aperçus l'infaillible danger
Où, si je poursuivois, je m'allois engager,
Le soin de mon salut m'ôta cette pensée ;
J'eus honte de brûler pour une âme glacée,
Et, sans me travailler à lui faire pitié,
Restreignis mon amour aux termes d'amitié.

ÉPIGRAMME

Pour mettre au devant de la Somme théologique du P. Garasse.

Esprits qui cherchez à médire,
Adressez-vous en autre lieu;
Cette œuvre est une œuvre de Dieu:
Garasse n'a fait que l'écrire.

AUTRE A L'AUTEUR DE CE LIVRE

En vain, mon Garasse, la rage
De quelques profanes esprits .

Pense diminuer le prix
De ton incomparable ouvrage.
Mes vers mourront avecque moi,
Ou ton nom au nom de mon roi
Donnera de la jalousie,
Et dira la postérité
Que son bras défit l'hérésie,
Et ton savoir l'impiété.

CONSOLATION

A MONSIEUR LE PREMIER PRÉSIDENT

Sur la mort de Madame sa femme.

Sacré ministre de Thémis,
Verdun, en qui le ciel a mis
Une sagesse non commune ;
Sera-ce pour jamais que ton cœur abattu
Laissera sous une infortune
Au mépris de ta gloire accabler ta vertu?

Toi de qui les avis prudents
En toute sorte d'accidents
Sont loués même de l'envie,
Perdras-tu la raison jusqu'à te figurer
Que les morts reviennent en vie,
Et qu'on leur rende l'âme à force de pleurer ?

Tel qu'au soir on voit le soleil
Se jeter aux bras du sommeil,
Tel au matin il sort de l'onde.
Les affaires de l'homme ont un autre destin ;

Après qu'il est parti du monde,
La nuit qui lui survient n'a jamais de matin.

Jupiter, ami des mortels,
Ne rejette de ses autels
Ni requêtes ni sacrifices;
Il reçoit en ses bras ceux qu'il a menacés,
Et qui s'est nettoyé de vices
Ne lui fait point de vœux qui ne soient exaucés.

Neptune, en la fureur des flots,
Invoqué par les matelots,
Remet l'espoir en leurs courages;
Et ce pouvoir si grand dont il est renommé
N'est connu que par les naufrages
Dont il a garanti ceux qui l'ont réclamé.

Pluton est seul entre les Dieux
Dénué d'oreilles et d'yeux
A quiconque le sollicite;
Il dévore sa proie aussitôt qu'il la prend;
Et quoi qu'on lise d'Hippolyte
Ce qu'une fois il tient, jamais il ne le rend.

S'il étoit vrai que la pitié
De voir un excès d'amitié
Lui fît faire ce qu'on desire,
Qui devoit le fléchir avec plus de couleur
Que ce fameux joueur de lyre
Qui fut jusqu'aux enfers lui montrer sa douleur ?

Cependant il eut beau chanter,
Beau prier, presser et flatter,
Il s'en revint sans Eurydice,
Et la vaine faveur dont il fut obligé

Fut une si noire malice,
Qu'un absolu refus l'auroit moins affligé.

Mais quand tu pourrois obtenir
Que la mort laissât revenir
Celle dont tu pleures l'absence,
La voudrois-tu remettre en un siècle effronté,
Qui, plein d'une extrême licence,
Ne feroit que troubler son extrême bonté?

Que voyons-nous que des Titans,
De bras et de jambes luttans
Contre les pouvoirs légitimes?
Infâmes rejetons de ces audacieux
Qui, dédaignant les petits crimes,
Pour en faire un illustre attaquèrent les cieux?

Quelle horreur de flamme et de fer
N'est éparse comme en enfer
Aux plus beaux lieux de cet empire?
Et les moins travaillés des injures du sort
Peuvent-ils pas justement dire
Qu'un homme dans la tombe est un navire au port?

Crois-moi, ton deuil a trop duré;
Tes plaintes ont trop murmuré;
Chasse l'ennui qui te possède,
Sans t'irriter en vain contre une adversité
Que tu sais bien qui n'a remède
Autre que d'obéir à la nécessité.

Rends à ton âme le repos
Qu'elle s'ôte mal à propos
Jusqu'à te dégoûter de vivre;
Et si tu n'as l'amour que chacun a pour soi,

Aime ton prince, et le délivre
Du regret qu'il aura s'il est privé de toi.

Quelque jour ce jeune lion
Choquera la rébellion,
En sorte qu'il en sera maître;
Mais quiconque voit clair ne connoît-il pas bien
Que pour l'empêcher de renaître
Il faut que ton labeur accompagne le sien?

La Justice, le glaive en main,
Est un pouvoir autre qu'humain
Contre les révoltes civiles;
Elle seule fait l'ordre, et les sceptres des rois
N'ont que des pompes inutiles
S'ils ne sont appuyés de la force des lois.

POUR MONSEIGNEUR

LE CARDINAL DE RICHELIEU

SONNET.

Peuples, çà de l'encens; Peuples, çà des victimes
A ce grand Cardinal, grand chef-d'œuvre des cieux,
Qui n'a but que la gloire, et n'est ambitieux
Que de faire mourir l'insolence des crimes.

A quoi sont employés tant de soins magnanimes
Où son esprit travaille et fait veiller ses yeux,
Qu'à tromper les complots de nos séditieux,
Et soumettre leur rage aux pouvoirs légitimes?

Le mérite d'un homme, ou savant, ou guerrier,
Trouve sa récompense aux chapeaux de laurier
Dont la vanité grecque a donné les exemples ;

Le sien, je l'ose dire, est si grand et si haut,
Que si comme nos Dieux il n'a place en nos temples,
Tout ce qu'on lui peut faire est moins qu'il ne lui faut.

PARAPHRASE DU PSAUME CXLV.

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du mon-
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde [de :
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre ;
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris et ployer les genoux.
Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont comme nous
Véritablement hommes, [sommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière
Dont l'éclat orgueilleux étonne l'univers ; [nes
Et dans ces grands tombeaux où leurs âmes hautai-
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre ;

Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flat-
Et tombent avec eux d'une chute commune [teurs,
Tous ceux que leur fortune
Faisoit leurs serviteurs.

POUR UN GENTILHOMME DE SES AMIS,

Qui mourut âgé de cent ans.

N'attends, passant, que de ma gloire
Je te fasse une longue histoire,
Pleine de langage indiscret.
Qui se loue irrite l'envie ;
Juge de moi par le regret
Qu'eut la mort de m'ôter la vie.

SUR LA MORT DE SON FILS

SONNET.

Que mon fils ait perdu sa dépouille mortelle,
Ce fils qui fut si brave et que j'aimai si fort,
Je ne l'impute point à l'injure du sort,
Puisque finir à l'homme est chose naturelle.

Mais que de deux marauds la surprise infidèle
Ait terminé ses jours d'une tragique mort,
En cela ma douleur n'a point de réconfort,
Et tous mes sentiments sont d'accord avec elle.

O mon Dieu, mon Sauveur, puisque par la raison
Le trouble de mon âme étant sans guérison,
Le vœu de la vengeance est un vœu légitime,

Fais que de ton appui je sois fortifié.
Ta justice t'en prie, et les auteurs du crime
Sont fils de ces bourreaux qui t'ont crucifié.

POUR LE ROI,

Allant châtier la rébellion des Rochelois, et chasser les Anglois, qui en leur faveur étoient descendus en l'île de Ré.

ODE.

Donc un nouveau labeur à tes armes s'apprête ;
Prends ta foudre, Louis, et va comme un lion
Donner le dernier coup à la dernière tête
De la rébellion.

Fais choir en sacrifice au Démon de la France
Les fronts trop élevés de ces âmes d'enfer,
Et n'épargne contre eux pour notre délivrance
Ni le feu ni le fer.

Assez de leurs complots l'infidèle malice
A nourri le désordre et la sédition.
Quitte le nom de Juste, ou fais voir ta justice
En leur punition.

Le centième décembre a les plaines ternies,
Et le centième avril les a peintes de fleurs,
Depuis que parmi nous leurs brutales manies
Ne causent que des pleurs.

Dans toutes les fureurs des siècles de tes pères,
Les monstres les plus noirs firent-ils jamais rien
Qu l'inhumanité de ces cœurs de vipères
Ne renouvelle au tien ?

Par qui sont aujourd'hui tant de villes désertes,
Tant de grands bâtiments en masures changés,
Et de tant de chardons les campagnes couvertes,
Que par ces enragés?

Les sceptres devant eux n'ont point de priviléges;
Les Immortels eux-même en sont persécutés,
Et c'est aux plus saints lieux que leurs mains sacri-
Font plus d'impiétés. [léges

Marche, va les détruire; éteins-en la semence,
Et suis jusqu'à leur fin ton courroux généreux,
Sans jamais écouter ni pitié ni clémence
Qui te parle pour eux.

Ils ont beau vers le ciel leurs murailles accroître,
Beau d'un soin assidu travailler à leurs forts,
Et creuser leurs fossés jusqu'à faire paroître
Le jour entre les morts.

Laisse-les espérer, laisse-les entreprendre;
Il suffit que ta cause est la cause de Dieu,
Et qu'avecque ton bras elle a pour la défendre
Les soins de Richelieu.

Richelieu, ce prélat de qui toute l'envie
Est de voir ta grandeur aux Indes se borner,
Et qui visiblement ne fait cas de sa vie
Que pour te la donner.

Rien que ton intérêt n'occupe sa pensée;
Nuls divertissements ne l'appellent ailleurs,
Et de quelques bons yeux qu'on ait vanté Lyncée
Il en a de meilleurs

Son âme toute grande est une âme hardie,
Qui pratique si bien l'art de nous secourir,
Que pourvu qu'il soit cru, nous n'avons maladie
Qu'il ne sache guérir.

Le ciel, qui doit le bien selon qu'on le mérite,
Si de ce grand oracle il ne t'eût assisté,
Par un autre présent n'eût jamais été quitte
Envers ta piété.

Va, ne diffère plus tes bonnes destinées ;
Mon Apollon t'assure, et t'engage sa foi,
Qu'employant ce Tiphys, Syrtes et Cyanées
Seront havres pour toi.,

Certes, ou je me trompe, ou déjà la Victoire,
Qui son plus grand honneur de tes palmes attend,
Est aux bords de Charente en son habit de gloire,
Pour te rendre content.

Je la vois qui t'appelle, et qui semble te dire :
« Roi, le plus grand des rois, et qui m'es le plus cher,
Si tu veux que je t'aide à sauver ton empire,
Il est temps de marcher. »

Que sa façon est brave et sa mine assurée !
Qu'elle a fait richement son armure étoffer !
Et qu'il se connoît bien, à la voir si parée,
Que tu vas triompher !

Telle en ce grand assaut où des fils de la terre
La rage ambitieuse à leur honte parut,
Elle sauva le ciel, et rua le tonnerre
Dont Briare mourut.

Déjà de tous côtés s'avançoient les approches ;
Ici couroit Minas ; là Typhon se battoit ;
Et là suoit Euryte à détacher les roches
Qu'Encelade jetoit.

A peine cette Vierge eut l'affaire embrassée,
Qu'aussitôt Jupiter, en son trône remis,
Vit selon son desir la tempête cessée,
Et n'eut plus d'ennemis.

Ces colosses d'orgueil furent tous mis en poudre,
Et tous couverts des monts qu'ils avoient arrachés ;
Phlégre, qui les reçut, pût encore la foudre
Dont ils furent touchés.

L'exemple de leur race à jamais abolie
Devoit sous ta merci tes rebelles ployer ;
Mais seroit-ce raison qu'une même folie
N'eût pas même loyer ?

Déjà l'étonnement leur fait la couleur blême ;
Et ce lâche voisin qu'ils sont allés querir,
Misérable qu'il est, se condamne lui-même
A fuir ou mourir.

Sa faute le remord ; Mégère le regarde,
Et lui porte l'esprit à ce vrai sentiment,
Que d'une injuste offense il aura, quoiqu'il tarde,
Le juste châtiment.

Bien semble être la mer une barre assez forte
Pour nous ôter l'espoir qu'il puisse être battu ;
Mais est-il rien de clos dont ne t'ouvre la porte
Ton heur et ta vertu ?

Neptune, importuné de ses voiles infâmes,
Comme tu paroîtras au passage des flots,
Voudra que ses Tritons mettent la main aux rames,
Et soient tes matelots.

Là rendront tes guerriers tant de sortes de preuves,
Et d'une telle ardeur pousseront leurs efforts,
Que le sang étranger fera monter nos fleuves
Au-dessus de leurs bords.

Par cet exploit fatal en tous lieux va renaître
La bonne opinion des courages françois;
Et le monde croira, s'il doit avoir un maître,
Qu'il faut que tu le sois.

O que pour avoir part en si belle aventure
Je me souhaiterois la fortune d'Eson,
Qui, vieil comme je suis, revint contre nature
En sa jeune saison!

De quel péril extrême est la guerre suivie,
Où je ne fisse voir que tout l'or du Levant
N'a rien que je compare aux honneurs d'une vie
Perdue en te servant?

Toutes les autres morts n'ont mérite ni marque;
Celle-ci porte seule un éclat radieux,
Qui fait revivre l'homme, et le met de la barque
A la table des Dieux.

Mais quoi? tous les pensers dont les âmes bien nées
Excitent leur valeur et flattent leur devoir,
Que sont-ce que regrets, quand le nombre d'années
Leur ôte le pouvoir?

Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans les veines
En vain dans les combats ont des soins diligents;
Mars est comme l'Amour : ses travaux et ses peines
Veulent de jeunes gens.

Je suis vaincu du temps ; je cède à ses outrages ;
Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,
A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages
Sa première vigueur.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours ;
Je les possédai jeune, et les possède encore
A la fin de mes jours.

Ce que j'en ai reçu, je veux te le produire ;
Tu verras mon adresse, et ton front cette fois
Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
Sur la tête des rois.

Soit que de tes lauriers ma lyre s'entretienne,
Soit que de tes bontés je la fasse parler,
Quel rival assez vain prétendra que la sienne
Ait de quoi m'égaler ?

Le fameux Amphion, dont la voix nonpareille,
Bâtissant une ville étonna l'univers,
Quelque bruit qu'il ait eu, n'a point fait de merveille
Que ne fassent mes vers.

Par eux de tes beaux faits la terre sera pleine,
Et les peuples du Nil, qui les auront ouïs,
Donneront de l'encens, comme ceux de la Seine,
Aux autels de Louis.

FRAGMENT.

(Sur la prise prochaine de La Rochelle, 1628.)

Enfin mon Roi les a mis bas
Ces murs qui de tant de combats
Furent les tragiques matières ;
La Rochelle est en poudre, et ses champs désertés
N'ont face que de cimetières
Où gisent les Titans qui les ont habités.

A MONSIEUR DE LA GARDE,

Au sujet de son Histoire sainte.

ODE.

La Garde, tes doctes écrits
Montrent le soin que tu as pris
A savoir toutes belles choses ;
Et ta prestance et tes discours
Étalent un heureux concours
De toutes les grâces écloses.

Davantage, tes actions
Captivent les affections
Des cœurs, des yeux et des oreille
Forçant les personnes d'honneur
De te souhaiter tout bonheur
Pour tes qualités nonpareilles.

Tu sais bien que je suis de ceux
Qui ne sont jamais paresseux

A louer les vertus des hommes ;
Et dans Paris en mes vieux ans
Je passe en ce devoir mon temps,
Au malheureux siècle où nous sommes.

Mais, las ! la perte de mon fils,
Ses assassins d'orgueil bouffis,
Ont toute ma vigueur ravie ;
L'ingratitude et peu de soin
Que montrent les grands au besoin,
De douleur accablent ma vie.

Je ne désiste pas pourtant
D'être dans moi-même content
D'avoir bien vécu dans le monde,
Prisé (quoique vieil, abattu)
Des gens de bien et de vertu,
Et voilà le bien qui m'abonde.

Nos jours passent comme le vent ;
Les plaisirs nous vont décevant,
Et toutes les faveurs humaines
Sont hémérocalles d'un jour ;
Grandeurs, richesses et l'amour
Sont fleurs périssables et vaines.

Nous avons tant perdu d'amis
Et de biens par le sort transmis
Au pouvoir de nos adversaires ;
Néanmoins nous voyons du port
D'autrui les débris et la mort,
En nous éloignant des corsaires.

Ainsi puissions-nous voir longtemps
Nos esprits libres et contents

Sous l'influence d'un bon astre.
Que vive et meure qui voudra!
La constance nous résoudra
Contre l'effort de tout désastre.

Le soldat remis par son chef,
Pour se garantir de méchef,
En état de faire sa garde,
N'oseroit pas en déloger
Sans congé, pour se soulager,
Nonobstant que trop il lui tarde;

Car s'il procédoit autrement,
Il seroit puni promptement
Aux dépens de sa propre vie.
Le parfait chrétien tout ainsi,
Créé pour obéir ici,
Y tient sa fortune asservie.

Il ne doit pas quitter le lieu
Ordonné par la loi de Dieu;
Car l'âme qui lui est commise,
Félonne, ne doit pas fuir,
Pour sa damnation n'encourir,
Et n'être en l'Erèbe remise.

Désolé je tiens ce propos,
Voyant approcher Atropos
Pour couper le nœud de ma trame;
Et ne puis ni veux l'éviter,
Moins aussi la précipiter,
Car Dieu seul commande en mon âme.

Non, Malherbe n'est pas de ceux
Que l'esprit d'enfer a déceus

Pour acquérir la renommée
De s'être affranchis de prison
Par une lame ou par poison,
Ou par une rage animée.

Au seul point que Dieu prescrira
Mon âme du corps partira,
Sans contrainte ni violence;
De l'enfer les tentations
Ni toutes mes afflictions
Ne forceront point ma constance.

Mais, la Garde, voyez comment
On se divague doucement,
Et comme notre esprit agrée
De s'entretenir près et loin,
Encor qu'il n'en soit pas besoin,
Avec l'objet qui le récrée.

J'avois mis ma plume à la main
Avec l'honorable dessein
De louer votre sainte Histoire;
Mais l'amitié que je vous dois
Par delà ce que je voulois
A fait débaucher ma mémoire.

Vous m'étiez présent en l'esprit
En voulant tracer cet écrit,
Et me sembloit vous voir paroître
Brave et galant en cette cour,
Où les plus huppés à leur tour
Tâchoient de vous voir et connoître.

Mais ores, à moi revenu
Comme d'un doux songe advenu

Qui tous nos sentiments cajole,
Je veux vous dire franchement,
Et de ma façon librement,
Que votre Histoire est une école.

Pour moi, en ce que j'en ai veu
J'assure qu'elle aura l'aveu
De tout excellent personnage,
Et puisque Malherbe le dit,
Cela sera sans contredit,
Car c'est un très-juste présage.

Toute la France sait fort bien
Que je n'estime ou reprends rien
Que par raison et par bon titre,
Et que les doctes de mon temps
Ont toujours été très-contents
De m'élire pour leur arbitre.

La Garde, vous m'en croirez donc,
Que si Gentilhomme fut onc
Digne d'éternelle mémoire,
Par vos vertus vous le serez,
Et votre los rehausserez
Par votre docte et sainte Histoire.

A MONSIEUR DE LA MORELLE,

Sur la pastorale de l'Amour contraire.

SONNET.

Si l'on peut acquérir par la plume la gloire
D'un des plus beaux esprits qui soient en l'univers,

Je veux laisser juger aux filles de mémoire
La grâce et le parler de tes amoureux vers :

Il semble en les voyant que l'on lise une histoire
Traversée en amour d'accidents tous divers,
Dont le discours parfait à tout chacun fait croire
Que la prose n'est rien au prix de tes beaux vers.

Quand elles auront vu ce sujet qui ravi
Si doctement dépeint, si dignement suivi,
Sans doute elles diront, ainsi que je le pense,

Que pour favoriser les hommes et les Dieux
Et purger d'ignorants tout ce qu'on voit des cieux,
Il te faut marier avecque l'éloquence.

II.—PIECES DONT LA DATE EST INCERTAINE

CHANSON.

Mes yeux, vous m'êtes superflus :
Cette beauté qui m'est ravie
Fut seule ma vue et ma vie ;
Je ne vois plus ni ne vis plus.
Qui me croit absent il a tort ;
Je ne le suis point, je suis mort.

O qu'en ce triste éloignement,
Où la nécessité me traîne,
Les Dieux me témoignent de haine,
Et m'affligent indignement !
Qui me croit absent, il a tort,
Je ne le suis point, je suis mort.

Quelles flèches a la douleur
Dont mon âme ne soit percée,
Et quelle tragique pensée
N'est point en ma pâle couleur ?
Qui me croit absent il a tort;
Je ne le suis point, je suis mort.

Certes, où l'on peut m'écouter,
J'ai des respects qui me font taire ;

Mais en un réduit solitaire
Quels regrets ne fais-je éclater?
Qui me croit absent il a tort;
Je ne le suis point, je suis mort.

Quelle funeste liberté
Ne prennent mes pleurs et mes plaintes,
Quand je puis trouver à mes craintes
Un séjour assez écarté?
Qui me croit absent il a tort;
Je ne le suis point, je suis mort.

Si mes amis ont quelque soin
De ma pitoyable aventure,
Qu'ils pensent à ma sépulture:
C'est tout ce de quoi j'ai besoin.
Qui me croit absent il a tort;
Je ne le suis point, je suis mort.

CHANSON.

C'est assez, mes désirs, qu'un aveugle penser
Trop peu discrètement vous ait fait adresser
Au plus haut objet de la terre;
Quittez cette poursuite, et vous ressouvenez
Qu'on ne voit jamais le tonnerre
Pardonner au dessein que vous entreprenez.

Quelque flatteur espoir qui vous tienne enchantés,
Ne connoissez-vous pas qu'en ce que vous tentez
Toute raison vous désavoue,
Et que vous allez faire un second Ixion,
Cloué là-bas sur une roue
Pour avoir trop permis à son affection?

Bornez-vous, croyez-moi, dans un juste compas,
Et fuyez une mer qui ne s'irrite pas
Que le succès n'en soit funeste ;
Le calme jusqu'ici vous a trop assurés ;
Si quelque sagesse vous reste,
Connoissez le péril, et vous en retirez.

Mais, ô conseil infâme, ô profanes discours,
Tenus indignement des plus dignes amours
Dont jamais âme fut blessée ;
Quel excès de frayeur m'a su faire goûter
Cette abominable pensée,
Que ce que je poursuis me peut assez coûter ?

D'où s'est coulée en moi cette lâche poison,
D'oser impudemment faire comparaison
De mes épines à mes roses,
Moi de qui la fortune est si proche des cieux,
Que je vois sous moi toutes choses,
Et tout ce que je vois n'est qu'un point à mes yeux.

Non, non, servons Chrysanthe, et sans penser à moi,
Pensons à l'adorer d'une aussi ferme foi
Que son empire est légitime ;
Exposons-nous pour elle aux injures du sort ;
Et s'il faut être sa victime,
En un si beau danger moquons-nous de la mort.

Ceux que l'opinion fait plaire aux vanités
Font dessus leurs tombeaux graver des qualités
D'où à peine un Dieu seroit digne ;
Moi, pour un monument et plus grand et plus beau,
Je ne veux rien que cette ligne :
« L'exemple des amants est clos dans ce tombeau. »

POUR LA GUÉRISON DE CHRYSANTHE

STANCES.

Les destins sont vaincus, et le flux de mes larmes
De leur main insolente a fait tomber les armes;
Amour en ce combat a reconnu ma foi;
Lauriers, couronnez-moi.

Quel penser agréable a soulagé mes plaintes,
Quelle heure de repos a diverti mes craintes,
Tant que du cher objet en mon âme adoré
Le péril a duré?

J'ai toujours vu ma dame avoir toutes les marques
De n'être point sujette à l'outrage des Parques;
Mais quel espoir de bien en l'excès de ma peur
N'estimois-je trompeur?

Aujourd'hui c'en est fait, elle est toute guérie,
Et les soleils d'avril peignant une prairie,
En leurs tapis de fleurs n'ont jamais égalé
Son teint renouvelé.

Je ne la vis jamais si fraîche ni si belle;
Jamais de si bon cœur je ne brûlai pour elle,
Et ne pense jamais avoir tant de raison
De bénir ma prison.

Dieux, dont la providence et les mains souveraines,
Terminant sa langueur, ont mis fin à mes peines,
Vous saurois-je payer avec assez d'encens
L'aise que je ressens?

Après une faveur si visible et si grande,
Je n'ai plus à vous faire aucune autre demande;
Vous m'avez tout donné, redonnant à mes yeux
Ce chef-d'œuvre des cieux.

Certes vous êtes bons, et combien que nos crimes
Vous donnent quelquefois des courroux légitimes,
Quand des cœurs bien touchés vous demandent se-
Ils l'obtiennent toujours. [cours,

Continuez, grands Dieux, et ne faites pas dire,
Ou que rien ici-bas ne connoît votre empire,
Ou qu'aux occasions les plus dignes de soins
Vous en avez le moins.

Donnez-nous tous les ans des moissons redoublées,
Soient toujours de nectar nos rivières comblées;
Si Chrysanthe ne vit et ne se porte bien,
Nous ne vous devons rien.

A MONSIEUR COLLETET,

Sur la mort de sa Sœur.

ÉPIGRAMME.

En vain, mon Colletet, tu conjures la Parque
De repasser ta sœur dans la fatale barque:
Elle ne rend jamais un trésor qu'elle a pris.
Ce que l'on dit d'Orphée est bien peu véritable.
Son chant n'a point forcé l'empire des Esprits,
Puisqu'on sait que l'arrêt en est irrévocable.
Certes, si les beaux vers faisoient ce bel effet,
Tu ferois mieux que lui ce qu'on dit qu'il a fait.

POUR UNE MASCARADE

STANCES.

Ceux-ci de qui vos yeux admirent la venue,
Pour un fameux honneur qu'ils brûlent d'acquérir,
Partis des bords lointains d'une terre inconnue,
S'en vont au gré d'amour tout le monde courir.
Ce grand Démon qui se déplaît
D'être profane comme il est
Par eux veut repurger son temple,
Et croit qu'ils auront ce pouvoir,
Que ce qu'on ne fait par devoir,
On le fera par leur exemple.

Ce ne sont point esprits qu'une vague licence
Porte inconsidérés à leurs contentements;
L'or de cet âge vieil où régnoit l'innocence
N'est pas moins en leurs mœurs qu'en leurs accou-
La foi, l'honneur et la raison [trements;
Gardent la clef de leur prison;
Penser au change leur est crime;
Leurs paroles n'ont point de fard,
Et faire les choses sans art
Est l'art dont ils font plus d'estime.

Composez-vous sur eux, âmes belles et hautes;
Retirez votre humeur de l'infidélité;
Lassez-vous d'abuser les jeunesses peu cautes,
Et de vous prévaloir de leur crédulité;
N'ayez jamais impression
Que d'une seule passion,

A quoi que l'espoir vous convie;
Bien aimer soit votre vrai bien;
Et, bien aimés, n'estimez rien
Si doux qu'une si douce vie.

On tient que ce plaisir est fertile de peines,
Et qu'un mauvais succès l'accompagne souvent;
Mais n'est-ce pas la loi des fortunes humaines,
Qu'elles n'ont point de havre à l'abri de tout vent ?
Puis cela n'advient qu'aux amours
Où les desirs, comme vautours,
Se paissent de sales rapines;
Ce qui les forme les détruit;
Celles que la vertu produit
Sont roses qui n'ont point d'épines.

CHANSON.

Est-ce à jamais, folle Espérance,
Que tes infidèles appas
M'empêcheront la délivrance
Que me propose le trépas?

La raison veut, et la nature,
Qu'après le mal vienne le bien;
Mais en ma funeste aventure,
Leurs règles ne servent de rien.

C'est fait de moi, quoi que je fasse;
J'ai beau plaindre et beau soupirer,
Le seul remède en ma disgrâce,
C'est qu'il n'en faut point espérer.

Une résistance mortelle
Ne m'empêche point son retour;
Quelque Dieu qui brûle pour elle
Fait cette injure à mon amour.

Ainsi trompé de mon attente,
Je me consume vainement,
Et les remèdes que je tente
Demeurent sans événement.

Toute nuit enfin se termine;
La mienne seule a ce destin,
Que, d'autant plus qu'elle chemine,
Moins elle approche du matin.

Adieu donc, importune peste
A qui j'ai trop donné de foi;
Le meilleur avis qui me reste,
C'est de me séparer de toi.

Sors de mon âme, et t'en va suivre
Ceux qui désirent de guérir;
Plus tu me conseilles de vivre,
Plus je me résous de mourir.

STANCES.

Quoi donc, ma lâcheté sera si criminelle,
Et les vœux que j'ai faits pourront si peu sur moi,
Que je quitte ma dame, et démente la foi
Dont je lui promettois une amour éternelle ?

Que ferons-nous, mon cœur ? avec quelle science
Vaincrons-nous les malheurs qui nous sont preparés?
Courrons-nous le hasard comme désespérés,
Ou nous résoudrons-nous à prendre patience ?

Non, non, quelques assauts que me donne l'envie,
Et quelques vains respects qu'allègue mon devoir,
Je ne céderai point, que de même pouvoir
Dont on m'ôte ma dame on ne m'ôte la vie.

Mais où va ma fureur ? quelle erreur me transporte,
De vouloir en géant aux astres commander ?
Ai-je perdu l'esprit, de me persuader
Que la nécessité ne soit pas la plus forte ?

Achille, à qui la Grèce a donné cette marque,
D'avoir eu le courage aussi haut que les cieux,
Fut en la même peine, et ne put faire mieux
Que soupirer neuf ans dans le fond d'une barque.

Je veux, du même esprit que ce miracle d'armes,
Chercher en quelque part un séjour écarté
Où ma douleur et moi soyons en liberté,
Sans que rien qui m'approche interrompe mes larmes.

Bien sera-ce à jamais renoncer à la joie,
D'être sans la beauté dont l'objet m'est si doux;
Mais qui m'empêchera qu'en dépit des jaloux,
Avecque le penser mon âme ne la voie ?

Le temps qui toujours vole, et sous qui tout succombe,
Fléchira cependant l'injustice du sort,
Ou d'un pas insensible avancera la mort,
Qui bornera ma peine au repos de la tombe.

La fortune en tous lieux à l'homme est dangereuse;
Quelque chemin qu'il tienne il trouve des combats;
Mais des conditions où l'on vit ici-bas,
Certes celle d'aimer est la plus malheureuse.

CHANSON.

C'est faussement qu'on estime
Qu'il ne soit point de beautés
Où ne se trouve le crime
De se plaire aux nouveautés.

Si ma dame avoit envie
D'aimer des objets divers,
Seroit-elle pas suivie
Des yeux de tout l'univers ?

Est-il courage si brave,
Qui pût avecque raison
Fuir d'être son esclave,
Et de vivre en sa prison ?

Toutefois cette belle âme,
A qui l'honneur sert de loi,
Ne hait rien tant que le blâme
D'aimer un autre que moi.

Tous ces charmes de langage
Dont on s'offre à la servir
Me l'assurent davantage,
Au lieu de me la ravir.

Aussi ma gloire est si grande
D'un trésor si précieux,
Que je ne sais quelle offrande
M'en peut acquitter aux cieux.

Tout le soin qui me demeure
N'est que d'obtenir du sort
Que ce qu'elle est à cette heure
Elle soit jusqu'à la mort.

De moi, c'est chose sans doute,
Que l'astre qui fait les jours
Luira dans une autre voûte
Quand j'aurai d'autres amours.

ÉPIGRAMME.

Tu dis, Colin, de tous côtés,
Que mes vers, à les ouïr lire,
Te font venir des crudités,
Et penses qu'on en doive rire;
Cocu de long et de travers,
Sot au delà de toutes bornes,
Comme te plains-tu de mes vers,
Toi qui souffres si bien les cornes?

SUR LA MORT D'UN GENTILHOMME

Qui fut assassiné.

SONNET.

Belle âme aux beaux travaux sans repos adonnée,
Si parmi tant de gloire et de contentement

Rien te fâche là-bas, c'est l'ennui seulement
Qu'un indigne trépas ait clos ta destinée.

Tu penses que d'Ivri la fatale journée,
Où ta belle vertu parut si clairement,
Avecque plus d'honneur et plus heureusement
Auroit de tes beaux jours la carrière bornée.

Toutefois, bel esprit, console ta douleur;
Il faut par la raison adoucir le malheur,
Et telle qu'elle vient prendre son aventure.

Il ne se fit jamais un acte si cruel:
Mais c'est un témoignage à la race future,
Qu'on ne t'auroit su vaincre en un juste duel.

ÉPIGRAMME.

(En tête d'un Livre manuscrit de vers pour Madame des Loges.)

Ce livre est comme un sacré Temple,
Où chacun doit, à mon exemple,
Offrir quelque chose de prix.
Cette offrande est due à la gloire
D'une Dame que l'on doit croire
L'ornement des plus beaux esprits.

III. — FRAGMENTS SANS DATE

FRAGMENT.

. . . . . .

Les peuples pipés de leur mine,
Les voyant ainsi renfermer,
Jugeoient qu'ils parloient de s'armer
Pour conquérir la Palestine,
Et borner de Tyr à Calis
L'empire de la fleur de lis;
Et toutefois leur entreprise
Etoit le parfum d'un collet,
Le point coupé d'une chemise
Et la figure d'un ballet.

De leur mollesse léthargique,
Le discord sortant des enfers,
Des maux que nous avons soufferts
Nous ourdit la toile tragique;
La justice n'eut plus de poids;
L'impunité chassa les lois;
Et le taon des guerres civiles
Piqua les âmes des méchants,
Qui firent avoir à nos villes
La face déserte des champs.

FRAGMENTS.

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Grand et grand prince de l'Eglise,
Richelieu, jusques à la mort,
Quelque chemin que l'homme élise,
Il est à la merci du sort;
Nos jours filés de toutes soies
Ont des ennuis comme des joies,
Et de ce mélange divers
Se composent nos destinées,
Comme on voit le cours des années
Composé d'étés et d'hivers.

Tantôt une molle bonace
Nous laisse jouer sur les flots;
Tantôt un péril nous menace,
Plus grand que l'art des matelots;
Et cette sagesse profonde
Qui donne aux fortunes du monde
Leur fatale nécessité
N'a fait loi qui moins se révoque
Que celle du flux réciproque
De l'heur et de l'adversité.

FRAGMENT.

Tantôt nos navires, braves
De la dépouille d'Alger,
Viendront les Mores esclaves
A Marseille décharger;

Tantôt, riches de la perte
De Tunis et de Biserte,
Sur nos bords étaleront
Le coton pris en leurs rives,
Que leurs pucelles captives
En nos maisons fileront.

FRAGMENT.

Elle étoit jusqu'au nombril
Sur les ondes paroissante,
Telle que l'aube naissante
Peint les roses en avril.

FIN D'UNE ODE POUR LE ROI

. . . . . .
Je veux croire que la Seine
Aura des cygnes alors,
Qui pour toi seront en peine
De faire quelques efforts.
Mais vu le nom que me donne
Tout ce que ma lyre sonne,
Quelle sera la hauteur
De l'hymne de ta victoire,
Quand elle aura cette gloire,
Que Malherbe en soit l'auteur?

FRAGMENT D'UNE ODE D'HORACE

Voici venir le temps que je vous avois dit.
Vos yeux, pauvre Caliste, ont perdu leur crédit,
Et leur piteux état aujourd'hui me fait honte
D'en avoir tenu compte.

AUTRE FRAGMENT

Vous avez beau, mon berger,
Me déguiser le danger;
Je sais bien que par mes larmes
Le jeu se terminera;
Mais vos prières sont charmes;
Faites ce qu'il vous plaira.

FIN DES POÉSIES.

NOTES

P. 1. *Sur le portrait d'Etienne Pasquier, qui n'avoit point de mains.* Ce portrait, fait à Troyes par le peintre Jean d'Hoey, en 1583, fit le sujet d'une foule de vers français, grecs, latins, etc., qui furent réunis sous ce titre : *La Main, ou Œuvres poétiques faites sur la main d'Estienne Pasquier.* Paris, 1584, in-4. C'est ce volume qui donna lieu au quatrain de Malherbe, composé en 1585.

—— *A Monsieur Perrache.* Ce sonnet se trouve dans les pièces liminaires d'un livre intitulé : *Le Triomphe du Berlan*, par le capitaine I. Perrache, Paris, 1585, in-8, où il a été découvert par M. Edouard Fournier.

P. 2. *Stances.* Pièce composée avant le mois de juin 1586, et adressée à une dame de Provence dont le nom n'est pas connu.

P. 3. *Les Larmes de saint Pierre.* Imitation du poëme de Luigi Tansillo, *Le Lagrime di san Pietro*, publiée dès l'année 1587.

P. 17. *Epitaphe de Monsieur d'Is.* M. d'Ifs mourut vers 1589, ce qui donne approximativement la date de cette pièce. Malherbe avait réellement, à cette époque, trois sœurs, un frère, trois tantes, son père et sa mère. Il est bon de remarquer, pour son excuse, que c'était la mode autrefois de badiner avec la *Camarde.* Clément Marot a fait nombre d'épitaphes facétieuses, et beaucoup d'autres l'ont précédé ou suivi dans cette voie. Voy. le Recueil de Swertius, *Epitaphia jocoseria, lat., gall., ital., hisp., lusit., belg.* Coloniæ, 1623, in-8.

—— *Pour Monsieur de Montpensier.* Cette pièce parut en 1603 dans le *Parnasse des plus excellents poëtes de ce temps;* mais elle avait été composée avant 1599, puisque Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV,

à qui elle est adressée, épousa le 31 janvier de cette année-là Henri de Lorraine, duc de Bar. Le duc de Montpensier, qui avait prétendu à sa main, était Henri de Bourbon, né le 12 mai 1573, et qui mourut le 27 février 1608.

P. 19. *Au roi Henri le Grand, sur la prise de Marseille.* Marseille, tombée au pouvoir de la Ligue en 1589, avait été gouvernée depuis par Louis d'Aix, viguier, et Charles Casault ou Casaux, premier consul, qui projetaient de la vendre aux Espagnols lorsqu'elle fut livrée aux troupes du Roi, commandées par le duc de Guise, dans la nuit du 16 au 17 février 1596, par les frères Pierre et Barthelemy de Libertat. Casaux fut tué. Son fils et Louis d'Aix réussirent à s'échapper.

P. 21. *Sur le même sujet.* Cette pièce et la précédente durent être composées peu de temps après l'événement auquel elles se rapportent. Elles ne furent publiées qu'en 1630.

P. 22. *Victoire de la Constance.* Cette pièce parut d'abord en 1597 à Rouen, dans les *Diverses Poésies françoises*, in-12.

P. 25. *Consolation à Caritée.* Suivant Ménage, Caritée était la veuve d'un gentilhomme de Provence nommé Lévêque, seigneur de Saint-Etienne. Cette pièce parut pour la première fois, mais moins complète, en 1600, dans le tome II du *Parnasse des plus excellents poëtes de ce temps.*

P. 28. *Dessein de quitter une dame.* Pièce publiée en 1600, dans le même recueil que la précédente.

P. 29. *Consolation à M. Du Périer.* Dans cette pièce célèbre, Malherbe parle de la mort de ses deux premiers enfants, dont le second mourut à Caen le 23 juin 1599. Il dut s'écouler quelque temps entre cette date et la composition des *Stances* à Du Périer, puisque Malherbe parle de la perte de ses enfants comme d'un malheur dont « il ne *lui* souvient plus. » François Du Périer, fils de Laurent Du Périer, avocat au Parlement de Provence, était un des beaux esprits du temps. Sa fille s'appelait Marguerite.

P. 32. *A la Reine.* Cette pièce porte sa date avec elle, 16 novembre 1600.

P. 40. *Prosopopée d'Ostende.* Pièce composée en 1604. Elle fut inspirée par une pièce de vers latins de Grotius.

—— *Aux ombres de Damon.* Suivant Ménage, cette

pièce fut composée en Provence, d'où Malherbe partit en août 1605. Elle est restée inachevée.

P. 43. *Paraphrase du Psaume* VIII. On suppose que cette pièce fut composée avant 1605.

P. 45. *Pour les Pairs de France, assaillants au combat de barrière.* Ce combat à la barrière eut lieu le 25 février 1605.

P. 47. *A Madame la princesse douairière Charlotte de la Trimouille.* 1605. Charlotte-Catherine de la Trémouille était veuve de Henri I de Bourbon, prince de Condé, mort en 1588.

P. 48. *Prière pour le Roi allant en Limousin.* Septembre 1605.

P. 52. *Sur l'attentat commis en la personne de Henri le Grand, le* 19 *décembre* 1605. L'auteur de cet attentat était un pauvre fou, nommé Jacques des Isles, de Senlis, où il avait été procureur. Il ne fit aucun mal au Roi. Les juges voulaient néanmoins l'envoyer au gibet; « mais, dit l'Estoile, le Roi ne le voulut jamais permettre, disant qu'il en faisoit conscience. »

P. 54. « La main de cet esprit farouche... » Jean Chatel.

P. 60. *Aux Dames.* Stances composées pour le carrousel *des quatre Eléments*, 10 février 1606.

P. 61. *Au Roi, sur l'heureux succès du voyage de Sedan.* 1606.

P. 68. *Chanson.* Pièce composée en 1606 par Mme de Bellegarde, Racan et Malherbe, à l'imitation d'une chanson espagnole dont le refrain était: *Bien puede ser, No puede ser.*

P. 70. *Stances.* Pièce composée pour M. de Bellegarde, « au sujet d'une fille qui s'étoit imaginé que M. de Bellegarde l'aimoit. » Imprimée en 1607.

P. 72. *Au Roi.* Ainsi que le remarque M. Lud. Lalanne, ce sonnet et le suivant furent composés en 1607, entre le 16 avril, jour de la naissance du second fils du Roi, et le 18 juillet, date d'une lettre dans laquelle Malherbe parle de ces deux pièces. Le premier est irrégulier, les deux quatrains n'étant pas sur les mêmes rimes. Il y en a d'autres de ce genre dans Malherbe.

P. 73. *Pour le premier ballet de Mgr le Dauphin.* M. Ludovic Lalanne a reporté la date de ce sonnet vers le mois de mars de l'année 1608. On le croyait de 1610.

P. 74. *A Monsieur le Grand Ecuyer.* Roger de Saint-Lary, seigneur de Bellegarde, qui fut créé duc et pair en 1620. Cette pièce parut pour la première fois en 1609.

P. 82. *A M. de Fleurance.* Ce sonnet se trouve en tête de l'*Art d'embellir*, par le sieur de Fleurance-Rivault. Paris, 1608, in-12.

P. 86. *Stances.* Suivant Racan, cette pièce aurait été composée, comme les trois précédentes (p. 83-85), pour la vicomtesse d'Auchy; mais Mme la marquise de Rambouillet assurait à Ménage qu'elles avaient été faites pour Mme la comtesse de La Roche.

Charlotte Jouvenel des Ursins, femme d'Eustache de Conflans, vicomte d'Auchy ou d'Ochy, se mêlait de littérature et même de théologie, et s'était formé une petite cour de poëtes et de savants. Lingendes, Malleville et d'autres lui ont adressé des vers. Malherbe l'a chantée sous le nom de Caliste. Elle n'eut pas que des admirateurs. Elle a son historiette dans Tallemant des Réaux, 1854, in-8, t. I, p. 325 et suiv.

P, 87. *Sonnet.* A la vicomtesse d'Auchy. Imprimé en 1609.

P. 90. Ménage dit avoir appris de Racan que ces stances furent faites pour la vicomtesse d'Auchy, mais qu'elles servirent à M. de Bellegarde pour la princesse de Conti. Elles furent imprimées en 1609.

P. 92. *Sonnet.* Composé à l'occasion d'un accès de goutte dont le Roi fut atteint, en 1609, selon Saint-Marc, ou peut-être en 1607, comme l'a fait observer M. L. Lalanne.

P. 93. *Ballet de la Reine.* Dansé le 31 janvier 1609.

P. 95. *Ballet de Madame.* Vers composés au mois de mars 1609. Madame Elisabeth, fille aînée de Henri IV, née en 1602, fut mariée, le 18 octobre 1615, au fils aîné de Philippe III, qui fut plus tard roi d'Espagne sous le nom de Philippe IV.

P. 97. *Pour Alcandre.* Cette pièce et les cinq qui suivent (p. 97-108) furent composées pour Henri IV (Alcandre), devenu, à cinquante-six ans, amoureux de Charlotte-Marguerite de Montmorency, dont il rompit l'union projetée avec Bassompierre, et qu'il maria, en mai 1609, à Henri de Bourbon, prince de Condé. Le prince, prenant au sérieux son rôle de mari, quitta Fontainebleau en juillet, fut contraint d'y revenir en septembre, et finit par se retirer à Bruxelles au mois de novembre. Sa femme le suivit dans ces divers voyages. Les écrits du temps sont pleins de détails sur cette malheureuse passion de Henri IV.

P. 107. Mais quoi! ces lois *dont la rigueur*
Tiennent mes souhaits en langueur...

Il y a là un solécisme, que Ménage a corrigé en commençant le second vers par le mot *Retient*, au lieu de *Tiennent*.

P. 109. *Pour Mlle de Conti.* Marie de Bourbon, fille de Louise de Lorraine, princesse de Conti. Elle naquit le 8 mars 1610, et mourut le 20 du même mois.

P. 110. *Pour Monsieur le Dauphin.* Vers 1610. Les sœurs du Dauphin, dont il est question dans cette pièce, furent au nombre de trois : Elisabeth, dont j'ai déjà parlé; Christine, qui fut mariée à Victor-Amédée, duc de Savoie, et Henriette, qui épousa Charles Ier, roi d'Angleterre.

—— *Plainte sur une absence.* Suivant Ménage, Malherbe composa cette pièce en Bourgogne et pour lui-même. Elle est antérieure à la mort de Henri IV.

P. 114. *Vers funèbres.* Henri IV fut assassiné le 14 mai 1610. Mais Malherbe ne termina cette pièce que longtemps après.

P. 116. *A la Reine.* Pièce composée après le 2 septembre 1610, puisqu'il y est question de la prise de Juliers, et avant le 23 décembre de la même année, date d'une lettre dans laquelle Malherbe en parle à Peiresc. Elle valut à son auteur une pension de 1500 livres.

P. 123. *A Monsieur du Maine.* En tête du *Recueil des vers lugubres et spirituels* de Louis de Chabans, sr du Maine. Paris, 1611, in-8.

—— *A la Reine.* Stances composées probablement en 1611, au moment où l'on commençait à parler des mariages d'Espagne.

P. 125. *Les Sibylles, sur la fête des alliances de France et d'Espagne.* Ces fêtes furent célébrées au mois d'avril 1612. On en publia la relation la même année, sous ce titre : *Le camp de la place Royale*, in-4. Les pièces de Malherbe, qui avaient été mises en musique par Boesset, n'y portent pas de nom d'auteur.

P. 131. *Pour Monsieur de La Ceppède.* En tête des *Theoremes sur le sacré Mystère de notre Redemption.* Toulouse, 1613, in-4.

—— *Pour la Pucelle d'Orléans.* Cette pièce et la suivante furent publiées dans le *Recueil de diverses inscriptions proposées pour remplir les tables d'attente étant sous les statues du roi Charles VII et de la pucelle d'Orléans.* Paris, 1613, in-4.

P. 132. *Paraphrase du Psaume* CXXVIII. Composée durant la première guerre des Princes, qui fut terminée le 15 mai 1614 par le traité de Sainte-Menehould.

P. 133. *Pour la Reine*. Pièce inachevée, composée sur le même sujet que la précédente, ainsi que les trois fragments qui suivent, p. 140-142.

P. 142. *Chanson*. Publiée en 1615 dans les *Airs de cour*, imprimés par P. Ballard. Suivant Ménage, elle fut composée pour la vicomtesse d'Auchy.

P. 144. *Pour une fontaine*. Pour la fontaine de l'hôtel de Rambouillet, suivant Ménage. Cette pièce parut en 1615 dans les *Délices de la Poésie françoise*.

—— *Chanson*. Publiée en 1615.

P. 146. *Récit d'un berger au ballet de Madame*. Ce ballet fut dansé le 19 mars 1615, au moment où Louis XIII se disposait à partir pour Bordeaux, avec sa sœur Elisabeth et sa mère, pour les mariages d'Espagne.

P. 148. *Pour un ballet de Madame*. Le même que celui auquel se rapporte la pièce précédente.

P. 149. *Sur le mariage du Roi et de la Reine*. Célébré le 25 octobre 1615.

P. 151. *Pour mettre au devant du livre du sieur de Lortigues*. Ce livre a pour titre : *Les Poëmes divers du sieur de Lortigues, Provençal*. Au Roi. Paris, 1617, in-12.

P. 153. *Sur une image de sainte Catherine*. Cette épigramme parut en 1620 dans les *Délices de la Poésie françoise*, ainsi que les quatre pièces qui viennent ensuite, p. 153-156.

—— *Epigramme*. Imitée de Martial.

P. 156. *Chanson*. Composée sur un air donné.

P. 157. *A Monsieur De Pré. Le Portrait de l'Eloquence françoise*, par J. Du Pré, in-8, fut achevé d'imprimer le 25 novembre 1620.

P. 158. *Sur le portrait de Cassandre*. Vers mis au bas d'un portrait de Cassandre, gravé par Mellan, tome I des Œuvres de Ronsard, édition de 1623.

—— *Vers pour l'entrée de Louis XIII à Aix*. Cette pièce et la suivante ont été réunies pour la première fois aux Œuvres de Malherbe par M. Ludovic Lalanne, qui les a trouvées dans les *Discours sur les arcs triomphaux dressés en la ville d'Aix à l'heureuse arrivée de Louis XIII*, en 1622, par J. de Chastueil Gallaup. Aix, 1624, in-fol.

P. 159. *Pour Monseigneur le comte de Soissons*. Ces stances, composées pour Louis de Bourbon, comte de

Soissons, alors qu'il recherchait en mariage Henriette de France, qui devint reine d'Angleterre en 1625, furent publiées en 1624 dans les *Airs de cour*.

P. 161. *A Rabel, peintre, sur un livre de fleurs.* Saint-Marc, croyant que ce sonnet se rapportait au peintre Jean Rabel, mort en 1608, l'avait placé sous cette date. Mais M. Ludovic Lalanne a trouvé au cabinet des Estampes de la Bibliothèque impériale un magnifique volume contenant cent planches de fleurs et d'insectes, peintes sur vélin, intitulé *Fleurs peintes par Rabel en* 1624. Sur un des feuillets du commencement se trouve la signature autographe : *Daniel Rabel f.* 1624. Les vers de Malherbe se trouvent au commencement du volume.

P. 162. *A Monseigneur frère du Roi.* Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, était né en 1608, et n'avait pas vingt ans, à beaucoup près sans doute, lorsque ce sonnet fut composé. Publiée d'abord en feuille volante, cette pièce fut insérée en 1627 dans le *Recueil des plus beaux vers de MM. de Malherbe, Racan, etc.*

—— *Au Roi.* Ce sonnet valut à Malherbe un don de 500 écus. Il annonce cette bonne nouvelle à son cousin M. de Bouillon-Malherbe, dans une lettre du 28 février 1624.

P. 163. *A Monseigneur le cardinal de Richelieu.* Ce sonnet fut probablement composé en 1624, au moment où Richelieu entra au conseil du Roi.

P. 164. *Au Roi.* Composé avant 1624, suivant les renseignements fournis par Racan à Ménage.

P. 165. *Pour le marquis de la Vieuville.* Charles, marquis de la Vieuville, nommé surintendant des finances en 1623, n'exerça ces fonctions que pendant un an, ce qui donne la date approximative de cette pièce.

—— *Fragment.* Ces vers, composés pour Mme de Rambouillet, au plus tard en 1625, se trouvent dans une lettre de Malherbe insérée dans le *Recueil de Lettres nouvelles* publié en 1627 par Faret.

P. 166. *Epigramme.* Cette épigramme et la suivante (p. 166) se trouvent en tête de la *Somme théologique* du P. Garasse, publiée en 1625. Elles ont été réunies pour la première fois aux Poésies de Malherbe par M. Lud. Lalanne.

P. 167. *Consolation à Monsieur le premier Président.* Veuf en 1626 de Charlotte Du Gué, le premier président Nicolas de Verdun se remaria bientôt avec

Charlotte de Fondebon, veuve de M. de Barbeziers de Chémeraut. Il mourut lui-même le 17 mars 1627. On assure qu'il était déjà marié en secondes noces lorsque Malherbe termina ces vers sur la mort de sa première femme.

P. 170. *Pour Monseigneur le cardinal de Richelieu.* Sonnet composé vers la fin de 1626.

P. 171. *Paraphrase du Psaume* CXLV. Publiée en 1627 dans le *Recueil des plus beaux vers de MM. de Malherbe, Racan, etc.*

P. 172. *Pour un gentilhomme de ses amis.* Pièce publiée en 1627, dans le même Recueil que la précédente. On ignore le nom du gentilhomme centenaire.

—— *Sur la mort de son fils.* Laurent-Marc-Antoine de Malherbe, fils unique du poëte, fut d'abord un enfant prodige, puis un fieffé mauvais sujet et un bretteur achevé. Condamné à mort en 1624, à la suite d'un de ses duels, dans lequel il avait tué son adversaire, il fut sauvé par les démarches de son père, qui remua ciel et terre pour le tirer de ce mauvais pas. Il en fut quitte pour quinze cents livres de dommages-intérêts. Ses lettres de grâce étaient entérinées depuis cinq mois, lorsqu'il fut tué lui-même dans une querelle, le 13 juillet 1627. Malherbe cria à l'assassinat, traita les meurtriers de juifs, et les poursuivit ardemment. Mais les meurtriers suivirent l'exemple de Malherbe : d'abord condamnés à mort, ils plaidèrent, gagnèrent du temps, et finirent par en être quittes à leur tour pour quelques centaines de livres. M. Ludovic Lalanne a donné sur ces duels et les procès qui les suivirent des renseignements nouveaux, très-complets et très-curieux.

P. 173. *Pour le Roi allant chatier la rébellion des Rochelois et chasser les Anglois.* Fin de 1627.

P. 179. *Fragment.* Tiré d'une lettre de Malherbe à Louis XIII. Malherbe mourut le 16 octobre 1628, et La Rochelle ne fut prise que le 29 du même mois.

—— *A Monsieur de La Garde*, au sujet de son Histoire sainte. On ignore si cette *Histoire sainte* fut imprimée. L'auteur était un gentilhomme provençal de la maison de Villeneuve.

P. 183. *A Monsieur de La Morelle.* Ce sonnet, qu'on trouve en tête de *Philine*, ou l'*Amour contraire*, par le sieur de La Morelle, Paris, 1630, in-8, a été réuni pour la première fois aux Œuvres de Malherbe par M. Lud. Lalanne.

P. 185-196. *Pièces dont la date est incertaine.* Toutes ces pièces furent imprimées pour la première fois dans l'édition des Œuvres de Malherbe de 1630.

P. 185. *Chanson.* Suivant Ménage, cette chanson et la suivante furent faites pour M. de Bellegarde, qui était amoureux d'Anne d'Autriche.

P. 188. *Pour la guérison de Chrysanthe.* Chrysanthe est le nom donné, dans la pièce qui précède (p. 186), à Anne d'Autriche.

P. 189. *A Monsieur Colletet.* Guillaume Colletet, de l'Académie française, qui mourut en 1659.

P. 196. *Epigramme.* Ecrite en tête de l'*album* de Madame des Loges. Voy. Tallemant des Réaux, *Historiettes*, édition citée, t. III, p. 378.

P. 197. *Fragment.* Contre les mignons de Henri III. Publié pour la première fois dans l'édition de 1630.

P. 198. *A Monseigneur le cardinal de Richelieu.* Malherbe tenait de Racan que ces fragments avaient été composés plus de trente ans avant que Richelieu fût cardinal; que le poëte se contenta de changer les quatre premiers vers pour les présenter au grand homme d'Etat, et que celui-ci, qui les connaissait déjà, les accueillit peu favorablement, ce qui fut cause que Malherbe les laissa de côté. Ils furent imprimés pour la première fois en 1630.

—— *Fragment.* Probablement une strophe supprimée de l'*Ode sur la prise de Marseille*, p. 19.

P. 199. *Fin d'une Ode pour le Roi.* Vraisemblablement de l'Ode sur le voyage de Sedan, p. 61.

P. 200. *Fragment d'une Ode d'Horace.* Publié pour la première fois par M. Lud. Lalanne, ainsi que le fragment qui suit, p. 200.

GLOSSAIRE-INDEX

Absinthe, 158. Cette plante s'appelait aussi *aluine*, d'où les pamphlétaires du temps prirent occasion de donner le nom d'*Absinthe* au connétable de Luynes.

Achille. 31, 37, 78. P. 193, Malherbe dit qu'Achille soupira *neuf ans* dans le fond d'une barque. Ainsi que l'a remarqué M. L. Lalanne, il y a là beaucoup d'exagération ; *neuf mois* seraient déjà trop.

Accouplement, mariage. 78.

Accoutumance, habitude. 14.

Afrique, 37, 53, 155.

Aigle (*l'*), symbole de l'empire d'Allemagne. 118.

Aix. 25, 32, 158, 206.

Aix (Louis d'). 202.

Alcandre, Henri IV. 97, 99, 100, 101, 103, 104, 108, 204.

Alcide, Hercule. 31, 132. — « Un Alcide fils d'Alcide.» P. 20, le duc de Guise, Charles de Lorraine.

Alcippe, nom donné à un courtisan, peut-être à Malherbe lui-même. 116.

Alcmène (*le fils d'*). Hercule. 18.

Alger. 198.

A l'heure, alors. 3.

Allemagne. 117.

Alpes (*les*). 46, 76.

Amphion. 159, 178.

Anaure, fleuve de Thessalie, 136.

Ancre (*maréchal d'*). 151. Voy. Pan.

Anglois (*les*). 124, 173, 208.

Anne d'Autriche. 148, 149, 150, 206, 209.

Apelle. 161.

Apollon. 38, 74, 121, 175.

Arcadie. 146.

Archémore. 30. Surnom d'Opheltès, fils de Lycurgue, roi de Nemée.

Arne, l'Arno, fleuve qui passe à Florence, patrie de Marie de Médicis. 77, 126.

Arques. 107.

Arracher, exhaler. « Lui fait encore un coup une plainte arracher. » 13.

Artémise. 25, 41.

Asie. 119.

Assaut, assaille. 4.

Assemblement, mariage. 148.
Assurer, rassurer. 56.
Assyrie. 14.
Atrée. 54.
Atride (*le jeune*), Ménélas. 79, 140.
Atterrer, terrasser. 65.
Auchy (*la vicomtesse d'*). 83, 88, 204, 206. Voy. Caliste.
Au deça, au-dessous. 135, 156.
Autrui (*l'*), ce qui est à autrui. 77.
Avancer (*ne rien*), n'obtenir aucun résultat. 132.
Avenu, fait. « Au moins si les regrets de ma faute avenue. » 15.
Avienne, advienne. 43.
Bailler, donner. 141, 154, 160.
Bander, liguer. 133.
Bar (*duc de*). 202.
Barberousse. 39.
Barbeziers de Chemeraut. 208.
Bas, à bas. « Il est bas, le parricide. » 20.
Bassompierre. 204.
Bellegarde (M. de). 1, 81, 203, 204, 209.
Bellegarde (madame de). 203.
Bellone, déesse de la guerre. 125, 137.
Berlan, brelan. 2.
Biserte. 199.
Boesset. 205.
Bonace, calme. Terme de marine. 23, 59, 61, 119, 146, 198.
Bord (*à*), à terre. 37.
Bordeaux. 206.
Bosphore (*l'un et l'autre*), le Bosphore de Thrace et le Bosphore cimmérien. 22. Voy. p. 36.
Bouillon Malherbe. 207.
Bout, fin, issue. 8, 64.
Braves, riches, parés. 198.
Briare, Briarée, qui avait cent bras. 141, 175.
Bruxelles. 204.
Busires, Busiris. 117.
Caistre. 134. Fleuve de Lydie, où l'on disait que les cygnes abondaient. L. L.
Calis, Cadix. 116, 197.
Caliste. 82, 83, 85, 88, 89, 92, 123, 200, 204. Madame la vicomtesse d'Auchy. Voy. ce nom.
Carinice. 41.
Caritée. 25, 202.
Carmagnole. 38. Capitale du marquisat de Saluces, au sujet duquel le roi était en guerre avec le duc de Savoie.
Casaux. 19, 22, 202.
Cassandre. 158, 206.
Castille (*la*). 31.
Catherine de Bourbon. 17, 201.
Cautes, rusées. 190.
Caver, creuser. 19.
Céphale. 33. L'Aurore aima deux mortels de ce nom.
Cérès, déesse des moissons. 146.
Chabot, comte de Charny. 152.
Change, changement. 53, 100, 190.
Charente, fleuve. 175.
Charigène. 161.
Charles I. 205.
Charles VII. 207.
Charmer, ensorceler. 70, 75.
Chastueil Gallaup (*de*). 206.

Chatel (*Jean*). 203.
Chétif, misérable. 12.
Chiron. 79.
Choir, tomber. 173.
Christine de France. 205.
Chrysanthe, Anne d'Autriche. 187, 188, 189, 209.
Cocyte (*le*). 135.
Colletet (*Guillaume*). 189, 209.
Comme, comment. 14, 49, 154, 195.
Compas, mesure. « Bornez-vous, croyez-moi, dans un juste compas. » 187.
Condé (Henri Ier de Bourbon, prince de). 203.
Condé (*prince et princesse de*). 99, 100, 108, 204.
Connaître, savoir. « Je le connois, Destins.... » 72.
Conquêter, conquérir. 138.
Conseil, résolution. « Et, d'un conseil audacieux. » 98.
Contemptible, vil, méprisable. 113.
Conti (*princesse de*). 154, 204.
Conti (*Madem. de*). 109, 205.
Couleuvre. « La couleuvre de Milan. » 67. Le duché de Milan avait pour armes une couleuvre dévorant un enfant. L. L.
Courage, cœur. 81, 108.
Coutras. 21. La bataille de Coutras fut livrée le 20 octobre 1587.
Coutre, couteau de fer ajusté à la charrue, qui sert à fendre la terre. 132.
Croissant (*l'Infidèle*), les Turcs. 66.
Cumane (*sibylle*), de Cumes, en Campanie. 127.
Cumée (*sibylle*), de Cume, en Eolie. 126.
Cyanées (*les*), 136, 175. Deux rochers situés à l'entrée du Pont-Euxin.
Cythérée, Vénus. 33.
Damon. 40, 202.
Dan, dam, dommage. 39.
Danube. 127.
Delphique (*sibylle*), de Delphes. 126.
De moi, pour moi, quant à moi. 31, 44, 101, 157, 195.
Démon, pris dans le sens d'esprit surnaturel favorable. 34, 57, 58, 92, 110, 118, 173, 190.
Démon, dans le sens d'esprit défavorable. 80.
Dénier, refuser. 37.
Départie, départ, séparation. 83.
Dépourvu (*au*), à l'improviste. 13.
De Pré. 157, 206.
Déserter, rendre désert, dépeupler. 96, 179.
Désister, renoncer. 180.
Devant, avant. 11.
Die, dise. 146.
Divaguer (*se*), s'étendre en propos irréfléchis. 182.
Divertir (*se*), s'écarter. 80.
Dordogne, rivière. 21.
Dorie, 22. Charles Doria, commandant des galères d'Espagne que Casaux devait introduire dans le port de Marseille.
Doute (*la*), la crainte. 23.
Du depuis, depuis. 8.
Du Gué (*Charlotte*), 207.
Du Maine. 123, 205.
Du Périer. 29, 202.
Durance (*la*). 31.

Du tout, entièrement. 148.
Éclairer, surveiller. 23, 50.
Eclater (*s'*), éclater. « C'est alors que ses cris en colère s'éclatent. » 13.
Egée (*mer*). 25.
Egypte. 139.
Election, choix. 111.
Elide. 80.
Elire, choisir. 43.
Elisabeth de France. 95, 146, 147, 204, 205, 206.
Elize, Elisabeth de France. 147.
Empêcher, embarrasser, gêner. 7.
Encelade, un des géants qui se révoltèrent contre les dieux. 39, 176.
Envieillir, vieillir. 50.
Epire. 148.
Erèbe. 181.
Eridan (*l'*), le Pô, fleuve célèbre par la chute de Phaéton. 39.
Erythrée (*sibylle*), d'Erythres, en Ionie. 126.
Escurial (*l'*), 59.
Eson, père de Jason. 136, 163, 177.
Espagne. 36, 125, 126, 127, 150, 205, 206.
Espagnols. 21, 124, 202.
Etonnement, crainte. 176.
Etrurie. 33.
Euménides. 137.
Euphrate. 20, 74, 127.
Europe (*l'*). 148.
Eurysthée. 36. « *L'Eurysthée*, c'est-à-dire le mobile. On sait qu'Eurysthée imposa à Hercule des épreuves dont le héros sortit victorieux. » L. L.
Euryte, nom d'un géant. 176.
Fantaisie, imagination.
Faon de lionne, lionceau. 140.
Faret. 207.
Fatal, employé dans un sens favorable. 43, 78, 138, 146.
Ferrée (*âge*), l'âge de fer. 4.
Ficher, fixer. « Il y fiche ses yeux.... » 13.
Flamande (*terre*). 21.
Fleurance (*M. de*). 82, 204.
Flore. 161.
Fondebon (*Charlotte de*). 208.
Fontainebleau. 100, 120, 204.
Fournier (*Ed.*). 201.
France. 20, 32, 73, 77, 98, 116, 117, 122, 125, 126, 130, 131, 138, 141, 150, 164, 173, 183.
François, François Ier. 31.
Gange, fleuve de l'Inde. 54, 134, 159.
Ganymède, échanson des Dieux. 37.
Garasse. 166, 207.
Garonne, rivière. 146.
Gaston d'Orléans. 162, 207.
Généreux. Malherbe donnait à ce mot une signification fort éloignée de celle qu'il a généralement; il a dit, p. 165 : « Mais je suis généreux, et tiens cette maxime, qu'il ne faut point aimer quand on n'est point aimé. » Et page 164 : « Et suis jusqu'à la fin ton courroux généreux, sans jamais écouter ni pitié ni clémence. »
Geryon, géant féroce, qui avait trois corps. Il fut tué par Hercule. 146.
Glycère. 71.
Godefroi. 21. Godefroi de Bouillon, de qui descendait,

dit-on, la maison de Lorraine, à laquelle appartenait le duc de Guise.
Grèce. 65, 79, 119, 136, 146, 193.
Grief, pénible, fâcheux. 31.
Grotius. 202.
Guise (*duc de*). 39, 202.
Hâvre, port. 175, 191.
Hélène. 165.
Hellespontique (sibylle), de l'Hellespont. 127.
Hémérocalles, beautés éphémères. 180.
Henri III. 209.
Henri IV. 19, 33, 46, 48, 52, 61, 64, 72, 73, 93, 95, 114, 117, 139, 201, 202, 203, 204, 205, 209.
Henri de Lorraine. 202.
Henriette de France. 205, 207.
Hercule. 46, 64.
Heur, bonheur. 21, 33, 48, 52, 102, 116, 118, 176, 198.
Hippolyte. 168.
Hoey (Jean d'). 201.
Horace. 200, 209.
Huppé, d'un ton relevé. 182.
Huis, porte. 2.
Ibère, l'Ebre. 134.
Ilion, Troie. 37, 62, 79, 140.
Imaginé, imaginaire. « Le cercle imaginé, » l'équateur. 72.
Inde, Indus, fleuve. 20.
Indes (*les*). 174.
Indique, Indien. 19.
Ire, colère. 21, 37, 64, 119, 133, 156.
Is (*d'*). 17, 201.
Isles (*Jacques des*). 203.
Ivri. 107, 196.
Ixion. 186.
Jarnac. 137.
Jason. 78, 107.
Jeunesses, jeunes filles. 190.
Journée, bataille. 196.
Juliers. 205.
Jupiter. 26, 37, 168, 176.
La Ceppède. 131, 205.
Lagarde (*M. de*). 179, 182, 183, 208.
Lalanne (*Lud.*). 202, 203, 204, 206, 207, 208, 209.
La Morelle (*du*). 183, 208.
La Roche (*comtesse de*). 204.
La Rochelle. 179, 208.
La Trémouille (*Charlotte de*). 47, 203.
La Vieuville. 165, 207.
Léandre, qui se noya dans l'Hellespont en allant voir Héro. 127.
L'Estoile. 203.
Levêque, sieur de Saint-Etienne. 202.
Liban (*le*). 36.
Libertat (*P. et B. de*). 202.
Libyque (sibylle), de Lybie. 126.
Limousin. 48, 203.
Lingendes, 204.
Loges (*Mme des*), 196, 209.
Loire, fleuve. 80, 46.
Lortigues (*de*). 151, 206.
Los, renommée. 183.
Louis XIII. 31, 59, 73, 110, 147, 149, 158, 159, 162, 164, 165, 167, 173, 178, 203, 205, 206, 207, 208, 209.
Louvre (*le*), 32, 120.
Lucine. 150.
Luynes (*duc de*). 158.
Lyncée, un des Argonautes, qui avait la vue très-perçante. 174.
Madame. *Voy.* Elisabeth.
Madrid. 150.
Malée. 135. Promontoire

de Laconie, aujourd'hui cap Saint-Ange.
Malherbe fils. 172, 180, 208.
Malheure, infortune. 141, 151.
Malleville. 204.
Marie de Médicis. 32, 33, 93, 95, 116, 120, 122, 123, 125, 128, 129, 130, 131, 133, 134, 136, 139, 142, 146, 147, 150, 163, 202, 205, 206.
Marne, rivière. 28.
Marot (*Clément*). 201.
Marri, fâché. 70.
Mars, dieu de la guerre. 63, 79, 125, 178.
Marseille. 19, 20, 125, 198, 202, 209.
Martial. 206.
Mausole. 25.
Méchef, malheur, mésaventure. 181.
Mégère, une des Furies. 176.
Mellan. 206.
Memphis. 21, 36, 65, 125.
Ménage. 202, 204, 205, 206, 207, 209.
Meuse (*la*), rivière. 45, 117, 141.
Milan. 67.
Minas, Mimas, l'un des géants révoltés. 176.
Mœurs, maintien. 112.
Moncontour. 137.
Montmorenci. 204.
Montpensier (*Monsieur de*), 17, 201.
Mopse. 148, 149. Il y eut dans l'antiquité deux devins de ce nom.
Mores (*les*), 198.
Mycènes. 25.
Neptune, dieu de la mer. 34, 60, 113, 161, 168, 177.
Nérée. 142. Anagramme de *Renée*, nom d'une dame que Malherbe avait aimée en Provence.
Néréides. 61.
Neuvaine, les neuf Muses. 162.
Nice. 39.
Nil (*le*), fleuve. 178.
Noise, dispute. 113.
Nom, renom. 52, 99, 199.
Nomades (*les*). 140.
Nu, dépouillé. « Tout nu de gloire et de courage. » 5.
Objet, chose présente à la vue. 43.
Ocieuse, oisive. 66.
Olympe. 63.
Onc, jamais. 183.
Oranthe, la princesse de Condé. *Voy.* ce nom.
Ores, maintenant. 182.
Orient (*l'*). 73, 94.
Orléans (*duc d'*). 121, 122.
Orne (*l'*), rivière. 40.
Orphée. 189.
Orra, entendra. 123.
Ostende. 40, 202.
Ourse (*l'*). 155.
Pactole (*le*), fleuve qui charriait de l'or. 128.
Palestine. 197.
Pallas. 139, 158.
Pan, 147. Désigne le maréchal d'Ancre.
Parentage, parenté, famille, alliance. 76, 94.
Parer, garantir. « Rien ne m'en a su parer. » 122.
Paris, capitale de la France. 115, 180.
Paris, héros troyen. 25, 165.
Parques (*les*). 38.
Partement, départ, absence. 101.

Pasquier. 1, 201.
Peiresc. 205,
Pelée. 127.
Pélion. 63.
Penchant, qui décline. « Age penchant. » 165.
Pénée, fleuve de Thessalie, qui fut père de Daphné. 144.
Permesse (*le*). 135.
Perrache. 1, 201.
Persique (sibylle), de Perse. 125.
Phaéton. 39, 67.
Phénix. 79.
Philippe III. 204.
Philippe IV. 204.
Phinée. 102. Roi de Salmidessos, en Thrace, qui fut tourmenté par les Harpies.
Phlègre, campagnes voisines de Cumes, où furent terrassés les géants qui s'étaient révoltés contre les dieux. Il y a des mines de soufre. 176.
Phrygie. 140.
Phrygienne (sibylle), de Phrygie. 128.
Piémont. 67.
Pise. 120. Ville d'Elide, près d'Olympie, où se célébraient les jeux olympiques.
Pléiades (*les*). 135.
Pluton. 30, 168.
Pô (*le*). 67, 76, 126.
Ponant, couchant. 44, 110.
Pource que, parce que. 6.
Pour moi, quant à moi. 160.
Pourtraire, peindre. 157.
Pratiques, intrigues, menées. 49.
Premier, avant. « Premier que d'avoir mal ils trouvent le remède. » 11.
Priam, roi de Troie. 31.
Propontide (*la*), aujourd'hui mer de Marmara. 138.
Proposer, dire, soutenir. 112.
Pucelle d'Orléans. 131. 132, 205.
Puget (*Etienne*). 143.
Pût, pue. 176.
Pyrénées (*les*). 46, 138.
Quantes, combien de. 34.
Que, ce que. 56, 77, 137, 156.
Quitter, abandonner, accorder. 114, 120.
Rabel. 161, 207.
Racan. 203, 204, 207, 208.
Rambouillet (*madame de*). 156, 157, 204, 206, 207.
Ramentevant, rappelant. 56.
Ramentevoir, rappeler. 43.
Rancueurs, rancunes. 64.
Ré (*île de*). 173.
Rebailler, rendre, redonner, 9.
Rebeller, révolter. 104.
Reboucher, émousser, glisser. 94.
Rechercher, supplier. 107.
Reclus, renfermé, moisi. 2.
Réconfort, consolation. 25, 71, 89, 91, 108, 115, 172.
Réconforter, consoler. 49.
Résinée, résignée. 163.
Rhin (*le*). 45.
Rhône, fleuve. 81.
Richelieu. 163, 170, 174, 198, 207, 208, 209.
Rochelois (*les*). 173, 208.
Rodanthe, la marquise de Rambouillet. 157.
Ronsard, 158, 206.
S. Denis. 115.
S. Etienne (*Lévêque, sieur de*). 202.
Saint-Marc. 204, 207.
Ste Catherine. 153, 201.
Ste Menehould. 206.

Samienne (*sibylle*), de Samos. 127.

Sarpédon. 26. Jupiter eut deux fils de ce nom.

Saturne. 128.

Savoie. 115.

Scythes (*les*). 46, 97.

Scythie (*les mers de*), le Pont-Euxin. 136.

Seconde, inférieure, ou même comparable. 2, 78.

Sedan. 61, 62, 203, 209.

Seine, fleuve. 77, 80, 115, 128, 148, 151, 178.

Senlis. 203.

Si, pourtant. 158.

Sicile. 80.

Sipyle. 116. Montagne située en Lydie, sur la côte ouest de l'Anatolie.

Soissons. 39.

Soissons (*le comte de*). 159, 206.

Soulager (*se*). Satisfaire à certaines nécessités de notre nature. 181.

Swertius (F.). 201.

Syracuse. 80.

Syrtes, golfes formés par la Méditerranée sur la côte septentrionale de l'Afrique, appelés maintenant le *golfe de Sidre* et le *golfe de Cabès*. 175.

Tage, fleuve. 73, 74, 135, 147, 149.

Tallemant des Réaux. 204, 209.

Tamise (*la*), fleuve. 135.

Tansillo. 3, 201.

Tare, défectuosité. 137.

Termes. 82. César-Auguste de Saint-Lary, baron de Termes, qui fut tué le 22 juillet 1601, au siége de Clairac.

Tessin (*le*), 67.

Thémis, déesse de la justice. 128, 137, 167.

Thermodon. 124. Rivière du Pont, sur les bords de laquelle habitaient les Amazones. C'est aujourd'hui le Termeh. L. L.

Thésée. 2.

Thessalie. 63.

Thetis. 77, 127, 146.

Thrace. 63, 121, 156.

Tiburtine (*sibylle*), de Tibur. 128.

Tiphys. 175. C'était le pilote du navire des Argonautes.

Tirer, peindre. 1.

Titans, géants révoltés contre les dieux de l'Olympe. Malherbe donne ce nom aux mécontents de son temps. 163, 169, 179.

Tithon. 30. L'Aurore, qui aimait Tithon, lui donna l'immortalité, mais non le privilége de ne pas vieillir. Plus tard, le voyant accablé sous le poids des ans, elle le changea en cigale.

Tout à l'heure, incontinent. 55.

Trame, le fil de la vie. 38.

Travailler, faire souffrir. 163.

Trébucher, tomber, renverser. 82, 125.

Treuve, trouve. 41, 63.

Troie. 73, 158.

Troyes. 201.

Tuer, éteindre. « S'ils n'eussent tué ce flambeau. » 109.

Tuileries (*les*), 120.

Tunis. 199.

Turin. 39.

Typhon. 141, 176.

Tyr. 125, 197.

Ulysse. 28.

VERDUN (M. de). 167, 207.
Vergogne, honte. 12, 51, 55.
VICTOR-AMÉDÉE DE SAVOIE. 205.
Vieil, vieux. 190.
VILLENEUVE (*de*). 208.
Vitupère, blâme, reproche. 52. Le verbe de Malherbe : « Et si de nos discords l'infame vitupère » signifie : « Si nos discordes dignes de blâme. »

TABLE DES MATIÈRES[1]

Pages.

PRÉFACE..... v
LES LARMES DE SAINT PIERRE, poëme 3

STANCES.

Si des maux renaissants avec ma patience..... 2
Pour Monsieur de Montpensier, à Madame..... 17
Victoire de la Constance..... 22
Consolation à Caritée..... 25
Dessein de quitter une Dame..... 28
Consolation à Monsieur Du Périer..... 29
Prosopopée d'Ostende..... 40
Paraphrase du Psaume VIII..... 43
Pour les Pairs de France assaillants au combat de barrière..... 45
Prière pour le Roi Henri le Grand, allant [illegible] mousin. 48
Aux Dames, pour les demi-dieux marins..... 60
Philis qui me voit le teint blême..... 70
Pour Madame la vicomtesse d'Auchy..... 83
Le dernier de mes jours est dessus l'horizon..... 86
Dure contrainte de partir..... 90
Ballet de la Reine..... 93
Ballet de Madame..... 95
Pour Alcandre. *Quelque ennui donc qu'en cette absence*... 97
— *Revenez, mes plaisirs, ma Dame est revenue.* 100
— *Que d'épines, Amour, accompagnent tes roses.* 101
— *Que n'êtes-vous lassées*..... 104
— *Donc cette merveille des cieux*..... 106
Sur une absence..... 110
Vers funèbres sur la mort de Henri le Grand..... 114
A la Reine, pendant sa régence..... 123
Les Sibylles, sur les alliances de France et d'Espagne. 125
Sur le même sujet..... 128
Paraphrase du Psaume CXXVIII..... 132
Récit d'un berger au ballet de Madame..... 146
Pour un ballet de Madame..... 148

1. *Dans le volume, les poésies sont rangées chronologiquement. Dans la Table, elles sont classées par genres, pour faciliter les recherches.*

Sur le mariage du Roi et de la Reine..... 149
Prophétie du dieu de Seine (au maréchal d'Ancre)... 151
Pour Charles Chabot, comte de Charny..... 152
Stances spirituelles..... 155
A Louis XIII, pour son entrée à Aix..... 159
Pour Monsieur le comte de Soissons..... 159
Consolation à Monsieur le premier Président..... 167
Paraphrase du Psaume CXLV..... 171
Pour la guérison de Chrysanthe..... 188
Pour une mascarade..... 190
Quoi donc! ma lâcheté sera si criminelle..... 192

ODES.

Au Roi Henri le Grand, sur la prise de Marseille.... 19
Sur le même sujet..... 21
A la Reine, sur sa bienvenue en France..... 32
Sur l'attentat commis en la personne de Henri le Grand. 52
Au roi Henri le Grand, sur le voyage de Sedan..... 61
A Monsieur le grand Ecuyer de France..... 74
A la Reine, sur les heureux succès de sa régence..... 116
Pour le Roi, allant châtier les Rochelois..... 173
A Monsieur de La Garde..... 179
A Monsieur de La Morelle..... 183

SONNETS.

A Monsieur Perrache..... 1
A Madame la princesse douairière de la Trimouille.. 47
Au Roi. *Je le connois, Destins, vous avez arrêté*..... 72
— *Mon Roi, s'il est ainsi que des choses futures*..... 72
Pour le premier ballet de Monseigneur le Dauphin.... 73
A Monsieur de Fleurance..... 82
Sur l'absence de la vicomtesse d'Auchy..... 83
Pour la même..... 85
Beauté de qui la grâce étonne la nature..... 87
Beaux et grands bâtiments d'éternelle structure..... 88
Caliste, en cet exil, j'ai l'âme si gênée..... 89
C'est fait, belle Caliste, il n'y faut plus penser..... 89
Quoi donc! c'est un arrêt qui n'épargne personne..... 92
A Monseigneur le Dauphin..... 110
Epitaphe de Monseigneur le duc d'Orléans..... 121
A la Reine, sur la mort de Monseigneur le duc d'Orléans. 122
A Monsieur du Maine..... 123
Pour Monsieur de La Ceppède..... 131
Pour Etienne Puget..... 143
A Madame la princesse de Conti..... 154

A Rabel, peintre..... 161
A Monseigneur frère du Roi..... 162
Au Roi. *Muses, je suis confus : mon devoir me convie*..... 162
A Monseigneur le cardinal de Richelieu..... 163
Autre pour le même..... 171
Sur la mort de son fils..... 172
Sur la mort d'un gentilhomme assassiné..... 195

CHANSONS.

Qu'autres que vous soient desirées..... 68
Ils s'en vont, ces rois de ma vie..... 142
Sus, debout, la merveille des belles!..... 144
Chère beauté que mon âme ravie..... 156
Mes yeux, vous m'êtes superflus..... 185
C'est assez, mes desirs, qu'un aveugle penser 186
Est-ce à jamais, folle espérance..... 191
C'est faussement qu'on estime..... 194

ÉPIGRAMMES.

Sur le portrait d'Etienne Pasquier..... 1
Pour mettre devant les Heures de Caliste 92
Autre sur le même sujet..... 92
Pour Mademoiselle de Conti..... 109
Pour la Pucelle d'Orléans..... 131
Sur le même sujet..... 132
Pour le livre du sieur de Lortigues..... 151
Sur une image de sainte Catherine..... 153
Jeanne, tandis que tu fus belle..... 153
A Monsieur de Pré..... 157
Cet Absinthe au nez de barbet..... 158
Pour l'entrée de Louis XIII à Aix..... 158
Pour la *Somme théologique* du P. Garasse..... 166
Autre à l'auteur de ce livre..... 166
Pour un gentilhomme qui mourut âgé de cent ans.... 172
A Monsieur Colletet..... 189
Tu dis, Colin, de tous côtés..... 195
Ce livre est comme un sacré Temple..... 196

ÉPITAPHES.

De Monsieur d'Is..... 17
De Mademoiselle de Conti..... 109
De Monseigneur le duc d'Orléans..... 121

INSCRIPTIONS.

Pour une fontaine..... 144
Sur le portrait de Cassandre..... 158

FRAGMENTS.

Stances aux ombres de Damon..... 40
Ode à la Reine, pendant sa régence..... 133
Sur le même sujet..... 140
Prédiction de la Meuse aux Princes révoltés..... 141
Sur le même sujet..... 141
Sur la prise prochaine de la Rochelle..... 179
Les peuples pipés de leur mine..... 197
A Monseigneur le cardinal de Richelieu..... 198
Tantôt nos navires, braves..... 198
Elle étoit jusqu'au nombril..... 199
Fin d'une Ode pour le Roi..... 199
Fragment d'une Ode d'Horace..... 200
Vous avez beau, mon berger..... 200
NOTES..... 201
GLOSSAIRE-INDEX..... 211

Paris.—Imprim. J. BONAVENTURR, 55, quai des Gr.-Augustins.

Tiré à Seize exemplaires sur Chine

N°. 1. P.J

LIBRAIRIE E. PICARD, A PARIS

quai des Grands-Augustins, n° 47

NOUVELLE

COLLECTION JANNET

à 2 fr. le vol. in-16, relié en percaline

PROSPECTUS DU 15 NOVEMBRE 1866

Si le résultat répond à mes efforts et à mon attente, la collection dont j'entreprends la publication sera digne de tous par sa composition et son exécution, en même temps qu'à la portée de tous par la modicité du prix.

Elle sera divisée en deux séries. La première comprendra les classiques anciens et modernes dans tous les genres, les livres qui forment la base de toute bibliothèque, et que tout le monde devrait posséder.

La seconde série se composera d'ouvrages qui, sans être classiques, sont intéressants pour l'histoire des peuples, des mœurs, des langues, des arts, ou tout simplement peuvent être un passe-temps honnête et agréable.

M. Pierre Jannet, le fondateur de la *Bibliothèque elzevirienne*, a bien voulu se charger de la direction littéraire et typographique de la collection. L'étendue et la variété de ses connaissances, la sûreté de son goût, une entente parfaite de la partie matérielle

des livres, offrent au public des garanties qu'il saura apprécier.

Voici le plan que s'est tracé M. Jannet :

Etablir les textes avec le plus grand soin, en ayant recours aux manuscrits et aux éditions originales.

Donner tous les renseignements nécessaires pour l'intelligence des ouvrages publiés, sans plus. Il est d'avis que le commentaire doit être fait pour le texte, et que le texte n'est pas fait pour le commentaire. Il sait avec quelle juste sévérité l'on a condamné les notes oiseuses qui déparent certaines éditions. C'est pourquoi, toutes les fois que cela sera possible, il rejettera ses notes à la fin du volume, où le lecteur sera libre de les laisser, ou de les aller chercher s'il en a besoin. Du reste, en adoptant ces règles pour lui-même, il n'entend pas les imposer absolument à ses collaborateurs.

Le format adopté est l'in-16, assez grand pour comporter une impression en caractères très-lisibles, assez petit pour que les volumes puissent être lus, logés et déplacés facilement.

Tous les volumes de la collection seront imprimés en caractères antiques, sur de beau papier, et reliés en percaline. Il sera tiré pour les amateurs un petit nombre d'exemplaires sur papier vélin et sur papier de Chine, qui seront livrés brochés, dans un étui.

Il paraîtra deux volumes par mois.

Paris, 15 novembre 1866.

E. PICARD.

PRIX DU VOLUME :

Papier glacé, reliure en percaline. . .	2 fr.
Papier vélin, broché, dans un étui. .	5 »
Papier de Chine (tiré à 16 ex.)	15 »

NOUVELLE

COLLECTION JANNET

En Vente (Mai 1867) :

Les Pastorales de LONGUS, *ou Daphnis et Chloé*, traduction d'AMYOT, revue par Paul-Louis COURIER, accompagnée d'un Glossaire des mots difficiles, par M. Pierre JANNET (*Seconde édition.*) . 1 volume.

Les Aventures de Til Ulespiègle, première traduction complète, faite sur l'original allemand de 1519, avec une Notice et des Notes, par M. Pierre JANNET. . . . . 1 volume.

Œuvres complètes de François VILLON, suivies d'un choix des Poésies de ses disciples, édition préparée par LA MONNOYE, mise au jour, avec une Introduction, des Notes et un Glossaire, par M. Pierre JANNET (*Second tirage.*). . . . . 1 volume.

Contes fantastiques : Le Diable amoureux, par CAZOTTE. — *Le Démon marié*, par MACHIAVEL. — *Merveilleuse histoire de Pierre Schlemihl*, par Adelbert de CHAMISSO. . . . . 1 volume.

Paul et Virginie, par J.-H.-Bernardin de SAINT-PIERRE. . . . . 1 volume.

Histoire de Manon Lescaut et du chevalier des Grieux, par l'abbé PRÉVOST, précédée d'une Notice et suivie de Notes, par M. Pierre JANNET. 1 volume.

La Reconnaissance de Sakountalâ, drame en sept actes, de KALIDASA, traduit du sanskrit par

M. E. Foucaux, professeur de sanskrit au Collége de France..... 1 volume.

Le Roman de Jehan de Paris, roi de France, revu sur deux manuscrits de la fin du XVe siècle, par M. Anatole de Montaiglon..... 1 volume.

Le Diable boiteux, par Le Sage, *seule édition complète, avec les suites*, précédée d'une Notice par M. P. Jannet..... 2 volumes.

Œuvres complètes de Regnier, revues sur les éditions originales, suivies d'un grand nombre de pièces posthumes ou apocryphes; avec Notice, Notes et Glossaire, par M. P. Jannet. 1 volume.

Contes et Nouvelles de La Fontaine, avec Préface, Notes et Glossaire, par M. P. Jannet. 2 vol.

Poésies complètes de Malherbe, avec Préface, Notes et Glossaire, par M. P. Jannet. 1 volume.

Œuvres complètes de Rabelais, édition conforme au dernier texte revu par l'auteur, avec les variantes de toutes les éditions originales, une Notice, des Notes et un Glossaire, par M. P. Jannet. Tome I..... 1 volume.

L'édition formera six volumes. Il paraîtra un volume par mois.

Sous presse :

Œuvres complètes de Clément Marot. 4 vol.
Fables de La Fontaine..... 2 vol.
Et plusieurs autres ouvrages, vers et prose.

Paris. — Imprimé chez Jules Bonaventure,
55, *quai des Grands-Augustins.*

DEC 16 1948

POÉSIES COMPLÈTES

DE

MALHERBE

AVEC

PRÉFACE, NOTES ET GLOSSAIRE

PAR

M. PIERRE JANNET

PARIS

Chez E. PICARD, Libraire

Quai des Grands-Augustins, 47

M DCCC LXVII

Paris. — Imprimerie de Jules Bonaventure.

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Jan. 2008

Preservation Technologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 020 893 927 0